

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

HAUTE VILLE

SUIVI DE JOURNAL EN TROIS TEMPS

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

LAURENCE JEUDY

MARS 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [a] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Denise pour sa délicatesse, sa patience et son intégrité intellectuelle. Je ne serais jamais allée aussi loin sans ton aide.

Merci à Myriam et Anne-Marie, mes chères lectrices.

Merci à Geneviève, Joachim, Frédéric, Denis, Jéricho, Guillaume, Suzanne, Anastasia, Luc, Guillaume, Anne-Marie, Pierre et Thomas d'avoir été là quand ça comptait. Je vous aime.

Merci à Macha, Pierrick et ses amis.

Merci à Alex pour son sang-froid, son scepticisme et ses cafés au lait. La vie est bonne avec toi.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
HAUTE VILLE.....	1
JOURNAL EN TROIS TEMPS	110
BIBLIOGRAPHIE.....	151

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire est composé de deux parties :

La partie création s'intitule *Haute Ville*. Il s'agit d'un court roman relatant la vie d'une jeune femme, dont le quotidien, d'abord engoncé dans un horaire qu'elle s'impose, devient de plus en plus désorganisé. Cette désorganisation, causée par les préparatifs, dans le quartier St-Jean-Baptiste à Québec, en vue du Sommet des Amériques de 2001, mais aussi par la proximité angoissante des désirs d'autrui et l'émergence du sien, l'amènera à vivre une épiphanie mystique. Autour d'elle, plusieurs amis vivent à leur façon le tumulte ambiant. L'esprit du roman est à la fois contemplatif et teinté d'humour.

Le dossier d'accompagnement présente un carnet de bord, *Journal en trois temps*, où je fais état de la progression de ma démarche d'écriture et des différents obstacles et ouvertures qui l'ont jalonnée. Trois époques de mon parcours créateur s'entrelacent dans ce journal : des passages qui donnent une idée des fabulations composant la crise psychotique, d'autres qui s'attardent à la période de transition et à son impact sur la façon de nourrir la démarche créatrice, et finalement des réflexions concernant le moment où les pièces du casse-tête tombent en place. Tout cela en gardant comme cap la volonté de partager l'expérience humaine qu'est la psychose hors du discours scientifique ou du témoignage larmoyant. La similitude entre l'expérience de folie et la création, la façon dont la première peut informer la deuxième et vice-versa m'ont aidée à faire de ce cheminement, qui prenait sa source dans un événement privé, un document qui servira au déploiement d'une compréhension juste de la maladie mentale.

Mots-clés : ROMAN, FOLIE, VULNERABILITE, CREATION LITTERAIRE, RESISTANCE, CAFE

HAUTE VILLE

Lundi 26 mars 2001

Tout ça pour dire qu'à onze heures, elle est de retour chez elle. Elle dépose les denrées dans son réfrigérateur, sur son étagère reluisante de propreté. Jimmy grogne en se rendant à la salle de bain. Bob (ses parents l'appellent Éléonore Maïté, ses amis, Bob) grogne à son tour. Elle a pris l'habitude de se synchroniser avec le langage d'autrui.

La barbe va bien à Jimmy. Il est barbu maintenant, les résidus de poils de rasage de Jimmy ne l'énervent plus quand elle se brosse les dents.

Les commissions rangées, Bob occupe son après-midi à faire trois lessives : une délicate, une blanche et une noire. Tous les lundis, en faisant son lavage, Bob songe à quelqu'un qui n'existe pas. Elle ne sait pas trop pourquoi les vêtements mouillés lui font cet effet-là. Elle lave ses petites culottes à la main dans un bac, et ses soutiens-gorge rayés aussi. Elle pense à un amoureux hypothétique qui ressemblerait à Petit Poucet, sauf en plus grand, un garçon qui marcherait en pas de cinquante kilomètres. Par respect pour sa facture d'Hydro, Bob étend ses vêtements dans l'appartement. Pendant les mois d'hiver, ils prennent la douce odeur de sapinage de la marijuana de Jimmy. Jimmy est roux. Après avoir étendu ses vêtements, Bob s'assied. Elle écoute le temps qui vibre.

« Je tombe tranquillement de mon tapis volant. Je n'ai plus d'attaches. » C'est ce que se répète Bob sur le chemin vers Le Projet. Elle marche lentement à cause de l'inhabituel et elle parle tout bas pour ne pas se faire remarquer. Il est 16 h 30. C'est l'heure magique. Le soleil qui se divise en rayons diagonaux fait d'elle un portrait des années vingt que Marc Thibodeau aperçoit de son balcon. Éléonore-Bob a suivi les étapes dans l'ordre. Jusqu'ici, tout se passe bien. Tout est conforme, excepté la lumière descendante. Elle ne suit jamais ce parcours en fin de journée un lundi. Et, pour elle, déroger à une habitude est hautement

inconfortable. Le lundi est d'ordinaire jour de lavage et de cuisine. Christophe lui avait demandé d'accepter ce qu'il appelle un *remplacement exceptionnel*. Au coin Salaberry et Lockwell, Bob murmure : « J'ai soif en regardant la rue qui se déroule devant moi ». Elle se prend pour une voyageuse du désert, d'où le tapis volant. Elle a laissé l'étendage de ses vêtements à Jimmy. Christophe n'est pas au courant pour l'Horaire et il ne doit pas savoir à cause de sa personnalité. Il rirait et la laisserait seule avec son problème. Comment se rendre au café comme ça à n'importe quelle heure, sans préparation mentale? Elle aime prédigérer les événements, après, si un imprévu survient, elle sait que c'en est un. Ces semaines-ci, rien de plus désagréable n'existe pour Bob que la houle de l'action spontanée. Elle a mal au cœur.

À force de phrases répétées, Bob arrive au café Le Projet. Le sourire de Christophe l'attend de l'autre côté de la porte vitrée. Il est en lui-même une récompense. C'est pour lui qu'elle travaille. « Oh ma mignonne Éléonore, petit chien mouillé, heureusement que je t'ai! » Christophe accueille toujours les gens avec une longue phrase (ça énerve). Il est Corse. Bob a profité de la salutation pour se réfugier dans ses bras. Il sent le cumin et se surprend un peu de l'affection soudaine. Elle se calme grâce au battement du cœur, puis elle reprend son espace. Ils ne parleront pas de cet élan. Christophe retourne dans la cuisine et bouge des objets métalliques.

Une fois dans la place, Bob s'accroche à l'allumage des lampions (sa tâche préférée). Les flammes tremblotent dans leur petit socle. Quand elle les dépose un à un sur chaque table, elle se sent comme un être dispensateur de lumière. À cinq heures un lundi soir, les clients n'affluent pas. C'est au moins ça de pris, la solitude allait l'apaiser. Deux minutes plus tard, le patron sort de la pièce encombrée :

- Bon, je te laisse. S'il y a quelque chose, tu m'appelles. Merci, merci encore. Jacinthe va être contente.

- Bonne soirée Christophe.
- Ça va? T'as une petite mine.
- Non, non. Ça va.

- Si c'était un problème de me remplacer ce soir, il fallait me le dire ma chérie, j'aurais fait autrement.

Et Christophe fait le visage qu'il fait quand il veut avoir l'air de se désoler, mais qu'il se dit en même temps que ce n'est pas de sa faute. Bob se dépêche d'ajouter : « Allez, vas-y, dépêche-toi ! » pour qu'il ne puisse pas lui faire la morale à propos de comment elle devrait prendre sa place dans la vie. Elle sait bien que si elle avait refusé le *remplacement exceptionnel*, le malaise l'aurait envahie. Christophe part.

Bientôt, une neige lente se met à tomber devant les fenêtres du Projet. Deux ans plus tôt, Christophe le Corse avait ouvert ce café en s'inspirant de la vague des cafés de qualité de la côte est. Il voulait l'appeler The Project, mais, après quelques discussions avec des voisins et passants, il s'était rendu compte que la version traduite serait plus populaire dans le quartier.

Bob s'est trouvé une deuxième activité, elle astique la partie en inox du comptoir. Après avoir étendu le savon spécial (elle l'apporte elle-même, un savon qui a une odeur d'institution, elle se sent bien en sa compagnie), elle retire la mousse ligne par ligne à l'aide d'un squeegee. Cela lui procure une satisfaction telle qu'elle recommence plusieurs fois. Un client entre et s'installe à sa droite dans le coin sofa-jungle près de la fenêtre.

Le Projet est un endroit aux meubles disparates, pas assez bordélique pour rebuter les adultes ayant amorcé la deuxième phase de leur âge responsable, mais quand même assez anarchique dans la décoration pour leur rappeler la période de leur vie sans horaire précis. Les tables du café sont hétéroclites : l'une est en bois plein, décapée en partie; une autre recouverte d'une mosaïque; d'autres sont rondes et hautes en inox. L'arrière de la pièce est bordé d'un large comptoir en L dont une partie est vitrée pour laisser voir les viennoiseries du jour et dont l'autre est étincelante grâce aux bons soins de Bob. Celle-ci s'achemine vers le client et le sert presque en silence, dans une attitude de recueillement digne de St-Benoit-du-Lac. C'est ainsi qu'elle servira, pendant le reste de la soirée : un cappuccino, un thé Earl Grey, une Belle Gueule rousse en bouteille accompagnée d'un verre qu'elle remplira à moitié, deux scones aux canneberges, une soupe à la patate douce et au cari, un bagel saumon

fumé, deux assiettes de pâtes en sauce trop grasse, mais goûteuse, un morceau de gâteau au fromage avec coulis de framboises, un tiramisu au thé vert matcha, deux autres thés Earl Grey, une infusion de camomille et une salade verte sans oignons, davantage de carottes râpées pour compenser et des champignons au lieu de la tomate. Petite soirée.

Mardi 27 mars 2001

Bob fait de la recherche et du développement dans son domaine. Elle était censée ne rien faire comme tous les mardis, mais aujourd'hui elle en est incapable. Elle est encore dans l'ambiance de la restauration par le fait du remplacement d'hier.

Au café Temporel, elle observe le manège d'une serveuse frisée : la tasse déposée trop brusquement, le manche de la petite cuillère du côté de l'anse. Le gaucher en sera partiellement satisfait, mais la serveuse se doit d'offrir un service qui peut plaire à la majorité, soit aux 85 % de droitiers sur terre. Et puis, le gaucher devra quand même tourner l'anse de sa tasse vers la droite après avoir tourné la petite cuillère dans son café de la main gauche, un effort qu'il ne devrait pas avoir à fournir. La serveuse a avantage à offrir, pour commencer, un service impeccable pour droitier. Plus tard, si le client s'habitue au lieu, elle peut mémoriser sa préférence latérale et s'y adapter. Au Projet, Yves était sa seule fausse patte. La frisée à tête de Sandrine dépose le bol de crème à la patate douce devant Bob. Encore une fois, le paprika manque.

Un peu plus tard le même jour

Elle ouvre la porte de son appartement, le 566 rue St-Gabriel, descend quatorze marches, ouvre la porte qui mène dehors, descend deux marches de béton et traverse la rue. Elle emprunte toujours le trottoir de gauche en fixant le sol jusqu'à l'intersection de Salaberry.

Bob accumule les *remplacements exceptionnels*, cette fois c'est pour Adèle. Cette idée que les heures de sa journée sont converties en argent la rassure, elle a dit *oui* pour cette raison, mais maintenant, en marchant à cette heure bizarre sur la rue St-Gabriel, elle regrette un peu. Au moins, il fait gris. Ce pourrait être le matin. Le mardi, d'ordinaire, Bob ne fait rien. Mais aujourd'hui, elle avait de la difficulté à s'y résoudre, elle se sentait serveuse. Elle s'est rendue au Temporel, a mangé une soupe. Adèle, s'y trouvant, lui a proposé de la remplacer le soir même. Elle pleurait parce que tout allait mal. Bob a dit oui malgré un doute : Adèle étudie le jeu théâtral. Donc, Bob marche sur le trottoir de gauche de la rue St-Gabriel. Elle est contente parce que sa vie ne lui appartient plus.

Une fois au Projet, Bob se donne à une cause qui la dépasse, la restauration. Elle peut en même temps se consacrer à l'étude d'autrui, par exemple les petits rendez-vous romantiques d'anciens passionnés. Un homme et une femme, dans la fin de la vingtaine, sont assis à la table trois, ils se regardent plus qu'ils ne se parlent. L'homme se dit : « elle est gentille et avec elle, au moins, peut-être, je serai heureux, et je vais l'inviter dans ce café avec les bons croissants et on va se conter des anecdotes de nos vies, deux drôles pour une touchante; après on ira chez elle, on va se mettre à couchailler; on va se dire qu'on n'est pas vraiment un couple; elle, ça va lui faire un peu de peine sur le coup. Puis, plus tard, elle va être soulagée qu'on ait cet arrangement. Elle voudrait pas que ses enfants aient mon nez de toute façon.» Et ils retourneront à ce petit café en souvenir de l'époque où ils se fréquentaient et il se demandera pourquoi ça n'a pas fonctionné parce qu'elle est sympathique et mignonne avec un beau petit look. L'ambiance sera bonne dans l'établissement pendant cette journée de brun printemps. Une serveuse discrète (la même que l'autre fois?) leur apportera deux lattes

décorés de motifs, son sourire est comme la bienveillance. « Et c'est pour ça que je suis serveuse », se dit Bob.

Le quotidien s'écoule comme ça, entre le Projet et l'appartement.

Jimmy suit comme une ombre le cours des jours. Lui et elle sont colocataires. Elle a répondu à une petite annonce et c'est comme ça qu'elle l'a connu. Il travaille souvent de nuit, son horaire est flou. Quand il est à la maison, il dessine des mini bandes dessinées qu'il doit agrandir pour en faire des fanzines. Elles parlent d'histoires sans queue ni tête avec des blagues absurdes. Des fois, il dessine des filles toutes nues. Il adore faire tout ça après avoir fumé du pot dans sa pipe courte ornée d'un bonhomme en pâte Fimo ou alors il fume des blasts sur le poêle quand il manque d'argent, mais ça, Bob aime moins, rapport à l'image que ça donne.

Elle a été amoureuse, mais toujours elle oubliait de poser les gestes ou d'appeler, et les relations s'estompaient. Elle perd souvent le fil de ses pensées. « La vie suit son cours », voilà ce qu'elle répond chaque fois que quelqu'un lui demande comment elle va. Elle n'est pas triste. Elle ne croit pas au libre arbitre de toute façon (elle se laisse aller dans cet automatisme bienfaiteur). Avoir conscience, prendre des décisions, ça n'a jamais aidé personne. Un autre client entre au Projet. Bob est déjà en train de lui apporter le menu, de le saluer (façon 2 b — homme de plus de 40 ans qui ne se teint pas les cheveux). Marcher jusqu'au Projet avait été difficile, mais maintenant qu'elle est là, elle peut très bien emprunter sa routine du mercredi matin (version adaptée). Bob est à nouveau en terrain connu. C'est ce moment que choisit Margot pour entrer.

Margot est presque artiste de cirque. C'est une grande filiforme, le cheveu foncé, elle aussi. Elle est amoureuse d'un gars qui porte des bottes de marche en tout temps. Quand il sourit très fort, il a l'air un peu niais, comme tout le monde. Margot ne peut pas être longtemps avec le même homme parce qu'elle finit toujours par s'ennuyer, sauf depuis Jack (le gars aux bottes de marche). Depuis ce gars, elle est stable, même si elle fait un peu de charme à d'autres gars. Elle fait du charme parce qu'à l'âge de 8 ans, un bum de 9 ans,

nommé Rowan, lui avait lancé un : « T'es ben laitte toé! » Donc, depuis ce jour, Margot charme les messieurs, c'est son concours. Chaque compliment reçu est un point de plus dans son match contre Rowan. Et comme elle ne croise jamais son parcours méprisable de confectionneur d'objets inutiles (c'est ainsi qu'elle imagine le destin d'un petit gars aussi baveux), le pointage est probablement de 342 à 1. Bob ne comprend pas ce match parce que Margot est Jane, habillée de peaux, qui attrape les lianes. Elle est belle comme un huard, comme un oiseau du paradis. On le voit qu'elle est magnifique quand elle s'avance vers le comptoir, quand elle s'arrête devant Bob comme maintenant. Elle hoche la tête au lieu de parler. Bob prend les choses en main :

- Bonjour! Qu'est-ce que je vous sers?
- C'est drôle, on dirait que tu as ta voix de serveuse.
- Qu'est-ce que tu veux dire?
- Ben, quand je viens te voir ici, tu parles pas pareil que d'habitude.
- Ah ? Peut-être ...

Elle n'a pas envie de se demander si Margot le lui reproche ou le constate seulement. La salière de la huit a été déplacée. Comment rectifier cet accroc sans quitter l'arrière de son comptoir? Elle ne peut commettre cet impair quand le client est à l'étape de passer sa commande, après, s'il désire consommer sur place, elle peut abandonner sa position confinée et procéder à certaines améliorations de l'ambiance pendant que Christophe prépare la commande. Dans le cas du lundi et du mardi soir (moments où la serveuse doit s'acquitter de toutes les tâches parce que Christophe ne travaille pas), elle doit enclencher un réchauffage de soupe, un pressage de panini ou toute action que les désirs du client demandent. Le statut de Margot est toutefois ambigu. Si elle se permet ce commentaire sur sa voix de serveuse, c'est peut-être qu'elle lui rend une visite amicale, auquel cas Bob n'a pas à respecter le même décorum.

«Je vous sers quelque chose?» demande-t-elle de nouveau à Margot.

Margot sourit, surtout du côté droit, comme elle le fait quand elle se moque.

Entre un garçon presque homme au visage rectangulaire, enfin, c'est-à-dire que son rectangle de visage a les coins adoucis comme les cadrages rétro dans les kits de scrapbooking. Son nez est un peu trop gros, son front dégagé (présage de calvitie?). Bob réalise qu'elle le dévisage, elle sourit en serveuse et redirige son attention vers sa cliente potentielle qui se marre doucement.

- T'es drôle, conclut Margot. Je veux pas de café. Je voulais juste savoir si t'allais venir faire ton tour chez Mélissa quand tu seras redevenue humaine.

- Mm, acquiesce Bob, l'esprit déjà absorbé par son vrai client.

- Bon, ben, à tantôt ma chérie! lance Margot en poussant la porte vitrée sans remarquer la présence du visage en question.

Le gars aux coins du visage arrondis s'avance au comptoir.

- Bonjour! Qu'est-ce que je vous sers?

C'est un des avantages d'utiliser toujours la même formule, ça devient facile de cacher le trouble. Le gars aux coins arrondis commande un café filtre pour emporter. Tout se passe rapidement. Bob ne parle pas, sauf pour dire le montant et l'« au revoir ». Quelque chose de familier... une absence de surprise dans le regard de cet homme, comme s'il la connaissait.

Le soir venu, chez elle

Jimmy parle à Bob de la mondialisation sauvage. Il parle de comment *ça l'a pas d'allure*. Bob ne voit pas bien.

- Qu'est-ce que tu veux dire?

- Ben, je suis pas au courant de tout, mais ça l'air pas mal intense. La délocalisation, les sweatshops.

- ...

- Regarde-moi pas de même. Faudrait que t'en parles avec Jasmin. Lui, il pourrait t'expliquer. Ou Marco, il est au courant. Mais ça m'étonne venant de toi. T'es full ouverte.

- J'ai rien dit.

Bob met la première pièce de l'album des suites pour violoncelle de Bach interprétées par Peter Wieselwey.

- Et cette musique de Bach, ça me calme toujours.

Elle écoute pendant quelques minutes, dos à Jimmy qui bourre sa pipe.

- Le gars de chez Sillon m'avait dit : "Si t'as dix ou quinze dollars à mettre de plus, je te suggère cette interprétation-là, elle est vraiment plus maîtrisée que l'album à dix piasses." Et je l'aime. On peut entendre le souffle du violoncelliste. Si je pouvais, je jouerais d'un instrument de musique et ce serait facile et après cinq minutes de pratique je maîtriserais tout.

Puis, Bob arrête de parler comme elle le fait souvent et son visage a une expression bizarre, Jimmy la regarde et ne la reconnaît plus tout à fait.

Mercredi 28 mars 2001

Bob racle deux fois le monticule entre sa luette et l'entrée de son œsophage à l'aide d'un mouvement classique impliquant le diaphragme et une sortie d'air brusque et courte. Son sac lourd de tant d'accessoires (un plateau métallique, deux tasses sans anse et une bouteille de savon moussant industriel), elle ouvre la porte de l'appartement, descend

quatorze marches, ouvre la porte de l'immeuble, descend les trois marches de béton, fait sept pas devant elle et ... C'est ce qui arrive à 7 h 39. Un bloc de béton. Au milieu de la rue St-Gabriel. En long. Comme ceux que les travailleurs de la voirie dispersent dans les stationnements. Si elle était petite, elle monterait dessus. Elle y marcherait en équilibre, se trouverait bonne. Puis un autre bloc de béton, un autre et encore un autre. Ils forment, reliés ainsi les uns aux autres, une ligne, comme le tracé d'un chemin de cailloux qu'un Hansel titanique aurait semé. C'est dur à comprendre, mais ces blocs la poussent à emprunter la rue St-Jean, son autoroute de l'imprévu. Elle ne veut pas d'un demi-itinéraire habituel plein d'obstacles inexplicables. Vaut mieux St-Jean, les phrases et une grisaille providentielle, les passants la confondront avec les murs, avec le trottoir, avec les objets. Elle fredonne : « Marilon, marilé » tout bas en pensant à Jimmy qui chantait cet air hier. Jimmy est drôle, s'il était là, il trouverait normal de marcher sur la rue St-Jean et puisqu'elle pense à lui, il est un peu là.

Après huit répétitions de la chanson et une montée de stress aux feux de circulation au coin St-Jean et Salaberry (elle a couru pour traverser, des enfants l'ont regardée), Bob est arrivée au Projet.

Ce jour-là au café, les clients sont tous absorbés. Ils sont tendus comme si un mélange de dioxyde de carbone influençait leur métabolisme. Elle voit Yves se gratter le sourcil droit comme d'habitude, cet homme si aimable a l'air seul ou il est timide ou il n'aime pas utiliser le téléphone. Les visages longs, plus ridés qu'à l'habitude se tendent encore plus au son d'une voix monocorde qui parle à la radio (Bob n'écoute pas, elle n'aime pas recevoir un message quand elle ne peut pas voir les yeux de l'émetteur, à cause des mensonges). Le client qui est grand et mathématicien lui a demandé de syntoniser le poste de l'information. Dès qu'il sort du café, Bob fait jouer son disque de musique-cabane, soigne la présentation de ses dîners sur plateau (présentation inspirée des boîtes Bento japonaises et des plateaux-repas dans les avions, Bob y met chacune des parties du dîner et une fleur pour la délicatesse). Christophe a cuisiné une soupe de fèves noires à la coriandre, heureusement qu'il est là en cuisine. Bob regarde son profil de temps à autre, encadré par le passe-plat. Petit

à petit, les clients absorbent la nourriture et se calment. Elle répète dans sa tête inclinée quelques mots bénéfiques : streptocoque, miel, grenadine, vent.

Plus tard, Bob marche lentement sur la rue Cartier. Elle savoure son chemin de retour habituel tant bien que mal. Même dans la rue, les humains sont plus stressés qu'à l'habitude. Pourtant, la peau qui recouvre leurs corps est si éclatante. Comment font-ils pour ne pas s'en rendre compte? Tous les objets inanimés sont ternes, les vêtements, tous faits de matière morte, sont inintéressants à côté des amas miraculeux de cellules qui composent chacun des passants. Bob les voit avec une précision telle que le génie de la conception de chacune des parties de leur corps la rend béate.

Un homme habillé salement s'approche et lui propose de faire un échange, elle lui donnerait de l'argent contre son ramassage de seringues dans les parcs. Bob a laissé son porte-monnaie au 566. Elle fait cadeau de pastilles à l'homme parce qu'elles contiennent de la vitamine C. Il en aura besoin s'il compte dormir dehors ce soir. L'homme est un peu déçu, mais poli. Puis, ils marchent ensemble en suivant l'itinéraire de retour de Bob. Et elle est si fascinée qu'elle en oublie de compter ses pas. On dirait qu'elle pourrait compter chacun des poils de la barbe mal entretenue de l'homme tant ses sens sont aiguisés aujourd'hui. Il lui parle de sa proposition de ramassage de seringues, de comment plusieurs personnes reculent et fuient quand ils voient les seringues dans sa bouteille de Mountain Dew vide. Bob croit que c'est à cause du symbole et aussi des attaques à la seringue qui ont eu lieu dans le passé. Il pense qu'elle a sans doute raison. Peut-être devrait-il parler de sa mission sans montrer le fruit de ses recherches.

Une fois dans les marches de son appartement, Bob sent une lourdeur envahir son corps. Maintenant qu'elle est revenue à sa base (terme en usage à la tague), tout le stress de la journée retombe. Elle monte, passe à la cuisine pour manger deux noix et se couche sur le ventre en se tenant à la tête du lit. Elle aimerait y être attachée.

Jeudi 29 mars 2001

Bob se lève d'un coup, elle écarquille les yeux et les referme trois fois. Elle visualise un X pendant dix secondes, elle pousse sa langue contre son palais pendant dix secondes. Elle est maintenant prête à se laver, elle se laisse tremper dans le bain pendant dix minutes, ensuite, lorsqu'elle est bien humidifiée, elle se relève en contractant ses abdominaux. Une boule dans son plexus solaire, que se passe-t-il donc? Son cerveau limbique a peur de quelque chose. Elle renifle. Ça sent la vanille bon marché et un type de moisissure qu'elle ne connaît pas (elle ne connaît aucune moisissure à part celle de chalet, sans savoir son nom). Elle poursuit avec la prochaine chose à faire sur sa liste. Le bonheur c'est (peut-être) de faire ce que tu as à faire. En se lavant les oreilles, Bob se demande si Coins Arrondis viendra acheter un café aujourd'hui. Elle a décidé de le nommer ainsi parce que les coins arrondis de sa mâchoire (qui par ailleurs est quand même carrée, mais pas autant que celle d'un personnage dessiné) sont le repère visuel dont elle se souvient en premier quand elle pense à lui. Elle sort du bain et s'éponge doucement. Elle n'a pas lavé ses cheveux parce qu'elle les a lavés pendant sa douche du soir. En se brossant les dents, elle pense à faire un cappuccino. Elle aime tourner la mousse de lait dans le contenant de métal pour la mouiller avant de la mettre sur le cappuccino. Mais quand va-t-elle cesser de penser? Que doit-elle faire ensuite? Elle n'a qu'à se souvenir et tout ira bien. Manger. Toujours manger quand on ne sait plus quoi faire. Bob réchauffe une brioche poire et chocolat blanc du Paingruël. Une tête rousse sort de la chambre sans fenêtre. Jimmy se prépare un café et sourit, ses yeux plissés comme une taupe. Manger en écoutant Jimmy élucubrer : « J'aime mieux, comme ça, je peux continuer à l'imaginer. J'ai un très beau décor pour ton café et je ne veux plus le modifier. Si j'entre au Projet, je ne pourrai plus ignorer l'image de la réalité. Ce sera toujours l'image réelle qui supplantera le décor que j'ai inventé pour tenir lieu du Projet. Tu vois, j'aime bien ce que j'ai inventé. Et c'est la même chose pour tous les endroits que je pourrais visiter. Je ne comprends pas les globe-trotters. Je crois bien que je paniquerais si je savais un peu de quoi a l'air le monde. »

Mium, du sucre chaud, mieux que du sel froid, mieux qu'être un homme, mieux qu'avoir peur tout le temps.

« Je me sentirais sans doute enfermé. »

7h36

C'est l'heure du départ au travail. Bob est forcée de saluer Jimmy et de se lever. Elle empoigne son sac, ouvre la porte de son appartement. La sueur dégouline sur sa nuque sous l'effet du trac. Elle descend quatorze marches, ouvre la porte vitrée d'en bas, descend trois marches de béton et se retrouve dans la rue. Ensuite, elle prend son souffle et fait sept pas de quarante centimètres de longueur, le septième lui permet d'enjamber le rectangle de béton, sans trop y penser. Elle avait élaboré ce stratagème la nuit précédente à la faveur d'un défaut de sommeil entre deux et trois heures du matin. Elle avait calculé la distance entre la fin des marches de béton du 566 et le bloc, avait pratiqué ses pas. Malgré ces préparatifs, elle sent l'adrénaline monter dans ses veines au moment d'accomplir son itinéraire.

12h20

Tous les travailleurs venus dîner ont leur boisson : trois cafés filtres, deux allongés, une tasse de café au lait, un bol de café au lait, un jus d'hibiscus, un V8 faible en sodium et un Perrier.

Elle en est à ce moment béni où elle n'a rien à faire que d'attendre l'arrivée de ce qui a été demandé. Aujourd'hui, son bonheur est troublé par l'absence de Coins Arrondis, elle avait pressenti son retour, et pourtant il n'est pas là. Défaillance d'intuition. Augure mauvais. Elle s'accoude au comptoir à gauche de la caisse. Elle préfère attendre la sortie des assiettes à cet endroit plutôt qu'ailleurs parce qu'entre midi dix et midi vingt-cinq le soleil voyage entre les arbres des plaines d'Abraham, passe à côté de la vieille prison devenue musée, traverse la Grande-Allée, chemine sur Cartier jusqu'au coin Aberdeen, transperce la vitrine du Projet et

termine sa course sur le quarante centimètres de comptoir entre la caisse et le mur est de l'établissement, l'aveuglant. Elle se sent invisible ainsi, les yeux pleins de lumière, comme l'éléphant du zoo de San Diego qui se croyait caché parce que ses yeux étaient derrière un poteau.

Elle s'applique à sourire des deux côtés de la bouche en même temps.

Vendredi 30 mars 2001

Ce matin est éteint. Bob s'est éveillée le regard sur rien. Elle se dit que c'est un bon jour pour un vœu de silence. Elle a rêvé de ça, le rêve de ses 14 ans, ne pas parler jusqu'à l'illumination.

Forcément, quelque chose se cache quelque part, un médaillon dans un bas-relief, un mécanisme... une technologie divine n'a pas été actionnée. En attendant que cela se produise, Bob étire son bras vers sa chaîne stéréo. Elle appuie sur le bouton fléché, une voix de Colombie-Britannique s'élève : «*inhale... exhale... inhale... exhale*». Elle inspire, elle expire. Jimmy fait déjà du bruit dans la cuisine. Elle va le rejoindre. Normalement, elle irait dans la douche, mais à cet instant elle a besoin d'une présence. Et rapidement. Normalement, elle serait en train de se brosser le corps avec un gant de crin sous une eau tiède comme tous les vendredis matins. Au lieu de cela, elle mélange sa présence à celle de Jimmy, appuyée dans le cadre de porte de la cuisine. Le roux sourit. Il a un groove particulier, il est heureux grâce à l'abondance de nourriture, grâce aux femmes qui portent des robes à pois et qui sont belles :

- Pis toi, qu'est-ce qui se passe avec toi, coloc? Dis-moi tout, je te fais un café.
- Ah, non merci, je vais en boire un au Projet. (Bob ne peut quand même pas trahir son rituel du premier café matinal.)

- Qu'est-ce qu'il y a Bé? Es-tu correcte?

(Jimmy a de ces surnoms quétaines!) Elle ne veut pas lui dire pour les blocs. Peut-être en est-il inconscient et heureux. Hier, elle avait pris son élan pour traverser la ligne, mais ce matin elle n'en a pas la force. Dans un éclair, Bob a conscience de la bizarrerie de son problème. Jimmy est un homme d'action :

- Bob? Qu'est-ce qui se passe?
- Je ne sais pas. Pourrais-tu parler sans arrêt? Et du jus aussi.

Jimmy, compréhensif, sert un jus et parle de termes techniques de bande dessinée. En récitant. Ce n'est pas la première fois que Bob lui fait pareille demande. Le ton monocorde fait effet. C'est le fleuve tranquille. Après avoir parlé de la case, de la ligne claire et du phylactère, Jimmy a envie de changer de sujet, alors il s'étend à propos de Julianne pendant le reste du 15 minutes avant 7h36. D'ailleurs, pourquoi Jimmy est-il réveillé à cette heure-ci? C'est assez surprenant. En fait, il ne s'est pas encore couché. Il a fait un peu de *speed* (le sentiment désagréable d'avoir de la suie à l'intérieur de son corps). Il a rencontré une fille pas vraiment blonde, une fille avec la moitié de la tête rasée et qui sent un peu le vêtement longtemps porté. Il est tout énervé. C'est la femme de sa vie. Bob l'a vu plusieurs fois dans cet état et, chaque fois, deux semaines plus tard, il se rendait compte qu'il s'était trompé.

7h34

Bob doit s'habiller et partir au café sans se laver. C'est acceptable, mais elle se sent inhabituelle. Elle a envie d'appeler pour tout annuler. Dire à Christophe qu'elle est malade. En même temps si elle fait ça, elle risque de se sentir mal jusqu'à demain matin, elle ne peut pas le risquer.

- S'il te plaît, Jimmy. Prête-moi ton bras jusqu'à mon boulot.

Bob porte un chapeau cloche. Elle a l'impression que son corps est huileux. Elle n'a pas trop envie d'aller travailler dans ces conditions. Heureusement, Jimmy lui prête son bras. Et il continue de parler. La journée est ensoleillée et venteuse. Ça donne presque envie d'être léger. Jimmy raconte la blonde punkette encore. À part ce sujet de conversation, Bob et lui ont l'air d'un couple se dit-elle. C'est curieux parce qu'avec une personnalité comme la sienne, elle ne pourrait jamais supporter de devenir un couple avec quelqu'un. Ça demanderait tellement de proximité. Jimmy les mène sur St-Jean vers l'est puis tourne à gauche sur Salaberry, ce qui fait sursauter sa compagne de bras. Elle ne s'attendait pas à tant d'audace de sa part, mais puisqu'il la guide, Bob le suit. Elle se cache dans son initiative à lui et c'est bon. Arrivée au Projet, Bob débarre la porte puis lâche Jimmy. Il entre avec elle, malgré l'image fictive du Projet qu'il avait et qu'il cesse d'avoir maintenant. Le roux s'assied au bout du bar sur une des chaises surélevées recouvertes de cuirette rouge.

Un homme avec un gros avion en plastique entre dans le Projet et regarde Bob, il est immortalisé dans son esprit et il sent bon. Bob enlève une crotte sur le côté gauche de sa narine. Elle n'est pas prête, le Projet n'ouvre pas avant une demi-heure. Elle ne peut quand même pas lui refuser un café, il a un avion dans les mains et il sent toujours bon, la bergamote et l'air marin.

- Vous allez prendre un espresso, c'est ça?
- Oui madame!

L'homme dépose son modèle réduit sur la vitre au-dessus des viennoiseries.

Jimmy dessine sur un vieux *Voir*.

Bob sort un sac de café d'en dessous du comptoir. Il a été torréfié la semaine dernière, c'est bien, il est suffisamment frais.

« J'y pense depuis si longtemps », se dit-elle.

Elle remplit le moulin à café, essuie le porte-filtre, le place sous le moulin et actionne ce dernier, donne de petits coups sur la tirette, le café moulu tombe dans le porte-filtre.

« Il vient un moment où la pensée est tellement mûre qu'on n'a plus le choix de la mettre en action, comme ça on pourra ne plus y penser après. »

Elle tape le porte-filtre sur le comptoir, puis ajoute encore du café jusqu'à ce qu'un petit dôme se forme.

« Ou alors, on y pensera de l'autre côté de l'idée. »

Elle égalise le café à l'aide d'un couteau, appuie sur le café avec son compresseur (forme allongée en métal dont le bout cylindrique correspond exactement à l'ouverture du porte-filtre) sans y mettre trop de force.

« Ce sera un souvenir. »

Elle tape sur le côté du porte-filtre avec le compresseur et appuie sur le café une deuxième fois, cette fois-ci, en transférant son poids dans son bras.

« Et là, on comparera les deux : l'idée mûre et l'action qu'elle a provoquée. »

Elle fait couler de l'eau bouillante dans la machine à café.

« On en tirera des conclusions. »

Elle installe le porte-filtre et pèse sur le bouton. Trois secondes plus tard, le liquide s'écoule tranquillement.

« C'est pour ça qu'il ne faut pas trop penser à la cessation volontaire de la vie. »

Le crémat est parfait.

Samedi 31 mars 2001

Toujours le même chemin, les blocs n'existent presque plus aujourd'hui, Bob est galvanisée. Ses ongles sont bleus pailletés comme les mini-manèges à l'entrée des centres d'achat.

Cette année-là, la neige s'est fait discrète à Québec. Margot se dépêche d'expliquer au client français qu'il l'a échappé belle, que c'est une bonne année pour un baptême de l'hiver, parce qu'en général *houlala* et de repartir sur les - 30 légendaires, sur la bave qui gèle dans les foulards, les jambes rougies et douloureuses au retour à la maison. Margot ne boude jamais son plaisir quand vient le temps de glorifier la froidure québécoise. Elle tait l'adoucissement hivernal graduel. Ce n'est pas sérieux. Un jour, le monde arrêtera de polluer et nous retrouverons nos hivers de quand on était petits, intacts.

Margot a ce ton qu'elle réserve pour les grandes rencontres. Son interlocuteur est mignon, en effet, et il garde sa tuque en alpaga même à l'intérieur du café. Bob leur sert du jus au gingembre, elle l'a fait le matin même, elle était entrée une demi-heure plus tôt exprès. Elle était sortie de chez elle à sept heures et six, avait enjambé les blocs et avait marché sur le trottoir de gauche de la rue St-Gabriel, avait continué même si la rue change de nom passé la rue perpendiculaire Claire-Fontaine. Son sac était plus lourd qu'à l'habitude. Elle savait depuis un an déjà que la rue changeait de nom à cet endroit, depuis ses premiers repérages en fait. Facile. Elle avait marché ainsi jusqu'à la rue Salaberry. Quand elle croisait un passant, elle regardait par terre, on ne sait pas quelles connexions surviennent d'un simple échange de regards. Elle avait tourné à gauche sur Salaberry, toujours en marchant sur la partie gauche du trottoir de gauche, jusqu'à la rue Aberdeen, jusqu'au Projet. Elle s'était postée sur la septième table en comptant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre à partir du croton dans le coin Sud-Ouest du café, près de la large fenêtre du mur Sud. Elle préfère peler le gingembre à cet endroit plutôt qu'en cuisine, parce qu'entre sept heures et sept heures trente le soleil saute par-dessus les triplex en face pour chauffer le métal ouvragé de la septième table. Elle a coupé ensuite les racines pelées en tranches de 5 mm de largeur. L'odeur piquante et fraîche du gingembre ramonait ses conduits nasaux d'une agréable façon.

Lorsqu'elle en a eu trois tasses, elle les a écrabouillées à l'aide d'un pilon de marbre. Elle avait amené cet objet au café afin d'augmenter la violence joyeuse de ce rituel, simplement triturer le gingembre à l'aide du manche d'un couteau ne lui suffisait plus. Elle aime que la racine n'ait aucune chance. Cette activité bénévole lui a valu le coup d'œil de quelques passants assez vifs à ce moment de la journée encore si près du sommeil pour s'étonner du bonheur d'une concocteuse de jus. Margot et le brunet à la tuque ne se doutent pas de la valeur de ce qu'ils sont en train de boire.

Dimanche 1^{er} avril

Elle s'appuie sur le comptoir vis-à-vis la porte d'entrée. Se croit coquette parce qu'elle porte des boucles d'oreilles. Il viendra, elle le sent encore plus fort que la dernière fois qu'elle l'a senti. Peut-être oserait-elle lui parler comme elle le fait avec les clients habitués, entretenir une conversation amicale mâtinée d'indifférence. Mais comment lui faire sentir que l'indifférence qu'elle affiche discrètement, si elle sert de garde-fou contre les prétentions potentiellement libidineuses des hommes de plus de cinquante ans, est à son endroit plutôt une façon de camoufler une forme de timidité? Peut-être les boucles d'oreilles le mettraient-elles sur la piste, s'il était attentif. Elle étudie son apparence seulement si elle a quelqu'un en tête. Non pas qu'elle l'ait en tête réellement. C'est plus flou que ça. L'homme au visage carré aux coins limés se cache au même endroit de son esprit que ce truc qu'elle doit faire... Mélissa! Elle devait aller chez elle cinq jours plus tôt. Où la visite chez Mélissa était-elle partie, dans quel repli de son cortex cérébral se cachait-elle?

À 17 heures

Il n'est pas venu. C'est normal. C'est dimanche. Les clients, s'ils deviennent habitués, se concentrent sur les journées de semaine en général, espèce d'indépendant qui doit être en train de travailler. Soudain, Bob se souvient qu'elle doit écouter Margot assise en face d'elle.

- Je me demande quand tu vas redevenir comme avant.
- Qu'est-ce que tu veux dire?
- Je sais pas.

Bob regrette d'avoir écouté. Elle tripote un sachet de poivre décoré de fleurs noires. Des fleurs, des fleurs, des fleurs, ce n'est pas grave si elles ne sont que des images, si elles font partie du monde fictif. La chose est dans la tête. Ce n'est pas grave si elle n'est pas dans la vraie vie et il va falloir s'habituer à ce qu'elle ne soit pas dans la vraie vie à cause des fleurs sur les boîtes de mouchoirs qui demandent de couper des arbres et de raser la nature. Bientôt, il ne restera que l'idée... Les gens des fois se sentent mal sans savoir pourquoi, parce qu'ils pensent que l'idée des choses ne peut pas avoir d'impact, alors que les idées sont partout autour et les étouffent et les empêchent de se sentir bien. Ils croient que c'est parce qu'ils ont pris un café de trop.

Le soir venu au 566 St-Gabriel

Il y avait eu souvent un malaise chez Bob quand elle passait devant la porte ouverte de la chambre de Jimmy. Et, plus tard, quand Jimmy a commencé à fermer systématiquement sa porte de chambre, Bob sentait encore ce malaise parce qu'elle savait de quoi avait l'air l'intérieur de la chambre de Jimmy. Et ce soir-là, elle lui en parle encore.

- Une fois, Jimmy, une fille pourrait débarquer à ta porte et te dire qu'elle est la femme de ta vie et toi tu te dirais : « je ne vais pas la laisser entrer parce que je ne me suis pas brossé les dents et que ma chambre est en bordel. »

- I prefer porn. At least I know what kind of breasts I'll get. I don't like pink washers.

- Oh, you speak English now?

- Je t'ai pas dit ça? Ma mère vient de Wawa. Anyway, porn has to be in English. One time, I was watching that movie made in Montreal and the girl was saying korny stuff like : « Oh! you're so big! » and « Let's see how big this thing can get » pis, à un moment en fourrant, elle perd son soulier à talon super haut en plastique translucide et elle dit : « Tabarnak! » J'ai trouvé ça drôle, comme un petit bout d'authenticité. Ben, tu vois, avec ce tabarnak-là, j'aurais pu me mettre à triper sur la fille, pis à la *frencher* avec les dents pas propres, pis à la baiser dans ma chambre en bordel. Ça, c'était pour répondre à ton commentaire. Pis en plus, t'as regardé mes yeux! Haha! I got you.

Bob n'entend pas le reste de la tirade. Elle est déjà dans la cuisine et elle étend du beurre d'amandes sur une tranche de pain. Elle n'a pas peur.

Lundi 2 avril 2001

Le lundi, Éléonore-Bob fait son épicerie chez Moisan. Dans un renforcement de la section est du magasin général, Laurent Moisan (ou un de ses employés, celui qui est mignon par exemple) a empilé un assortiment impressionnant de noix et de trucs à grignoter. La fille au nom démodé qu'elle n'utilise jamais prend un contenant de noix du Brésil. Elle aime leur chair lisse qui suit la dent d'agréable façon. Elle ajoute dans son panier de la bière au poivre, un contenant de mayonnaise française, des petits bonbons sûrs emballés dans des emballages d'antan.

Retour en arrière de dix minutes

10h : Elle sort enfin de chez elle. 10h10 : Elle entre chez Moisan. Elle choisit ce qu'elle choisit. 10h45 : Ce qui est bien avec cet horaire, c'est qu'elle n'a pas à attendre à la caisse. Personne ne fait ses emplettes si tôt un lundi. 10h48 : Elle sort du magasin, traverse la rue St-Jean au feu de circulation de la rue Côte-Ste-Geneviève et se dirige vers la Carotte joyeuse. 10h50 : Elle entre à La Carotte joyeuse. Se choisit un Schweppes au gingembre, un légume anticancer biologique (cette semaine, c'est un brocoli), un pot de miso et un paquet de caillots de lait de soya fermenté (communément appelé tofu). Avant de se diriger vers les caisses, elle pose dans son panier une quantité coupable de pâtes de fruits, de ces espèces de bandes rigides ressemblant à du plastique sucré.

Mardi 3 avril 2001

Pourquoi Éléonore-Maïté (Bob) devrait-elle séduire des gars? Elle s'est masturbée avec application hier soir, elle n'a pas besoin de s'y remettre encore. Elle utilise, pour s'inspirer dans ses moments intimes, un mini disque compact qui a été édité par un groupe qui s'appelle *Free sex – sexe libre Please use this intimate gift for good purposes not evil*. Jimmy avait renâclé : « ouais me semble... ». Bob est encore vexée par cette remarque, comme si une utilisation à des fins personnelles et totalement inspiratoires n'était pas du côté du bien. En plus, elle a seulement la voix de ces gars. C'est bien suffisant. Elle se masturbe tous les mardis, après n'avoir rien fait. Elle préfère se masturber longtemps une fois et n'y plus penser du reste de la semaine. Hier, l'image de Coins Arrondis a surgi dans son esprit alors qu'elle écoutait les grognements de Gary, ce qui est peu flatteur. Elle avait mis un terme à sa séance tout de suite. Elle ne voulait pas penser à ça la prochaine fois qu'elle le verrait, elle rougirait et il lirait dans ses yeux. Il partirait du café en se disant : « Cette serveuse s'est masturbée hier en écoutant un anglophone de Montréal grogner et en pensant à moi. » Il en

serait sûrement outré (*ouais me semble*). Bon, Jimmy qui s'amuse encore à lire ses pensées. « Arrête de fumer, tu m'énerves. Quand t'es gelé, t'es toujours sur le même canal que moi! » Elle entend Jimmy ricaner de l'autre côté de son mur. Elle s'empêche d'ailleurs de le regarder dans les yeux quand il est gelé, parce qu'alors elle a l'impression qu'un lien étrange les lie, une sorte de communication paranormale. Donc, le mardi, après n'avoir rien fait de 9h à 17h, Bob était revenue chez elle, n'avait pas regardé les yeux de Jimmy. « Tu diras salut à tes Anglais! »

Mercredi 4 avril 2001

Bruit strident. Bob se réveille, se lève comme un ressort, comme si, pour elle, ne pas rester dans son lit était une façon de bien délimiter le temps de veille et le temps de sommeil. Le lit sert au sommeil et c'est presque tout. Matin de travail, matin de mercredi, Coins Arrondis viendra boire un café noir aujourd'hui sans doute. Bob choisit un chandail vert à cause de ses yeux qui sont pers. Les gens ne savent pas trop quoi dire devant les yeux pers, alors ils ne devraient rien dire du tout. Elle boit du thé. Elle est souvent seule à cette heure-ci de la journée. Jimmy ne se lève jamais le matin, sauf quand il ne se couche pas. Il travaille de vingt et une heures à trois heures du matin. Parfois, il va chez Zorba après son quart de travail pour manger des œufs avec des saucisses salées. Elle se coiffe. Elle a envie d'une suite à son thé, elle boit du lait de soya. Elle vérifie la propreté de ses ongles. Des mains propres sont une partie importante d'un bon service. Elle brosse ses dents, souffle dans ses mains en coupe et respire son haleine. Une haleine fraîche est une partie importante d'un bon service, et ce, même si elle ne s'approche jamais trop près des clients, ni ne leur parle trop fort. La serveuse est un personnage secondaire, discrétion et écoute. Les matins des autres se déroulent comme autant de petits films indépendants dont elle serait la figurante. Elle sourit au miroir du corridor, son aura est toujours aussi calme. C'est ce qu'il faut pour recevoir des gens, il y a bien assez de stress dans les journaux et la rue. Elle ramasse son sac, se dirige vers la porte et

l'ouvre. Elle descend quatorze marches, ouvre la porte vitrée qui donne sur la rue, descend trois marches de béton. Une fois dans la rue, elle fait cinq pas, au quatrième, elle doit enjamber un des blocs de béton comme elle doit le faire chaque matin de travail depuis quatre matins. À aucun moment, Bob n'a vu de travailleurs ou d'envoyés placer ces rectangles, et ils sont si lourds, ce ne peut être l'initiative d'un seul citoyen. C'est peut-être comme Stonehenge, si ça se trouve ces morceaux de bouette solidifiée servent à quelque chose, sont un signe de quelque chose. Bob se demande si elle est la seule à les voir. Pour ne pas risquer de provoquer une manifestation d'énergie cosmique, elle évite de toucher le béton en enjambant les blocs. Elle est habituée à son épreuve matinale. Ça lui a demandé un entraînement, mais maintenant elle pourrait même enjamber plusieurs types d'objet. Dimanche dernier, un client qui parlait fort avait lancé : « Ça ne se passera pas comme ça ! » lors d'une discussion au café à propos de la politique.

13h34

Les clients nombreux du midi ont presque terminé ce qu'ils avaient à faire. Bob va pouvoir souffler un peu. Madame Tite-madame (ce n'est pas gentil de l'appeler comme ça, mais Bob ne peut s'en empêcher mentalement, c'est parce que Madame a un phrasé particulier, dans la vraie vie, elle l'appelle Francine) semble être en congé aujourd'hui. Est-elle retraitée? Elle entre dans le café après la période des gens pressés du midi et commande un panini au poulet et pesto, moitié salade/moitié nachos. Elle ouvre un journal et ne remarque pas d'abord un groupe de jeunes adultes habillés de façon colorée, plutôt années soixante-dix. Ils envahissent la table de bois au milieu de la place et se mettent à discuter sérieusement. L'un d'eux, portant un veston de velours rouge vin, est le seul à parler pendant plusieurs longues minutes. Bob va prendre leur commande au moment où l'une des déclarations du présumé chef d'assemblée a laissé tout le groupe pensif. Elle aurait aimé le faire au milieu du discours du jeune homme pour la blague. Son rôle de serveuse est plus fort que l'humour.

Plus tard dans l'après-midi, Madame Tite-madame (qui essaie de lire son roman) vient voir Bob au comptoir :

- Vous devriez leur dire de baisser le ton.

et elle chuchote :

- Ils prennent beaucoup de place!

Bob pense : « Tu voudrais que tout le monde soit en sécurité, tu vas nous papier-coller sur le mur. »

Elle va dans la cuisine, s'appuie sur le congélateur. Elle tremble. Elle a peur de l'arrêt cardiaque. Elle a peur de tout ravalier et d'implorer. Elle entend Tite-madame lancer un : « Mademoiselle? » Les cheveux de Madame Tite-madame sont teints d'une manière qui ressemble à la malnutrition en Chine rurale. Elle a peur soudainement de l'instinct automatique qui lui ferait pousser la femme, la pousser pour qu'elle s'en aille.

Une pensée d'amour surgit :

« J'ai hâte à toi dans ma vie et quand on se regardera ça fera un peu mal. »

Elle regarde encore sa peur qui fait un peu d'espace dans ses méninges en s'en allant. Elle revient vers le comptoir.

- Je vais leur dire de ne pas vous déranger.

Jeudi 5 avril 2001

Ce matin, Bob enfle son chandail col bateau sur lequel est imprimé un bateau. Elle ressemblera à un paquebot géant. Ça devrait le convaincre. Elle pense à lui encore. Des fois, elle combat cette pensée de son visage et de lui qui reviendrait au café en souriant et en commandant un café. Et d'autres fois, elle choisit ses vêtements en fonction de cette pensée. Bien sûr, il n'est pas venu hier, mais qu'importe, elle sent qu'aujourd'hui... Hier, il n'y était pas parce qu'elle avait peur de le regarder dans les yeux, sans doute qu'il le sentait et ne venait pas au café pour cette raison. Aujourd'hui, elle n'a pas peur. Bob porte à nouveau une, puis deux boucles d'oreilles, en plus du col bateau qui découvre ses épaules, une partie charmante de son anatomie. Akiko lui avait dit cela un jour.

Bob sort de chez elle, elle voit le chemin de béton. Des ouvriers s'y activent. Ils posent des clôtures comme celles autour du terrain de balle du temps où elle vivait à la campagne. Ils installent des poteaux en les fixant aux orifices dans les sections de béton. Elle ne se souvient plus. Elle n'avait pas remarqué si les blocs de béton avaient des orifices ou pas. Ce détail lui avait échappé. Peut-être que les blocs de béton avaient été placés là en attente des poteaux et que les poteaux étaient là pour le grillage et que le grillage n'était là pour personne, il était une fin en lui-même. Des ouvriers s'escriment avec la clôture grillagée. L'un des deux hommes remet en question la technique de l'autre en utilisant force vocabulaire chrétien. Le problème pour Bob réside dans l'obstacle physique insurmontable que devient ce rideau de losanges. Il fait bien deux mètres de haut. C'est beaucoup trop, compte tenu de l'expérience préalable de Bob. Un souvenir douloureux préadolescent lui dit de ne pas s'attaquer de front à la muraille. Bob s'assoit sur la dernière des trois marches de béton devant le 566 et attend de trouver la solution. Les vêtements des deux hommes sont ceux des réformateurs, des hommes de paix. Ils font donc du bien à la ville. Ils sont le sang de la ville. Ils réparent le monde. Bob ne comprend pas en quoi le chemin de béton a besoin d'être réparé. Elle fait sans doute fausse route. Comment avaient-ils fait pour comprendre que la clôture appelait le bloc... ou plutôt l'inverse? Bob peut toujours passer par la rue St-Jean et prendre son chemin de retour en sens inverse comme elle l'avait fait le jour de l'apparition

des blocs, mais elle effectuerait ainsi un autre demi-cercle en sens antihoraire et c'est peu souhaitable à cause du temps qui file et de l'accélération de la dégénérescence du monde. Si elle veut user de son énergie bienfaitrice pour guérir le monde, elle ne peut le faire comme ça, avec cette clôture en plein chemin. Deux minutes plus tard, Bob se souvient qu'elle vit dans le présent et que dans ce présent les employés de la ville n'ont pas terminé la section grillagée en face de chez elle. Elle marche donc jusqu'au café en empruntant l'itinéraire habituel. L'angoisse du lendemain monte quand même. Comment fera-t-elle pour se rendre à son travail?

Coins Arrondis est revenu. Il n'est pas seul. Il a amené Cappuccino Cannelle avec lui. Elle a un visage de souris. Elle est sûrement jolie. Pour une femme, les animaux acceptés sont : la souris, le chat (très populaire), l'ourson, le petit oiseau (controversé celui-là), la lionne, la tigresse. Par contre, le cheval est moins aimé, de même que la zibeline, car on en fait des manteaux. Ressembler à un poisson est carrément dramatique. Bob a l'air d'une gerboise qui aurait les cheveux foncés. Parfois, avec une couverture sur la tête, elle ressemble à la Madone.

Une fois les cafés déposés, Coins Arrondis lui parle, comme elle avait senti qu'il le ferait. Son amie la regarde, l'air de quelqu'un qui rassemble ses impressions. Il commande un café filtre et un cappuccino avec de la cannelle pour la fille. Puis, il fait une remarque sur un ton cordial : « Hey t'es tout le temps là, toi ! » Bob est déstabilisée, elle ne sait pas quoi répondre à ça. Coins Arrondis reformule d'une manière plus posée :

- Tu travailles à temps plein? Je te vois quand je passe devant le café tous les jours.
- Je travaille du mercredi au dimanche le jour et des fois je fais des remplacements exceptionnels.

Et Bob retourne à son bac d'eau chaude. Une pensée a surgi dans son esprit à l'instant où elle disait les mots qu'elle a dits : « Je ne crois pas en Dieu et pourquoi je ne dis rien de plus spirituel ». C'est comme ça la vie, parfois on est déjà parti ailleurs, alors qu'on avait mis un chandail exprès pour pouvoir parler longtemps. Elle pense à cela en astiquant les couteaux. Elle astique les fourchettes, puis elle place les fourchettes et les couteaux assortis au milieu d'une serviette de table en papier. Elle les enroule en serrant fort pour terminer.

Après le brusque départ de Bob, Coins Arrondis a dit à Cappuccino Cannelle : « Ouais, c'est sûr. Elle est un peu spéciale. »

Vendredi 6 avril 2001

Bob croise le regard de certains inconnus dans la rue, à l'épicerie, dans un stationnement. Ils sont n'importe où. Elle les désigne par l'expression les gens aux yeux bleus brillants, mais des fois ils ont les yeux bruns ou noirs. Des fois, elle se dit que ce sont des anciens. Ils ont compris, ils regardent Bob, ils la regardent aller. Bob se demande si elle suit le bon plan. Il existe un plan, c'est certain. Ça bouge dans la ville comme d'un grand mouvement qui se serait enclenché. D'autres fois, elle se dit que ça ne sert à rien d'aller là, de visiter ce chemin mental.

Bob se doute que les ouvriers ont sans doute terminé l'union de la clôture et du béton qu'ils avaient entreprise hier. Heureusement, Christophe lui a donné congé. Il a dit : « Tu es fatiguée. » Et Bob est reconnaissante à cause du momentum.

Pendant ce temps, Coins Arrondis prend la 801 pour se rendre sur la rue Myrand où il travaille. Il est debout et s'accroche à une poignée de caoutchouc. Ce n'est pas très stable.

En même temps, Margot entreprend de feuilleter une pile de livres pour son travail dans le programme d'études qu'elle a choisi après s'être rendu compte qu'elle ne gagnerait pas d'argent à être la fille qui grimpe aux tissus.

Quelques heures plus tard, Jimmy se lève et se surprend de la porte de la chambre de Bob qui est fermée. Il prépare un café.

À la tombée de la nuit, Bob descend dans la rue. Elle porte un imperméable à capuchon et sur son épaule, un gros sac à bandoulière violet. Elle braque le faisceau de sa lampe de poche sur la clôture, la scrute. Puis, elle fait trois pas vers le Vieux-Québec, scrute à

nouveau. Elle s'était forcée à partir à l'aventure pour en avoir le cœur net, pour savoir jusqu'où cette barrière se rendait, mais à cause du vent exceptionnellement doux, de la pluie qui s'arrête pile au bon moment, elle se laisse vivre ce sentiment de liberté un petit peu. Elle se rend donc jusqu'à la rue d'Auteuil, en alternant marche et pause d'observation. Elle voit l'enseigne du sauna l'Hippocampe un peu plus loin. Elle est attirée par les rues sombres derrière l'établissement où se découpent les silhouettes d'édifices anciens et beaux parce qu'ils sont vieux. Mais Bob hésite à quitter la clôture, au moins, elle, c'est facile de voir où elle s'en va. Bob fait quelques pas vers les rues et c'est comme si elle était une plongeuse en apnée qui lâche la tubulure pour suivre un dauphin. Une fois sur sa lancée, elle marche jusqu'au fleuve. L'étendue noire lui fait sentir l'immensité.

Samedi 7 avril 2001

Bob est debout au milieu de son balcon, droite comme un soldat. Elle observe l'ennemi quelques mètres plus bas. Le grillage ne nuit pas à sa vue, sauf qu'elle doit choisir si elle veut le regarder ou regarder les objets de l'autre côté. C'est donc que le grillage nuit d'une certaine façon à sa vue. Surtout, il nuit à son trajet, il empêche l'itinéraire – Monsieur Clément de chez Moisan angoisse. Bob ne sait pas si elle pourra travailler aujourd'hui. Hier, le vent du large l'a libérée. Le ciel était si haut, il occupait beaucoup plus que deux tiers de tout ce qu'elle pouvait voir avec ses deux yeux. Aujourd'hui, l'angoisse est revenue. Elle a envie de piger et de ne rien faire, de mardiciser sa semaine. Mais elle doit préparer le jus avant l'arrivée des clients, elle ne peut pas abandonner Christophe ainsi. Elle ne peut pas.

À cet instant dans la cuisine du 566, Jimmy, qui encore une fois ne s'est pas couché de la nuit, mange un artichaut, il ne pense à rien, puis à Corto Maltese. Une Janine de Contrecœur lui a dit qu'il lui ressemblait. Sans se l'avouer, il en est flatté quand même. Il se

souvent des favoris de Corto, mais pas trop du reste. Le personnage de bande dessinée lui a laissé cependant une impression de virilité exotique qui n'est pas pour lui déplaire.

Huit cents mètres plus loin, Margot reçoit un appel de Bob. Elle ne comprend pas trop les propos de son amie. La récurrence du mot « itinéraire » lui met l'inquiétude dans le cœur. Elle attrape son fourre-tout lichen – Margot aime bien les objets, c'est un problème pour son hippisme – et saute dans la rue. Plusieurs minutes plus tard, une Bob hagarde lui ouvre la porte du 566.

- Tu devras me raconter une histoire pour trouver le nouveau chemin. Et si tu parlais constamment, ça m'aiderait, tu veux bien? Sinon, je vais penser en rond. Je te fais le thé? Pardonne-moi de t'avoir demandé ça, on n'a pas le temps.

Bob rit nerveusement, elle ajoute, les yeux grands ouverts (leur blanc très apparent) :

- Tu as vu le chemin de béton?

comme si c'était un test ou une révélation. Margot hésite un instant, à la fois inquiète et amusée, son amie a plus que jamais l'air d'une petite bête affolée :

- Tu veux dire le périmètre de sécurité?

Une fois au Projet

Bob a réussi. Elle sait que Margot ne pourra pas l'aider chaque jour, mais elle ne doit pas penser à demain, sinon elle n'arrivera pas à se concentrer sur son travail. Pour ajouter à l'imprévu, Coins Arrondis est là, énergique. Elle est encore trop troublée par son matin pour se réjouir de sa présence.

Il ressemble à un personnage, à cause d'une mèche de cheveux, d'un détail. Et quand il glisse sa mèche de cheveux derrière son oreille comme il a l'habitude de le faire, elle trouve qu'il ressemble à un professeur, à un intellectuel prometteur, à un baveux habillé en noir, à

Bob Dylan, sauf avec les cheveux raides, des lunettes, le visage plus large et les épaules plus larges aussi.

- Ouais, je sais, j'avais mal aux yeux, alors j'ai pas mis mes lentilles. ... Je trouve ça drôle dire : « des lentilles ».

Bob rit, mal. Elle est crispée, trop d'émotions.

- Ça te dérange, pourquoi tu rigoles? Tu rigoles, je vais te faire rigoler moi!

Agnès les regarde en faisant des yeux. Elle change toujours sa gestuelle quand un jeune homme plutôt attirant est dans le café. Et elle projette son charme partout. C'est comme du jus de de de, bref, c'est dégueulasse. C'est Bob qui rit. C'est à Bob que Benjamin lance toutes ses perches. Peut-être a-t-il raison de le faire? Il ferait mieux de se concentrer sur la poseuse. Il n'est pas intéressé par elle. Bob ne sait pas pourquoi. Bob est une mini-femme. Elle est menaçante sans le vouloir. Des fois, elle regarde les couteaux et se dit : « je pourrais être vraiment menaçante ». Elle ne rit plus ou elle rit davantage, elle ne sait pas quoi choisir. La situation est déroutante. Bob se cache dans la cuisine le temps de reprendre ses esprits.

Benjamin continue à déblatérer avec son attitude de « je te domine » mêlée de dandisme. Il est un peu énervant aujourd'hui et comme plus beau en même temps, mais beau-voulu, donc moins beau. C'est mélangeant.

14h44

Margot regarde sa montre. Elle fait un vœu malgré le « un » devant les trois « quatre », on ne sait jamais. Elle achète des légumes au Jardin Mobile dans les halles du petit Quartier. Ça l'énerve parce que les laitues sont emballées dans des sacs de plastique, mais elle s'est déjà plainte, qui plus est au même employé qui place des zucchinis en ce moment. Il la voit du coin de l'œil, avec une moue de défi. Il le sait qu'elle est tannée des sacs. Margot jette la laitue au fond de son panier.

- Est-ce que tu m'écoutes?

Benjamin est maintenant à trente centimètres de son visage. Agnès est hors de vue.

- Je te demandais un cappuccino, mais c'est particulier... t'as l'air pensif aujourd'hui.

(Ça énerve Bob les gens qui accordent correctement l' « air ».) Seulement voilà, il a l'air de ne pas la comprendre, d'être déçu, de vouloir faire bonne impression et il redevient tout mignon. Comme les petits enfants autour des autobus dans la neige à Ivujivik. Pourquoi c'est si dur de vivre dans le froid? Pourquoi c'est si dur de vivre ensemble, d'être ivres ensemble?

Elle dit la phrase suivante d'un ton un peu monocorde comme si elle parlait d'abord à la machine à café, puis elle redevient enjouée.

- Oui, je vais faire ton café. Assieds-toi. J'aimerais que tu restes au comptoir, comme ça tu pourrais me parler de choses et d'autres. Parle-moi encore de ton cours de philo, j'aimerais ça.

- Je ne fais plus de philo, je suis un chercheur. Tu te souviens pas? Mon étude sur la calcification?

- Ha? ha, oui. Excuse-moi. Tu te souviens de tes cours de philo? J'ai envie d'entendre parler de Hobbes.

- Hobbes? Euh ... Non, je suis désolé. Je me souviens pas de lui.
- La caverne. Parle-moi de la caverne.

Bob écrase le café dans le porte-filtre. L'égalise, le compresse une deuxième fois. Accomplit sa magie.

- Euh, ben y'avait du monde dans une caverne. Ils regardaient des images projetées sur le mur de la caverne. Les images étaient en fait les ombres des vraies choses à l'extérieur de la caverne. C'était pas mal ça y me semble. Je me suis toujours dit que c'était un genre de critique du cinéma. Ou de l'art.

- Tiens, ton café. Je t'ai fait un dessin regarde.

- Merci. ... Ça pourrait être une critique de la connaissance humaine, on est dans la caverne parce qu'on ne sait pas vraiment comment ça marche. Pis tsé, même si les connaissances scientifiques en général ont fait des bonds de géants depuis l'allégorie de la caverne, la majorité de la population continue à vivre et à voir le monde selon un ensemble de croyances désuètes.

- Mmh ...

- Mais honnêtement, je ne m'intéressais pas trop à la philo quand j'étais au cégep.

- C'est pas grave, je voulais pas nécessairement la vraie caverne.

- La caverne authentique.

Yves appuie sur la clochette au comptoir. C'est pour rire parce que Bob est à côté de lui.

- Oups, pardon Monsieur, dit Benjamin, je m'emporte, je m'emporte et je monopolise la serveuse.

- La serveuse, la serveuse, vous en avez de ces mots! C'est Maïté, son nom. Mademoiselle, si je puis me permettre, j'aimerais boire quelque chose.

- Oui, Monsieur Yves. Bien sûr, je vous servirai ce que vous voulez.

- Un allongé s'il vous plaît.

C'est si étrange d'entendre son nom de base dans la bouche d'Yves. Et c'est étrange aussi de le voir avec ses grands airs de gentilhomme. Il a l'air survolté, comme s'il avait bu du rhum avant de se pointer au Projet.

Il a bu du rhum avant de venir au Projet.

Pendant qu'elle prépare le café, Benjamin lui chuchote :

- Tu t'appelles Maïté ?

Bob fait semblant de n'avoir pas entendu.

- C'est Maïté ton vrai nom? Je pensais que c'était quelque chose de laid, genre Roberta. Maïté! Ha! Ha! Ha!

C'est bizarre un garçon qui rit tout bas.

- Éléonore-Maïté

C'est devant Yves que Bob dépose l'espresso long.

Dimanche 8 avril 2001

Elle ne sait pas pourquoi, aujourd'hui, elle se sent enveloppée dès le matin.

Elle s'habille en rose utérus et déguste ses pensées, ce qui se mélange dans sa tête. Y'a pas d'os, que du manger mou dans sa tête. C'est peut-être d'avoir vu Coins Arrondis hier qui

la fait flotter. Il l'énervait parce qu'il tentait de la charmer. L'idée à retenir ici, c'est qu'il voulait plaire. Après, son attirance à elle reviendrait, elle en était certaine. L'intuition d'un succès est une drogue puissante.

Bob se rend au Projet en changeant de trottoir, ce qu'elle avait fait la veille avec Margot. Elle croyait depuis longtemps que le trottoir de droite était néfaste, mais maintenant elle sait que ce n'est pas complètement vrai. Elle a le droit d'envahir petit à petit le côté droit. Le trajet de la clôture ne nuit qu'au début de son trajet. Après un certain nombre de pas, Bob reprend le trottoir de gauche. En se répétant ce que Margot lui racontait hier pour la calmer et grâce à son euphorie due au succès, Bob se rend au Projet par elle-même. Ses mains ne sont presque pas moites.

Christophe, déjà dans la cuisine en train de faire rissoler les patates pour le déjeuner, l'accueille avec un : « Allo Lollipop! »

À 18 heures

Un mélange de Chopin et de trafic automobile accueille Bob, enfin l'ambiance amicale familiale de l'appartement de Margot.

- Merci pour hier.
- Ah, de rien, mais dis-moi, comment t'as fait pour venir ici toute seule? C'est vrai, j'avais jamais pensé à ça, comment tu fais pour te rendre chez moi quand tu es toute seule?
- Je le fais rarement, dit-elle avec une moue gênée. Aujourd'hui, je me suis servie du trajet qu'on a élaboré hier grâce aux travaux de Kaplan, l'architecte slave qui a conçu la rue St-Jean en fonction de l'orientation des vents contraires. (Margot sourit en pensant à cette histoire qu'elle a pondue.) Après ça, j'ai monté la rue Cartier en sachant que le rebond éolien m'empêcherait d'être atteinte par les débris d'un éventuel accident de voiture, une fois au

coin de Cartier et de Grande-Allée, il y a la fontaine française, qui me fait penser à la chanson sur celle qui est claire et je la fredonne en courant jusque chez toi.

Bob sourit.

- C'est un collage de mon cru.
- Oh toi, ma chérie! Je vais t'inventer, je vais t'inventer.

Et Margot se penche sur un texte qu'elle prépare pour régler une chicane avec Jacques.

- Je suis en train de lui mitonner un trésor de diplomatie féminine. Une lettre d'amour et d'excuses savamment saupoudrée de charme. L'idée c'est de personnifier la femme de rêve, tu vois? dit Margot, exaltée.

- T'es modeste en plus.

- Je sais que je suis du trouble, mais je suis persuadée que Jacques est encore capable de m'idéaliser un peu, de croire qu'il sera celui qui me domptera. Avec tout le buzz du sexe de réconciliation, je serai son elfe.

Bob ne répond rien à ça parce qu'elle est occupée à rire.

- Il m'a dit ça un soir, que j'étais comme une elfe avec mes longs membres et mes doigts fins. Je ne savais pas que les elfes ont les doigts fins. Je n'ai pas voulu le décevoir, je n'ai rien ajouté. C'est n'importe quoi, n'importe quoi ce que je dis, ouf je suis toute énervée. On va bien faire l'amour ce soir!

- T'as l'air certaine de votre réconciliation.

- Mets-en. Je le connais, mon Jacques, comme le fond d'une pochette. C'est bon, j'ai terminé! Lis mon amie, lis et dis-moi si j'ai perdu la main depuis le cégep.

Margot est beaucoup trop expressive dans les grands moments, elle joue un peu.

Bob prend la feuille de papier et lit le message électronique suivant (en lettres violettes) :

Amoureux doux, Anglais de mon cœur,

Tu penses encore que c'est important, ce qu'on se dit et ce qu'on s'ostine et tu as tort chaton. Un matin (j'espère de cette semaine), tu t'ouvriras les yeux sur cette force qui nous habite. L'énergie produite par l'enlacement de nos deux corps est plus forte que nos différends, mon amour. Appelle-moi,

Ta chérie

- Je sais pas Marguerite. On dirait pas réellement une lettre d'excuses.
- C'est sûr que non, es-tu folle toé! Je vais pas battre en retraite. Jamais! Pas pour si peu. Veux-tu que je perde mon statut d'amazone?
- Mmh, alors, c'est conscient tout ça.
- Ben, certain. Si je m'adoucis maintenant, c'est fini. Jacques m'aimera davantage, mais la montée de son amour sera inversement proportionnelle à celle de son désir.
- Mmm.

À ce moment, Bob s'éloigne mentalement, le son de la voix de Margot décroît. Elle tremble un peu des bras. Sa bulle rose s'estompe. Elle se lève et marche dans la chambre pour camoufler son inconfort. Elle doit absolument se concentrer sur le présent, même si c'est ardu. Faire une blague, toujours faire une blague quand le stress prend trop de place.

Margot s'excite encore.

- Je veux qu'il se demande pourquoi il est avec moi, qu'il peste, qu'il rage, mais qu'il finisse toujours par bander en pensant à moi. Qu'il puisse se dire à soixante ans : sti de vie que j'ai vécu avec ma guerrière, mais je ne regrette rien.

- Ma guerrière? Ouch! quétaine.

Bob se retourne vers Margot et force son visage à exprimer de l'entrain.

- Non, ça, j'y crois, je te le jure, du tonnerre de Dieu! De toute façon, tu ne devrais pas m'écoeurer parce que je me suis inspirée d'un de tes grands moments.

- On se calme un peu, d'accord?

Bob se jette sur le lit.

- Tu peux ben parler Madame « j'ondule de la toiture »! Moi, au moins, ça me prend pas trois ambulanciers pour me calmer!

- Ah! Coup bas!

Elles rient ensemble parce que ça va bien.

Lundi 9 avril 2001

Ils se dédoublent, les gens avec les yeux bleus. Elle en voit de plus en plus de ces vieilles âmes, ceux qui ont accompli le cycle : le monsieur aux cheveux blancs et à la casquette assis à une table chez Moisan, le quêteux coin Côte-Ste-Geneviève et St-Jean (il a fait vœu de simplicité), la dame qui mange une gâterie, assise devant le choco-musée Érico (elle apprécie les plaisirs terrestres avec un détachement sage). Ils ont compris. Quand ils croisent le regard de Bob, elle voit la bienveillance, la sagesse. Ils ont compris quelque chose. Ils attendent que Bob intègre les éléments de compréhension à sa vision de la vie. Elle doit

s'en rendre compte par elle-même. Ceux qui savent ne parlent pas. Elle blague à propos des vieilles âmes, mais au fond elle y croit.

À la Carotte Joyeuse, certains fruits brillent, par exemple la mangue. Elle la prend et respire son odeur. Son instinct lui dit qu'elle a besoin de se nourrir de ce fruit. Elle répète le même manège pour le céleri, un pain d'épeautre et une botte de radis. Elle chuchote les noms des produits qu'elle met dans son panier et ça lui fait du bien, comme si les mots avaient un effet autre sur la réalité que de la désigner.

Les mots ont un effet parce que si Clint Eastwood avait dit à son collègue : « cette fois-ci, je te mets au défi de mettre de vraies balles dans ton fusil », alors ce serait comme ça et nous n'aurions rien à dire de plus parce que quelqu'un serait mort sur le plateau, probablement celui qui reçoit un oreiller dans le visage dans *The Good, The Bad and The Ugly* et la grand-mère de Bob ne pourrait plus dire que ce film n'est pas si violent parce que tout le monde saurait que quelqu'un est mort réellement. Tout est différent quand ça se passe réellement. Une adolescente dégénérée qui suit sa mère regarde Bob faire ses courses avec des sourcils perplexes. Bob sursaute, elle s'est fait remarquer. Ce n'est pas bon. Elle se dépêche de passer à la caisse et de revenir chez elle. Elle ne veut pas être vue. Elle ne parle plus du reste de la journée et se couche tôt. Jimmy la laisse faire.

Mardi 10 avril 2001

Aujourd'hui, Bob va pouvoir être oisive comme à tous les mardis. Elle utilise un détail comme si c'était un signe (c'est un signe) et elle s'installe dans un endroit symbolique pour ne rien faire.

On a presque peur d'être ailleurs ou de communiquer que Bob se dit. Ses mardis-riens préférés sont ceux où elle ne fait rien entourée de plein de gens, dans un lieu public par

exemple. Elle a souvent l'air bizarre dans sa vie quotidienne, mais le mardi, Bob réussit à être franchement étrange. Tout est dans la façon d'habiter le corporel. Macha Grenon avait dit en parlant du mannequinat qu'il fallait mettre en valeur le vêtement, donc jouer au cintre. Bob avait élaboré une technique pour mettre en valeur le vêtement-corps tout en restant, dans son essence, tapie au plus profond d'elle-même. Singulièrement, c'était dans ces moments qu'elle charmait le plus d'exaltés inconnus. Elle devenait un regard bleuté ou gris ou vert (parce que c'est comme ça, les yeux pers), miroir parfait de toute crise mystique. « J'aime quand tu me regardes ainsi », avait dit le vieil Espagnol. Et il se croyait amoureux.

Bob est assise dans le cimetière devenu parc. Elle se dit qu'un jour les oiseaux mangeront les orbites des hommes, que les femmes seront épargnées à cause de Cendrillon et de Disney, que leurs princes seront épargnés, qu'Hitchcock était un visionnaire, que Robert Lepage est un visionnaire, parce qu'il a fait un film en référence à Hitchcock, que la vision c'est contagieux. En y pensant longtemps, Bob en vient à la conclusion qu'ici, ce seront les écureuils qui finiront par nous attaquer et elle se demande si les princesses ont un accord valide avec les écureuils.

Elle ne sait pas si se dire des choses est englobé dans le verbe « faire ». Un garçon portant une chemise à carreaux s'approche d'elle. Il lui dit : « Hey, as-tu du papier? » Le garçon n'a pas l'air très propre, ses cheveux frisés se déploient n'importe comment sur sa tête. Bob les scrute. Le garçon s'énerve, il traduit cette émotion par une moue dédaigneuse suivie d'un mouvement ascendant de ses deux bras en semi-extension. Bob a déjà vu ce signe quelque part, mais elle n'a jamais su vraiment ce qu'il voulait dire. Le garçon s'en va.

Bob pense à la pierre tombale faisant maintenant partie d'un tronc d'arbre qui est dans son champ de vision.

Mercredi 11 avril 2001

8h

Jimmy dort dans sa chambre sans fenêtre. Il rêve d'un manoir où il serait majordome et aurait comme tâche principale de faire l'amour avec chaque nouvelle invitée de son patron.

Margot est avec Jack à l'horizontale. Il dort. Elle a mal à la tête et se sent tendue, près de ses menstruations.

Bob actionne la manivelle de l'auvent du Projet. Elle s'est rendue sans problèmes, mais avec un peu plus de peur que dimanche dernier. Elle se demande si elle aura assez d'ustensiles emballés dans des serviettes de table pour le déjeuner de ce matin. En général, les mercredis sont calmes, mais aujourd'hui s'annonce différent. Et peut-être à cause de ça, peut-être contre ça, elle a envie de rentrer au 566 et de réécouter ce film qu'elle écoute souvent avec des acteurs qui ne sont pas des vedettes et un réalisateur qui n'a pas réalisé d'autres films. Une histoire bleutée mettant en scène un homme codépendant et un castor. De plus en plus, tout ceci semble irréel. Journée grise, quelque chose d'imminent, elle ne sait pas quoi. Bob a terminé de déployer l'auvent. Madame Tite-madame l'attend à la porte du Projet. Pendant que Bob s'approche, Madame Tite-madame dit:

- Tu as laissé les clés dans la serrure (elle parle comme les professeurs de primaire qui énervaient tout le monde en séparant nettement les syllabes) et penses-tu que c'est sécuritaire?

Yves le discret entre quelques minutes plus tard dans le café et commande un macchiato, juste pour faire différent, qu'elle se dit, parce que ce n'est pas si bon. Elle le préfère à la Madame Tite-madame quand même. Il est doux, malgré son rejet de la téléphonie. Si seulement tout pouvait fonctionner. Deux pigeons ce matin devant Le Projet, il n'y avait pas de pigeons avant à Québec. Tite-madame veut un *Botticelli*, mais Christophe ne cuisine pas les gros déjeuners la semaine. Bob ne sert que les meilleurs croissants de la ville. « J'aime ce film parce qu'il est tout le temps le même et que je sais comment il se termine. »

Bob sert un croissant aux amandes à Tite-madame.

Ce qui brille à cause de ce qui n'est pas, peut-être. C'est la troisième fois qu'elle sent distinctement un glissement vers un ailleurs indéfini, mais Bob n'y fait pas attention, parce qu'elle est trop occupée à compresser le café dans le porte-filtre pour le macchiato du discret. Le café coule. Le crémat est épais, un peu trop foncé.

8h15

Margot se lève, enfle un cache-cœur brun délavé et des souliers de cuir souple. Jack dort toujours. Ils ont bien bu hier. Margot regrette certaines choses qu'elle a dites. Elle se sent un peu comme de la crotte. Elle sort de chez elle, débarque sur une rue pleine de voitures, une des rares de Québec à être souvent encombrée.

Jimmy ouvre les yeux, voit la fissure au plafond. Pense à un dos humide.

8h22

Bob aime bien son amie, mais elle n'aime pas se faire regarder quand elle travaille, surtout qu'elle n'a pas eu le temps de préparer son comptoir à sandwichs. Peut-être que quelqu'un d'autre dirait : « il est encore tôt, j'ai amplement le temps de remplir le comptoir à sandwichs », mais Bob n'aime pas avoir des choses à faire et être interrompue par des clients ou pire des amies qui vous monopolisent pendant un nombre de minutes indéterminé.

Bob aime bien son amie, mais elle n'aime pas se faire regarder quand elle travaille, surtout qu'elle n'a pas eu le temps de préparer son comptoir à sandwichs. Peut-être que quelqu'un d'autre dirait : « il est encore tôt, j'ai amplement le temps de remplir le comptoir à sandwichs », mais Bob n'aime pas avoir des choses à faire et être interrompue par des clients ou pire des amies qui vous monopolisent pendant un nombre de minutes indéterminé.

Margot :

- Je sais pas trop. Je me sens un peu perdue ces temps-ci.

Bob hoche la tête, entreprend d'essuyer ses champignons.

L'amie ajoute :

- Je te prends un café filtre?
- Oui, vas-y.

Bob se tourne la tête brusquement, elle croyait avoir vu un homme en chemise à la Un. Elle s'était trompée, quand elle tourne la tête face au comptoir à sandwich, elle voit toujours l'ombre en périphérie de son champ de vision, à sept heures.

Margot reconnaît un garçon à lunettes qui vient d'entrer. Elle s'exclame et se met à discuter avec entrain. Une demi-heure plus tard, plusieurs jeunes personnes rejoignent le garçon, ils sont pleins de corduroys et de foulards. Ils s'assoient à la table de bois plein, la plus grande. Ce n'est pas la première fois que Bob sert ce groupe : des tisanes et un allongé en général. Ils ne sont pas si matinaux d'ordinaire. Margot se joint à eux. Bob tranche les

tomates. Le garçon aux lunettes parlera pendant les dix prochaines minutes, partageant ce qui semble être l'ordre du jour d'une réunion, c'est le même parleur que l'autre jour. Bob est trop occupée pour écouter ce qui se dit, mais à un moment, elle voit un gars avec une casquette sortir d'un sac de vidanges une catapulte fabriquée à la main.

Jeudi 12 avril 2001

Un visage familier entre dans le café, évidemment le jour où elle n'y avait pas pensé (à sa venue), et pourtant il est là, et elle se dit c'est toujours comme ça, c'est toujours quand on s'y attend le moins que les choses arrivent et pourtant. En réalité, elle y a pensé en ouvrant ses yeux le matin même, mais elle se dit maintenant qu'elle n'y avait pas pensé parce qu'elle aime se le dire. Cela la rassure que les petites choses de l'amour correspondent à ce que la sagesse des lieux communs féminins en dit. Parce qu'au moins on s'y sent bien, dans cette sagesse. Et évidemment, c'est ce midi où elle porte ce chandail qu'elle aime moins, ce midi avec mauvais cheveux que le visiteur a choisi pour passer. Bob prépare le café pour emporter de l'homme d'affaires propre, puis celui du dentiste au nœud papillon.

- Je prendrais une soupe du jour aussi.
- Euh... oui.
- Pour emporter, la soupe.

Évidemment, si le café est pour emporter, la soupe aussi. Puis, elle se dit : « je suis méprisante. » Le dentiste est toujours gentil avec elle, même s'il a souvent des demandes précises pour son lunch et qu'il est toujours pressé. Coins Arrondis est le prochain et le dernier dans la file. Elle le voit à l'extrême gauche de son champ de vision, mais elle ne le

regarde pas directement afin qu'il n'entame pas une conversation pendant qu'elle est encore en train de servir le dentiste.

Elle marmonne des chiffres en tapant les prix dans la machine. Elle a peur de faire une erreur avec l'argent : « 5,50 ». Le dentiste lui tend l'argent tout rond, le pourboire compris et s'enfuit vers sa pratique. Il est toujours aussi bien repassé. Bob se demande s'il porte toutes ses chemises et tous ses pantalons chez le nettoyeur, s'il les fait repasser par une employée qui lui remet le tout dans un long sac de plastique transparent. Cette réflexion lui permet d'avoir l'air détaché quand enfin elle porte attention au visage de Coins Arrondis qui est devant elle maintenant. Une image d'elle-même buvant d'un trait une bière de bar chansonnier passe en un éclair dans sa tête. Normalement, elle devrait le saluer façon 3a (homme que l'on trouve attirant, mais qui ne doit pas pouvoir le deviner, sauf si l'attrance est réciproque). Cette salutation implique un savant dosage de sourire et de nonchalance, mais elle n'y arrive pas. C'est une nouvelle salutation, elle ne la maîtrise pas encore. Difficile de savoir aussi si la salutation est efficace. Elle aurait dû tester sur Jimmy. Elle reste coite. Une image d'une bédé érotique interfère avec ses pensées, deux femmes nues s'embrassent devant un vieil homme. Coins Arrondis commande un allongé avec du lait en vouvoyant Bob (pourquoi ne pas commander un café au lait tant qu'à y être?) Elle est méprisante même avec lui. C'est parce qu'il pleut dehors sans doute. Le corps de Bob est lourd, son front est fait en métal. Elle aime penser à lui et maintenant qu'elle le voit avec ses cheveux gonflés par l'humidité et son teint malade, il n'est pas à la hauteur de ce qu'elle imaginait dans sa tête de linotte. À quoi s'attendait-elle? En plus, elle-même se sent un peu malade. Ses cheveux gonflent tranquillement, elle les entend. Coins Arrondis a l'air distant (peut-être qu'il ne la trouve pas jolie, peut-être qu'il la trouve conne). Puis, il sourit autant que Jack le pourrait. Elle se prend à vouloir que tout ce qu'elle a senti de négatif soit un mirage induit par la chute de la pression atmosphérique en kilopascal. Parce que c'est ce qui arrive quand il ne fait pas beau, c'est la pression atmosphérique qui descend. Coins Arrondis a balayé toute possibilité de ressemblance à un mocheton avec son sourire. Il se moque encore d'elle on dirait. Il va s'asseoir dans le divan du coin jungle, ouvre un livre sur la couverture duquel on peut lire un nom anglais en lettres de couleur vive. Il ne lui a rien dit qui peut déborder du cadre de la relation client-employé.

Coin Arrondis a lu pendant toute la période occupée du dîner. Au début, Bob se disait : « Je n'ai même pas réussi à lui parler pour vrai. Je ne lui ai parlé qu'en tant que serveuse et après son café il partira. » Deux heures plus tard, il commande une soupe et un panini au chèvre et aux tomates séchées. Les tomates séchées sont à la mode actuellement dans les restaurants. À un moment, Bob se rend compte qu'il ne partira pas. De temps à autre, Coins Arrondis lève la tête et la regarde travailler. Il lui sourit. Le sang de Bob bat dans ses tempes. Un bourdonnement dans sa tête, elle n'arrive plus à penser correctement. La pression atmosphérique n'a plus d'effet sur elle. Heureusement, Bob a intégré tous les gestes. Elle sert les clients de façon convenable, même si une partie de son cerveau s'accroche à Coins Arrondis, même si du coin de l'œil, elle l'observe.

À trois heures et quart, l'estomac de Bob est bruyant. La serveuse tient grâce à l'énergie en tension provenant de la caféine. Elle a dépassé le stade de la faim depuis quelques heures déjà. Elle sert les dernières assiettes du dîner. Le ciel s'est dégagé, c'est déjà ça de pris. Le soleil se pointe. Christophe sort de la cuisine, c'est un vieux baba cool. Depuis peu le jeudi, il vient cuisiner :

- Allez, arrête-toi. Prends une soupe et va t'asseoir avec ton ami, c'est bon, tout le monde est heureux.

Christophe dit : « tout le monde est heureux » pour dire « tout le monde est satisfait ». Pour aider la serveuse, parfois, il passe entre les tables en demandant aux clients « Êtes-vous heureux? » et un jour quelqu'un en dépression va lui exploser au visage. Il dit aussi : « va t'asseoir », parce qu'il n'en peut plus de la voir faire semblant de ne pas regarder le gars assis dans le canapé.

Qui a encouragé Bob à s'asseoir avec Coins Arrondis? C'est Christophe? Maintenant qu'elle se dirige vers les divans, elle ne sait plus trop qui lui a dit de faire ça. Plusieurs voix entremêlées crient à Bob de rebrousser chemin, de l'ignorer tout à fait. En marchant vers le coin jungle, le bol de soupe dans ses mains, elle voit que le soleil tape dans les yeux du gars, alors ils sont bleus magnifiques. Ce n'était pas prévu cet effet de frisson dans la colonne de Bob provoqué par la joliesse. Panique, elle s'installe à côté de lui au lieu d'en face. Comme ça, ça va. Elle voit le sofa aux motifs élimés devant elle, une table, une plante, puis la rue à

l'extérieur. L'asphalte est encore mouillé. Coins Arrondis a repris sa place dans la partie ouest de son champ de vision. Savoir qu'il est là et en être apaisée est mieux que de voir qu'il est là et en être paniquée. Elle mange sa soupe en silence, alors il se remet à lire. Petit moment. Le moulin à café s'active. Bob sursaute. Elle déteste quand Christophe moule le café trop tôt, mais elle ne peut pas lui dire à cause de la hiérarchie. Coins Arrondis la regarde, surpris, puis il rit d'elle encore une fois. Vingt secondes de silence.

Il dit :

- On va aller se promener après. (Il n'a pas mis de point d'interrogation.)
- Comment tu le sais?

Il rit. Bob retourne travailler. Elle n'est pas certaine de comprendre.

Beaucoup de vaisselle, des factures, Christophe siffle. Coins Arrondis lit toujours. Parfois, il s'arrête et la regarde. Les clients s'en vont un à un jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Bob tourne la clé de la caisse à « close », une longue bande de papier en sort en faisant un tac, tac, tac, tac, tac.

C'est un peu en raison de Coins Arrondis qui lui jette des coups d'œil. Il sait qu'elle a presque terminé. Il l'attend. Donc, d'abord ça. Puis, il y a les clients occasionnels qui viennent acheter des cafés pendant qu'elle compte ses sous. Toujours est-il qu'elle s'y reprend à trois fois avant de réussir à balancer la caisse. Après, ça finit par fonctionner. Et le temps passe plus vite grâce à la fatigue. Bob est enfin devant le gars à qui elle fait un cadeau parce qu'elle a entendu dire que c'est une façon d'afficher de la bonne volonté. Elle lui offre un croissant emballé dans une serviette de table. Pas besoin de s'énerver, elle s'est préparée à être devant lui. Elle sait que ça fait plus naturel de s'asseoir devant les gens quand on veut leur parler.

- Tiens.

- Ah. Merci.

Il sourit constamment. Il arrête. Il a ce regard, comme s'il voyait plus loin derrière elle et qu'il était complètement attentif en même temps. Et elle, elle doit en avoir un spécial, elle aussi, parce que ça continue. Elle le regarde dans les yeux. Elle ne sourit pas. Elle sent un tremblement des globes. Ce serait difficile de regarder à côté. La preuve, elle regarde à côté et ça lui demande un effort, comme si elle devait débarquer de rails qui reliraient leurs regards. Elle y retourne. L'air autour d'eux est en cellophane que des créatures étranges s'amuse à chiffonner et à faire bouger. Cela dure pendant trois heures. Bob a construit une maison dans le bois avec Coins Arrondis, lui a fait quatre enfants, a posé des collets pendant qu'il épierrait le terrain. Elle est chez elle dans sa présence.

- Finalement, ça te dit qu'on aille marcher?

Ils ont marché sans but, Coins Arrondis s'occupant de la plus grande part de la conversation, puis il faisait froid. Il a fallu prendre une décision.

L'homme aux coins arrondis marche vers un appartement au balcon bleu cyan sur la rue d'Auteuil entre la rue St-Jean et le sauna l'Hippocampe. Bob le suit de si près que c'est presque comme s'ils marchaient côte à côte. Elle ne sait pas où il l'amène, elle sait qu'elle le suivra. En fait, il a dit où il l'amenait, mais elle n'avait pas écouté pour ne pas être angoissée par l'information. Elle préférerait s'en remettre totalement à lui. Depuis que leur regard en cellophane est rompu, les vibrations strient son estomac et aussi plus bas que l'estomac. Elle aimerait pouvoir croiser son regard à nouveau, vérifier si elle y verrait toujours un paradis forestier, mais ce mouvement est difficilement envisageable considérant leurs positions mouvantes respectives.

Coins Arrondis pousse la porte. Lui présente pendant une seconde son profil trois-quarts en souriant de côté. Bob avait noté, le jour où le nouveau Guadeloupéen dans sa classe d'espagnol III l'avait invitée à une séance de buvage de café qui s'était mal terminée, la fonction du sourire diagonal : attirer et mettre en confiance. C'est donc en se sentant parfaitement en sécurité qu'elle avance dans la pièce. À onze heures, sur un guéridon patiné façon antiquité, une lampe à abat-jour. Il est surprenant que le styliste des lieux ait choisi de mettre en valeur un objet si défraîchi en lui accordant un meuble pour lui seul. L'ampoule, d'approximativement 40 watts, peine à projeter à l'extérieur d'un cylindre de plastique recouvert d'un coton cerné par un presque début d'incendie une lueur faiblarde. Pourquoi est-elle allumée? À midi, un cadre, visiblement ramassé sur le bord du chemin, protège la photo à contre-jour d'un homme qui regarde le ciel, les bras en V. À une heure, une grande fenêtre, un rideau translucide, lumière blanche sur un lit détendu. « Endroit parfait pour regarder le ciel et se trouver beau en parlant de comment c'était », se dit Bob, interdite devant une telle prémonition. Coins Arrondis rigole doucement à cause d'une blague qu'il s'est racontée ou à cause de l'air absorbé de Bob.

- Je te sers quelque chose à boire? dit-il comme ça, sans expliquer à quoi il pense.

- Non, dit Bob, aussi comme ça.

Elle regarde la lampe à abat-jour calciné. Elle se retourne vers Coins Arrondis et son cou lui saute aux yeux. La peau qui recouvre la clavicule gauche est soudainement appétissante. Elle y mettrait sa bouche. Son dispositif communicationnel partiellement inconscient a dû traduire d'une façon ou d'une autre ce sursaut cannibale, car l'homme en face d'elle la fixe à nouveau. Bob déteste ces moments où ses sourcils et son regard échappent à son contrôle. Elle appréhende le retour du moment cellophane sans pouvoir l'empêcher. Leurs yeux ne peuvent plus cesser de se fixer, ce qui lui permet d'observer Coins Arrondis plus à son aise grâce à sa vision périphérique. L'homme est différent du client des mercredis et jeudis. Elle voit maintenant toutes les parties de son corps, l'extrême complexité de son visage. S'il n'y a pas si longtemps elle pouvait se contenter d'interagir avec une entité schématique constituée d'une ligne maxillofaciale et d'une voix chaleureuse, le terrain de

leur évolution présente ne le lui permet pas. Elle est dans sa bulle et chacune de ses caractéristiques physiques se dispute son attention, la laissant fascinée. Sa description nominale s'allonge si vite (Coins-Arrondis-tendon-attirant-point-noir-à-la-clavicule-gauche-pectoraux-volontaires-bien-que-discrets-mamelon-à-travers-coton-mou-mains-petites-comme-faites-de-bois-dur-cheveux-hirsutes-d'un-brun-riche-yeux-pâles-ronds-sourcils-accusés-bouche-orthodoxe) qu'elle se résout à utiliser le diminutif usuel attribué à sa naissance. Benjamin s'approche doucement. Continuation du moment cellophane, plus épais que le précédent. Ce n'est presque plus du plastique, une autre matière occupe l'espace, chaude, lourde et mi-molle. C'est de la plasticine. Leurs deux bulles vibrent très fort, pas assez pour qu'un éventuel spectateur puisse le voir de l'extérieur, mais suffisamment pour que le premier pas de côté de Bob lui demande toute sa concentration. Un tel mélange d'informations extérieures à analyser et de pulsions à traiter est insupportable et culmine en une remarque chuchotée : « Tu m'énerves ». Benjamin ne s'en formalise pas. Bob se sauve vers la cuisine, s'appuie sur le comptoir. Benjamin pourrait insister, lui toucher la taille, ignorer sa tentative de conversation : « Tu es vraiment bien situé, tu peux aller à l'Intermarché à cinq minutes, tu peux monter sur le mur si tu veux, c'est tellement l'fun, même qu'en bas du mur y' a des gens qui vendent des bracelets en cuir quand il fait beau, en fait ce sont les Anglais qui ont finalisé le mur, je ne sais pas si tu savais. Hey, pis je connais un gars qui est tombé en bas, six mois de physio.» Bob n'est pas douée en discours normal. S'il avait un peu de sensibilité sociale, Benjamin verrait clair dans son jeu, il verrait qu'elle n'est pas réellement si intéressée par le mur. Il se pencherait vers son cou, y déposerait ses lèvres par petits bonds comme un dentier en plastique que l'on crinque. Cette série d'amorces de baiser formant une ligne ascendante vers l'oreille gauche de Bob provoquerait le frisson. Et ce qui compte c'est le frisson, le parachute qui ne s'ouvre pas. Une réaction en chaîne de microévénements corporels occasionnerait probablement une moiteur des parois, ce qu'il y avait de bien à être fille tenait aussi dans cette discrétion des penchants reproducteurs. Elle hésiterait encore un peu parce que c'est compliqué. Benjamin s'approche d'elle, se penche. Il attend qu'elle l'encourage un peu. Elle est si étonnée que la vie ressemble soudainement à ce qu'elle vient d'imaginer que le frisson se pointe avant les baisers en petits bonds. Tout de suite, elle passe à l'étape suivante : elle s'approche de sa bouche à son tour, dépose ses lèvres, reste là. Elle les entrouvre. Benjamin l'imité. C'est un gars comme ça. Bob entre le

bout de sa langue dans la bouche de Benjamin, touche sa langue à lui. Se retire tout de suite, surprise par la texture. Ce n'était pas désagréable, mais elle ferait mieux de partir. Elle est allée trop loin. Elle se recule très rapidement. Déjà, elle est dans la cage d'escalier. Dévale. Elle entend un « Hey! », puis un « Tabarnak! ».

Elle marche, marche encore, nullement à l'abri. Elle est encore excitée et espère que son visage ne le trahit pas. C'était un beau rendez-vous amoureux. Elle a appris à le connaître déjà. Bob chante : « Une valse à mille temps qui s'offre encore le temps », sauf qu'après elle n'est pas capable de chanter assez vite. Marcher dans la rue n'est pas difficile. Elle doit trouver une façon de se rendre chez elle. Elle se touche le ventre. Elle se sent mince. Elle a l'impression d'être aussi belle qu'un canon, qu'une fée toute nue qui brille dans le noir. Elle repense au goût de la bouche de Benjamin. Elle se voit y retourner, dire : « Excuse-moi, j'ai pas rapport ». Ce serait la chose normale à faire, mais quand elle tourne la tête assez pour voir derrière elle, elle a si peur qu'elle ne peut pas retourner sur ses pas. Il semble que la rue d'Aiguillon soit la seule rue sécuritaire du quartier où elle se trouve. De plus, le fait de remonter dans le sens inverse des aiguilles d'une montre dans un contexte de loisir ou presque, enfin, en gros, aller vers l'ouest est rassurant. D'Aiguillon est rassurante parce qu'elle appartient au quartier Saint-Jean-Baptiste, à la maison. Cette rue s'est égarée dans le Vieux-Québec, mais elle appartient toujours à la maison.

Un homme portant un manteau beige traverse la rue au bras d'une dame aux cheveux chatoyants, parfaitement revitalisés. Il regarde Bob lorsqu'elle passe à côté de lui. Il a vu qu'elle brille. C'est à cause de son utérus sûrement que sa luminosité transparait. Ou parce qu'elle est encore sous l'effet de sa rencontre avec Benjamin. Les hommes le voient quand on est dans la bonne journée pour se reproduire. Bob cache sa tête entre ses épaules, regarde le sol.

Vendredi saint

« Je sais. ... Mais là, on n'est pas samedi quand même. ... Ben là, appelle Agnès. Je la remplace souvent. ... On dirait que t'oses pas la déranger. ... Tu m'en demandes beaucoup je trouve. (Bob se met à trembler comme quand elle est en colère.) Je te dis que je me sens pas bien! (Elle élève la voix.) Qu'est-ce que tu voudrais, que je fasse semblant de morver, de tousser? ... Moi non plus, j'ai pas besoin de ça. Je le sais pas ce qui va m'arriver si ça continue! ... Non, non, c'est sûr. ... Regarde, je suis désolée. ... Ben oui, ben non, c'est pas ça, je t'expliquerai. » Elle raccroche le combiné. L'appartement est silencieux. Quelqu'un monte les marches, c'est le voisin. Une goutte d'eau quelque part. Maudit joint. Bob entreprend d'infuser un thé, elle y met presque plus de soin que pour faire le café. Et pour elle, c'est intime, elle ne se fait du thé qu'à elle-même. Elle a baissé la température de l'appartement. Elle porte un chandail de laine qui pique, de la grosse laine d'Islande, et un foulard volumineux. Elle fait chauffer de l'eau filtrée. Elle ne veut pas qu'elle soit trop chaude. Elle regarde ces petites feuilles tendres de thé Karigane. Il ne faut pas les choquer. Elle met l'album de Boards of Canada. Elle sort sa boîte remplie de détails insolites. Elle se dit : « Je vais en relire quelques-uns ».

« L'archiduc Ferdinand est mort en 1914. On dit que son assassinat a déclenché la Première Guerre mondiale. Dans son château de Konopiste, le touriste peut découvrir un corridor recouvert dans son entièreté de panaches et de têtes de chevreuil. Les masques mortuaires de l'archiduc et de sa femme sont maintenant exposés dans le château aux panaches. Dans une des galeries, des centaines de statues et de toiles représentant Saint George qui embroche le dragon sont exposées. » Elle a pigé ce passage et c'est très bien parce qu'il parle des animaux. Les animaux sont plus loin dans l'abandon. C'est pour ça qu'ils nous survivront. Elle colle la citation à propos de l'Archiduc à droite sur son frigo, en dessous de l'endroit où c'est écrit : General Electric. Elle pige aussi un passage qui parle du corps d'un homme qu'on a retrouvé dans une roulotte au milieu d'une forêt en Gaspésie. Bob s'arrête de travailler parce qu'une chanson de l'album se met à lui dire qu'elle l'aime. Elle l'écoute, essaie de ... L'eau est chaude. C'est la vapeur qui le dit. Elle prend la température de l'eau, la transvide dans un petit contenant de céramique muni d'un bec verseur. Elle en asperge les feuilles de thé pour les rincer. Elle transvide le reste de l'eau chaude dans un

contenant de forme cylindrique en verre. Elle reprend la température de l'eau, y jette deux cuillères à thé de feuilles de thé rincées, s'appuie sur le comptoir et les regarde flotter sur l'eau. Certaines commencent à tomber lentement. *Soleil turquoise hexagonal* est le nom de la chanson que Bob écoute pendant les cinq minutes que dure cette observation.

8h34

Jimmy dort, n'entend pas la musique de Boards of Canada parce qu'il n'est pas au 566. À côté de lui une fille, difficile de dire si elle est du genre à porter les mêmes vêtements pendant longtemps, nue. Elle est généreuse dans son gras féminin. Couchée sur le ventre, elle lève la tête lentement, les cheveux emmêlés retombent sur sa nuque splendide.

Margot, hum... elle doit être loin. Difficile à dire.

Benjamin sacre encore dans son cadre de porte. Il n'a pas décoléré. Non, même pas vrai. Il a déjà oublié l'incident de la veille. Il moissonne un champ dans les Cantons de l'Est. Il parle avec sa grand-mère. Il lit à la Bibliothèque Des Rivières des sources, il a faim et envisage un sous-marin. Difficile à dire lui aussi. Il se magasine un ordinateur compact qu'il pourrait transporter, un de ces nouveaux modèles que tout le monde s'arrache. Il ne pense à rien d'autre, il est heureux.

10h15

Bob écoute le film avec l'homme au castor et le vieux qui meurt dans le salon, sans trop y porter attention. Elle feuillette son unique revue à potins. Relit l'entrevue où Macha se souvient de son passé de mannequin. Essaie de terminer le mot croisé des vedettes. Découpe un passage où François parle d'une fête après le génocide, ou pendant, où il dit que l'ambiance y était hors du commun. Les invités étaient heureux d'être en vie dans le présent.

13h

Bob prépare du saumon cru. Elle le coupe pendant des lustres. Elle ajoute du Tabasco, beaucoup de poivre, elle le mélange aux câpres qu'elle avait hachées aussi pendant des lustres. Maintenant elle regarde le tartare, la couleur rosée et translucide la fait tomber dans la lune. En guise de touche finale, elle jette des oignons en tout petits mini morceaux (elle n'a pas d'échalotes françaises) et de la mangue. Elle déguste.

20h

La sensation de glissement (mental) revient quand Jimmy allume la télévision (action qu'il ne pose qu'une fois par mois) et que Bob entre dans un *déjà-vu* de plusieurs minutes. Les *déjà-vu* sont occasionnés par une organisation thématique du cerveau préconscient (qui n'a pas de notion du temps) et qui enclenche la sensation de familiarité propre au domaine du connu et du souvenir, même quand seulement trois éléments déjà connus sont réunis. Wô.

Samedi 14 avril 2001

Elle croyait qu'il ne reviendrait plus au café, qu'il la jetterait, qu'il ne tâcherait pas de renouer la conversation. Pourtant, il était venu, il l'avait invitée à faire quelque chose après. Il n'avait pas le même regard que les fois précédentes.

Elle a eu hâte à ce moment. Maintenant qu'elle y est, c'est comme si elle n'en voulait plus. Elle marche à côté de lui calmement. Elle marche à côté de lui en constatant avec effroi la chute de son excitation et là, paf! Un attroupement de moineaux leur barre le chemin. Heureusement, ce ne sont pas des rats laveurs, Bob a appris que les rats laveurs ont envahi la moitié Ouest de l'île de Montréal, pas qu'elle se soucie réellement de la moitié

Ouest de l'Île de Montréal, mais c'est parce que les ratons ont la rage et que cette maladie est très gênante à cause de la bave qu'elle provoque à la commissure des lèvres. Bob est peut-être déjà stigmatisée en raison de son attention fragmentée (Akiko lui avait dit ça un jour. Bien sûr, Bob ne savait pas trop ce qu'elle voulait dire, mais elle avait l'impression que la vision globale – comme Akiko l'avait décrite – d'autrui ne devait pas être bien pratique. Akiko avait ajouté, pince-sans-rire, que cette façon de tout classer dans de petits tiroirs mentaux pour pouvoir comprendre lui permettrait de devenir psychopathe, mais elle ne savait pas trop ce qu'elle voulait dire par là, de toute façon Akiko était fan de Cherry Garcia. Elle n'appartenait clairement pas au même monde que Bob). En pensant cela, Bob se dit : « Oui, mais Akiko ne me connaît que dans l'Horaire. » C'est sans doute mieux ainsi. Mais pourquoi pense-t-elle à Akiko? Ah oui, la façon compartimentée d'organiser son cerveau qui la stigmatise, un sujet à l'autre sans avertir. Elle ne voulait pas en plus se promener avec la bave rageuse à la bouche. C'était une prérogative, Bob a pensé ce mot sans avoir vraiment une bonne raison de le faire. Elle n'est même pas certaine de son sens. Le silence enveloppe les deux marcheurs. Ils sont maintenant devant le banc public-privé Érico chocolatier sur la rue St-Jean. Benjamin propose de s'asseoir et Bob accepte. Ses rêveries autour de la faune urbaine l'ont empêchée de paniquer devant son absence de désir. Benjamin commence un monologue badin sans doute destiné à la mettre à l'aise puisque sa conseillère buveuse de cappuccino devait avoir suggéré une approche douce et graduelle. Elle avait sans doute imaginé un plan en cinq étapes qui aurait raison de la timidité de Bob. Celle-ci pourrait expliquer à Benjamin le fonctionnement de son esprit et son absence de contrôle sur le va-et-vient de ses pulsions. Mais elle ne le fait pas. Peut-être pourrait-elle le suivre aujourd'hui aussi. La soudaineté d'une autre rencontre dans l'appartement bleu cyan l'exciterait-elle à nouveau? Peut-être que celle-ci provoquerait un retour de la panique post-lubrification, non pas qu'elle soit paniquée par la fonte des parois vaginales pour ce qu'elle est. C'est plutôt ce qu'elle symbolise qui l'effraie, la crue.

Oui, alors, ce dont on parle c'est de diverticulite osseuse. Benjamin :

- J'ai eu l'idée de la traiter par l'ajout de brasque dans un verre de lait en poudre liquéfié qu'on donnerait chaque semaine aux personnes âgées. Mais bon, c'est sûr, pour l'instant, j'ai même pas encore fait ma demande, mais je pourrais aussi ne pas partir. Je veux

dire, oups... j'ai sauté un bout. Je voulais dire : oui, au départ je pensais partir au... en Papouasie-Nouvelle-Guinée, mais maintenant je ne suis plus certain de mon choix.

- Euh... Quel est le lien entre la Papouasie et les aînés du Québec? (Ouf, Bob a réussi à se réinsérer dans l'échange sans que ses rêveries animalières n'aient été remarquées.)

- Ouais, non, y' a pas de lien. La Papouasie, ce serait pour un autre projet, pour un emploi. Mais, je suis pas encore blasé de la recherche, donc je sais pas.

- Mmh.

Ils avaient dit qu'ils boiraient un thé chez elle. Il avait dit cela? Elle ne se souvient plus de ce qu'ils avaient dit. Ils tournent à droite sur la rue des Zouaves. Ils ne se disent plus rien, Benjamin en est mal à l'aise, mais pas Bob. C'est de voir qu'ils vont bientôt tourner sur sa rue qui l'angoisse. Elle n'arrive pas par ce côté normalement. Benjamin trouve un sujet :

- Et toi, tu ne veux pas poursuivre tes études? (Il regrette son sujet.)

- Non.

Nouveau silence. Ils sont maintenant à quelques pas du 566 St-Gabriel. Et Bob se rend bien compte qu'elle ne sera pas capable de monter chez elle accompagnée. Elle a la nausée. Elle opte donc pour une autre tactique, c'est laid parce qu'elle ment mal, mais elle n'a pas le choix. Il ne doit pas savoir qu'elle habite là. Elle sent une noirceur quand elle y pense, quand elle pense à cette présence inhabituelle. Elle n'arrive pas à tourner son cou vers son appartement quand ils passent devant. C'est comme s'il était bloqué. Elle dit :

- Ha ha, mais pourquoi tu voulais m'amener sur cette rue Benjamin? C'est ben mignon, mais je vois pas. Tu voulais te promener? (Son rire est forcé, elle s'énerve elle-même.)

- Euh, ben non. T'habites pas dans le coin? C'est toi qui nous as fait tourner ici!

(Bob fronce les sourcils avec une face du type : « t'as pas rapport, j'ai jamais dit ça », ou du moins elle espère que son visage dise cela en cet instant. Elle a beaucoup observé les adolescents qui viennent au café pour créer cette réaction de défense.)

- Ok, on va y aller. Calme-toi.

Elle soupire bruyamment comme si la situation était grave (ça aussi c'est inspiré de l'attitude adolescente). Benjamin rigole. Il doit avoir un faible pour elle parce que ce n'est pas drôle. Elle commence à avoir faim.

Plusieurs minutes plus tard, Bob et son prospect sont sur la rue St-Olivier, devant l'appartement de Jack (qui pour l'occasion devient chez Bob). Elle feint une perte de clés (ça ne lui arrive jamais). De l'autre côté de la rue étroite du Quartier St-Jean-Baptiste, quelqu'un a laissé un divan de type sous-sol sur le bord du chemin afin de s'en débarrasser. Benjamin dit quelque chose qui ressemble à : « wow, un salon à ciel ouvert ». Bob accomplit un exploit grâce à son ignorance du monde des puces de lit : elle s'assoit sur le divan. Benjamin s'assoit avec elle et ça recommence, l'attirance. Il ne semble pas vouloir faire quelque chose, il se contente d'être là et de la regarder. Elle se colle dans son cou à lui. Douze ans de suspense plus tard, ils s'embrassent. Un peu comme l'autre fois, sauf en plus long, en même temps c'est différent. Ça ne semble pas être entièrement le désir qui rend ce baiser spécial. C'est plus une communication et c'est bon, lent, doux et bon.

Ils arrêtent de s'embrasser. Bob voit dans son regard. C'est lumineux, évident. Pendant une seconde, ils se comprennent entièrement, comme par la télépathie. Elle sent une bouffée de chaleur qui part de son plexus solaire. Tout autour, l'air est plein de son envie de lui dire qu'elle l'aime. Elle ferme les yeux pour penser à autre chose. Silence. Grand silence. Benjamin sort du tabac et du pot et entreprend le roulage d'un joint mélangé. Bob sent son « Je t'aime » qui lui remonte au cerveau et fait exploser des neurones à la manière d'un éternuement retenu.

Benjamin brille, c'est lui. En plus, il a un gros quatre sur son t-shirt bleu, c'est un signe. Elle se trompait depuis le début avec les autres amours. C'étaient des amis aux noms

ridicules. Benjamin est le seul vrai. La preuve c'est qu'elle ne sent aucune pression de l'ailleurs. Elle se sent parfaitement en paix avec l'idée d'être assise dans ce sofa orange brûlé.

- Je me dis que si on sent qu'on est à la bonne place, ça doit vouloir dire qu'on accomplit le plan.

Benjamin allume le joint, fume un peu.

- Ça doit être ça.

Il a dit ça en s'en foutant avec bienveillance. Bob fume à son tour. Quelques minutes passent sans trop de paroles. Il fait un peu plus frais, l'humidité du divan s'est fait un chemin à travers la jupe de Bob. Benjamin parle de quand il passait devant le café et qu'il se demandait s'il allait entrer ou non parce qu'il avait le trac de la voir. Ses yeux ont rapetissé. Elle commence à être mal à l'aise. L'image de la vie sur ses rétines devient comme un négatif de photo. Soudain, ce n'est pas vrai, tout ça et Benjamin n'a jamais compris, il est aveuglé.

- Je pense que je fais de l'hypoglycémie. Je vais aller chez mon amie, je pense. (Elle a dit deux fois le verbe *penser*, elle se trouve conne d'être si gauche. Vite. Nonchalance.)

- Ouais, ok. Je vais rentrer chez moi aussi.

Et il l'embrasse encore, cette fois plus rapidement. Il s'approche d'elle dans le divan. Jette le joint. Lui touche les seins par-dessus son manteau (vont-ils se faire observer par les curieux à leur fenêtre?) Puis, il plonge sa main sous son chandail par le col et touche à son sein près de la peau. Bob se recule brusquement et s'en va. Ce n'était pas pour être méchante. Elle ne sait pas quoi dire, elle part vers sa vraie maison. Benjamin est excédé par cette fille, il doit sûrement penser « quelle christ de folle », c'est un peu ce que ses sourcils disent quand elle se sauve de lui, presque. Mais, ce n'est pas ce qu'il dit avec sa bouche, avec sa bouche, il dit :

- J'aimerais ça qu'on aille voir un show ensemble. En tout cas.

Et il est découragé, car la fille ne prend même pas la peine de se retourner quand il lui propose ça. Elle s'éloigne en répétant Christ-Folle-Folle-Christ en savourant les mots comme du bonbon. Jack regarde par la fenêtre de son appartement et voit tout ce qui se passe en bas grâce aux rues du Quartier St-Jean-Baptiste qui sont très étroites. Elle voudrait crier de loin à Benjamin : « On va s'appeler? C'est ça? », mais elle ne le fait pas. C'est trop tard, on dirait.

Dimanche de Pâques

Jimmy lit : « Se détacher, se détacher, de chacune des perceptions de toi-même, des pelures d'oignon, devenir un cœur lisse » sur un papier violet collé sur le frigo de son appartement à côté d'un autre jaune qui parle de trophées de chasse bizarres.

Au Projet

Yves est dans sa bulle aujourd'hui. Ses yeux sont recouverts d'une couche visqueuse. Le monde des objets, c'est le monde inatteignable, c'est le monde de la matérialité, c'est perdre ses choses.

Et des fois à la fin de ses pensées, elle envoie chier les gens. Comme on le fait quand on est un enfant, quand on est un enfant qui fait un « dans le cul » pour la première fois avec des larmes qui voudraient couler sur les joues. Il y a quelque chose d'impressionnant dans cette étape de la vie d'un enfant parce que c'est là qu'il cesse réellement d'être un bambin pour devenir un vrai enfant. Il cesse d'être dans son monde, il se rend compte que l'autre existe parce que l'autre lui fait mal. Et, pour la première fois peut-être, il envoie de l'énergie négative à l'autre sans l'espèce d'amour sous-jacent inhérent aux relations fraternelles. Donc, parfois, certains jours, elle a envie d'envoyer chier les gens. On dirait que c'est une habitude,

mais en fait non, c'est seulement depuis cette semaine qu'elle a envie d'être méchante (voire seulement depuis ce matin). Elle a envie de cracher aux visages des connes. Parfois, aux visages des cons, mais moins souvent. Elle est prise d'une misogynie galopante. C'est si énervant de voir les miss parfaites la regarder de haut parce qu'elle est la serveuse du coin, et de regarder les wannabe parfaites se déprécier. Et ces deux groupes incluaient presque toutes les femmes sauf Margot et elle. Elle a 14 ans quand elle pense à ça. Aujourd'hui, la tête de Bob bourdonne et elle s'entend crier à des gens de son passé, leur dire qu'ils peuvent bien « va-t-en pis meurt », c'était qui déjà les gens qu'on aimait? C'était quoi déjà l'histoire qu'on se racontait? Elle a une amie et c'est Margot et elles se connaissent depuis toujours, en fait, elles se connaissent depuis trois ans et, depuis un an, Bob n'est plus pareille, mais c'est un changement auquel Bob ne pense jamais. Les dents serrées. Les trapèzes comme un bloc compact.

Depuis hier, elle a l'impression que les choses lui résistent. Que les choses veulent se sauver. Et c'est pour ça qu'elle doit vérifier son sac avant de se coucher, parce que les objets ont besoin qu'on les remette à leur place. En plus, elle ne sait plus ce qu'elle doit croire.

Un peu plus tard

Elle se rend dans sa chambre. Elle a bu? Elle a fumé? Elle aurait envie de se battre. De tuer les méchants. Parce que c'est trop dommage. Il y a quelque chose de triste dans le quartier St-Jean-Baptiste. C'est la vue d'un des amis de Jimmy dans le salon qui lui fait ça. Elle va dans sa chambre. Elle peut retourner sa pensée comme une chaussette. Elle va tous les aimer parce qu'ils doivent tous évoluer un jour. Tout est en potentiel en eux.

Lundi 16 avril 2001

Bob pousse la porte, cela avait été encore plus difficile ce matin de faire son épicerie en suivant l'horaire, comme de vivre dans un artichaut malade (Jimmy l'avait mangé quand même, malgré les taches brunes). À tout moment, elle se déconcentre et a une impression de vide, comme si tout ce dispositif ne servait plus à rien. En même temps, elle sent qu'elle s'approche de quelque chose, d'une compréhension. Elle a envie de partir faire le tour du monde, de partir, mais avant, elle devait laisser des instructions, quelque chose pour que les gens comprennent. Elle a encore son petit appareil à cassette qu'elle avait reçu à 7 ans avec un gros bouton rouge pour s'enregistrer la voix. Que les gens puissent l'entendre est aussi important que ce qu'elle a à dire. Elle appuie sur Rec: « Je ne sais pas encore quoi faire, mais je vais vous raconter cette histoire qui a germé dans mon esprit en santé... Dans mon esprit serein. » Elle fait silence et pense à des choses. « Donc, voilà si je vous l'expliquais au début, j'ai entendu dire que d'être positif permettait de faire entrer les bonnes choses dans sa vie et pendant un instant... je me suis sentie comme à l'extérieur de mon corps, comme si toutes ces histoires tristes ne m'appartenaient pas. Quand j'étais petite, je lisais les livres de ma mère dont l'un, appelé *Le hasard n'existe pas*, était écrit par un homme chauve très myope. Dans ce livre, je me suis fait dire de syntoniser le canal de la pensée positive... Je me sens bien, sereine et j'ai une belle peau (j'ai envie de ne pas penser à mal). Plus tard, je me suis rendu compte que rien ne sert de forcer le positif. Ce qui est important, ce n'est pas ça. C'est un morceau autre part, une possibilité de penser en dehors. Ce n'est pas de la joie plaquée. C'est plus près de soi... et plus loin simultanément. »

Jimmy marmonne sur le divan du salon étroit qui sent bizarre depuis deux jours.

- De quoi tu parles Jimmy?
- Je ne sais pas ... je me sens sereine et bien dans ma peau.
- Ah, arrête de niaiser, c'est pas drôle.

- Quoi! Je me laisse influencer par tes bonnes ondes, je suis sur ton réseau, j'écoute la radio du bonheur!

- Ben là, ajoute Bob en riant.

Et tout à coup elle se rend compte qu'elle est beaucoup trop grave depuis qu'elle pense à tout ça et elle rit encore plus.

Jimmy, subitement sérieux:

- On pourrait être des amoureux.
- Pour ça, faudrait qu'on soit amoureux.
- Je sais pas.

Bob continue à rire, c'est trop bon, plus elle rit et plus elle se rappelle combien ça ne sert à rien et plus elle rit. Elle pleure tellement elle rit, même qu'elle lâche un grognement de nez. Jimmy a les yeux humides du gars qui vient de dire quelque chose d'important, après il se met à rire lui aussi à cause du bruit ridicule, puis il y a un moment de silence. Elle est tellement exceptionnelle que Jimmy se dit qu'elle mériterait un fan-club d'hommes portant des chapeaux hauts de forme. Et elle ne répond toujours pas. Elle ne répondra pas. Mais elle est juste à côté de toi Jimmy bonyeu! C'est quand même pas une lettre que tu lui as envoyée, baptême. Elle est juste là. Elle pourrait te répondre, mais elle ne le fait pas. Ajoute quelque chose, bouge ton cul, t'as pas de voiture, t'as pas de technologie, t'as pas d'ambition.

- Je fais des bons cunnilingus.

Bon, maintenant elle a un sourire crispé, c'est de ta faute. Faut que tu saches ce que tu veux, tu l'aimes et tu voudrais qu'elle t'aime aussi ou alors tu voudrais faire l'amour avec elle au lieu de savoir qu'elle se masturbe. Bob s'extrait du sofa, s'enferme dans la salle de bain et

s'assoit habillée dans un fond d'eau. Elle est soudainement très fatiguée à cause des relations et elle préfère rester dans la Lune en regardant la moisissure entre le cocking et la tuile rose chinée du bain. Elle ne sait pas encore quoi lui dire à propos de tout et de rien et des relations et elle se dit tant pis pour lui, il n'a qu'à vivre sa vie.

Lorsqu'elle sort de la salle de bain deux heures plus tard, Jimmy a disparu. Il a laissé un mot sur la table basse du salon, mais Bob ne le lit pas. Elle entre dans sa chambre, pousse une commode crème contre la porte et se couche dans ses vêtements mouillés, en dessous de sa couette épaisse, chaude. Elle s'endort deux minutes plus tard.

Mardi 17 avril 2001

Margot a appelé Bob malgré l'interdiction du mardi. La pige de Bob avait donné « fuite » et Bob avait résolu le mystère de ce mot en campant devant le tiroir de contenants de plastique. Mais aujourd'hui, rien ne va comme elle veut. C'est la première fois depuis qu'elle a instauré l'Horaire qu'elle se sent aussi perdue. Elle espère ne jamais se sentir à nouveau comme elle se sent depuis hier soir.

La répétition la fait sentir en sécurité habituellement. Après une mauvaise journée, elle relit *Les trois mousquetaires*, sa collection de bédés ou alors elle réécoute le film avec l'histoire du gars qui écrit un livre avec un castor et de son vieil ami qui a le cancer. Parfois, elle essaie d'en écrire les répliques par cœur. Être capable de tout prévoir, de revivre les mêmes émotions aux mêmes moments est un baume. Les jours spéciaux, elle réécoute *Dead Man*, à un moment, elle ne voit plus que les symboles, avec l'Indien, avec la fourrure et Johnny qui flotte comme un Viking décédé. Et ses symboles s'agencent et forment de nouvelles bribes qui racontent quelque chose comme un casse-tête à dix solutions. Et elle est

fascinée. Quelques mois auparavant, elle avait eu besoin de tout savoir par cœur, chaque jour, peu après le cri dans la salle d'attente. Et ça fonctionnait jusqu'à récemment.

Aujourd'hui, assise comme ça par terre dans la cuisine, ça ne fonctionne pas. Le mot « fuite » n'est pas efficace. Maintenant, elle pense à sa vie et elle déteste ça. Elle pense à Jimmy, il pourrait être amoureux encore, d'un instant à l'autre, et elle déteste ça. Elle pense à la cage de clôture de béton qu'elle doit contourner chaque jour et elle déteste ça. Elle veut rembarquer sur les rails. Elle a une boule dans le plexus solaire. Et c'est là que Margot appelle, qu'elle use de son éloquence dans le combiné : « Ah, pour une fois, viens rien faire avec moi. Y' a personne dans la boutique je te dis. Personne, c'est assez incroyable! Je te laisse découvrir. Disons que la boutique est assiégée aujourd'hui. » Margot sait qu'elle touche un point sensible de Bob : son goût pour le jeûne forcé. Bob avait parlé trois fois de ce projet qu'elle chérissait de vivre la famine et le désespoir relié au siège d'une ville comme les Rochelois l'avait vécu en 1627. Bien sûr, Margot lui avait fait remarquer que point n'est besoin de remonter dans le temps pour trouver la famine (elle lui avait aussi dit : « t'as ben pas rapport »). Certaines régions du globe à certaines périodes de l'année sont reconnues pour leur sécheresse, mais ce n'est pas pareil répondait systématiquement Bob à cause de l'insoutenable. Le passé est comme la fiction. Bob voulait vivre les histoires épiques des romans. Les assiégeants des Rochelois avaient forcément un petit morceau d'admiration devant l'entêtement de l'assiégé et il pouvait toujours catapulter des sacs remplis de messages démoralisant au-dessus des murs de la ville assiégée. Les petits divertissements étaient encore possibles.

Elle sort de chez elle en trombe. Elle ne doit pas trop penser si elle veut accomplir cette dérogation au mardi. Si elle y pense, elle restera bloquée. Elle descend Saint-Gabriel, prend Côte-Ste-Geneviève jusqu'à d'Aiguillon et de là, c'est le chemin qu'elle a parcouru avec Benjamin pour se rendre à l'appartement au balcon bleu cyan. Le chemin avec les hommes qui voient les femmes en chaleur, sauf qu'aujourd'hui, sa brillance n'est pas la même, ce qui ne l'empêche pas de lorgner vers l'appartement de Benjamin. Elle s'y blottirait et attendrait la fin. Deux pas plus loin, elle est arrivée à son prochain lieu connu. Ce n'est pas si dur de se déshabituer de l'Horaire. Ça dépend toujours de ce qu'elle se raconte. Elle se dit en marchant jusqu'au Sports Canada (ce nom comporte le nom du pays auquel il appartient en raison de la vocation touristique du Vieux-Québec) : « On ne voit pas tout, ça paraît

incohérent parce qu'on ne voit pas tout. Si maintenant je me sens plus apte à l'aventure, c'est qu'elle m'appelle. Et le jour la nuit, avec tes deux meilleurs amis à bord du grand Condor... »
Bob entre par l'arrière de la boutique de plein air chic où Margot travaille, elle en est au :

- A-a-A-a-A Es-te-ban, Zi-a
- Hé salut fille! T'es ben de bonne humeur!
- Ta-o Les ci-tés d'or... tuptuduptup. Ben oui, toujours.

L'espace allongé du local fend la foule comme un navire fend les flots. Les fenêtres s'ouvrent sur la multitude des gens entassés sur la rue St-Jean et sur la rue d'Auteuil jusqu'au périmètre de sécurité.

Le Sports Canada est bloqué, congestionné jusqu'à la porte d'entrée pour cause de pré-manifestation anti-ZLÉA.

- Je ne vois pas pourquoi mon patron a voulu ouvrir aujourd'hui. Nous sommes les seuls à ne pas avoir placardé nos vitrines de tous les magasins de la rue St-Jean. Comme si quelqu'un allait oser entrer pour s'acheter un morceau hyper respirant à 75 \$. Il se ferait huer. C'est tout fait au Bangladesh et au Sri Lanka ces affaires-là.

Margot est un peu conscientisée, elle a un gros dread qui dépasse de sa tignasse jusque sur son omoplate gauche, la preuve.

La journée s'annonce longue, parfaite pour ne rien faire à deux. Bob a envie de se sentir bien à nouveau parce qu'elle est avec Margot et qu'elle pourrait être libre. Son angoisse se dissipe.

- Tu veux des raisins?
- Oui, merci.

Les échos d'une guitare électrique fausse entrent dans le magasin. Les manifestants sont tous assis sur les rebords de trottoir et dans la rue. Le 17 avril 2001 est ensoleillé comme un printemps traître.

Margot avait boudé après la mort de Dédé Fortin. Elle attendait avec joie le spectacle qu'il devait faire sur les plaines d'Abraham à l'occasion du festival d'été en 2000. Elle avait lu dans un article que Dédé voulait cent percussionnistes sur scène pour ce spectacle. Puis, elle avait appris sa mort.

- Tsé j'en aurais laissé des messages sur son répondeur, avoir su, mais ça aurait été bizarre parce que je suis juste une écouteuse de musique, pas une amie. Moi, prochaine fois que j'ai un de mes musiciens qui se tape un trip down, je plante ma tente dans sa cour pis je le surveille. Tsé, j'aurais pu passer la soirée avec toi Dédé, avoir su! On aurait sûrement couché ensemble pis ç'aurait rien voulu dire, ou on serait juste restés là en silence. Je t'aurais changé les idées. Jacques m'a dit que j'étais pas mal attachante quand je voulais. Ça, c'est quand je suis pas trop pressée.

Les mois ont passé. Margot a recommencé à écouter Les Colocs. Et aujourd'hui, ne rien faire veut aussi dire sauter partout dans le magasin sur *Le pouding à l'arsenic*. Margot et Bob se synchronisent pour la finale et hurlent « des Gaulooooooooois » à genoux dans l'avancée de droite (la section des chapeaux hyper respirants). Quelques manifestants (ils sont assis et attendent, c'est un après-midi pour se réchauffer la colère à plusieurs) ont le sourire en les voyant. La plupart ne se rendent pas compte de ce que font les deux filles parce que leur attention est monopolisée par le vieil homme qui produit un son atroce avec sa guitare. Ça fait un peu de peine, c'est un vieux monsieur qui a trop bu toute sa vie. On peut le voir dans son visage. Maintenant, il a un public captif et il en profite. Ça fait mal aux oreilles de l'entendre chanter, de l'entendre jouer. Le temps passe, moins il fait pitié et plus il exaspère. À un moment, un gars lui dit :

- hey, j'ai le goût de jouer de la guitare un peu. Qu'est-ce que tu dis de ça, je te loue ta guitare pour une demi-heure. Cinq dollars, ça va?

Le vieux monsieur est un peu méfiant, le gars, très poli. Alors, le vieux finit par dire oui. Cent personnes soupirent en même temps. Bob les voit faire parce qu'elle a fini de danser et qu'elle est dans le portique maintenant. Margot parle au téléphone avec Jack: « Hum. je sais

pas trop... je sais pas ce qui me tente. » Bob observe la grille du périmètre, des fleurs en carton construction de toutes les couleurs y sont accrochées. « Non, mais vas-y toi ! » Elle est particulièrement absorbée par une de celles-là, une verte avec le mot : « espoir » écrit dessus. Les gens qui attendaient autour du périmètre se dispersent. Ce n'est que partie remise.

Une heure plus tard, Margot parle, un peu toute seule, un peu à Bob, de sa relation :

- Il m'énerve un peu. Mais, yé fin là, c'est pas ça que je dis. C'est juste que nos personnalités sont pas compatibles tout le temps. C'est grave ça? C'est pas grave. Oh non, je l'aime, c'est mon chéri. J'veux pas qu'il s'en aille!

Bob est confortable dans la vie de Margot.

Mercredi 18 avril 2001

Bob s'est rendue au travail n'importe comment. Elle est sortie de chez elle comme un boulet, a couru jusqu'au Projet par n'importe quelle rue à l'aide de son adrénaline. Elle est en chicane avec son cocon de protection. Un sentiment de vide et de ridicule l'assaille quand elle y repense. C'était une stratégie stupide, c'était efficace et maintenant ce ne l'est plus ou presque plus. C'était comme la dame bleue, si tu n'y crois pas, elle ne vient pas. Bob se sent poussée en dehors de son cocon à cause des relations humaines et de l'attirance sexuelle non réciproque. Elle porte un t-shirt si usé qu'on voit sa peau au travers par endroits.

Elle n'a jamais vu quelqu'un d'aussi attachant, « comme mangeable, comme une petite bête qui cherche à vivre. Je ne sais pas pourquoi je pense à ça, pourquoi je dis : “ tu, vous, il, nous, vous, il” ». Ce mercredi, tout roule au Projet, tout roule. Pour une raison inconnue, tout le monde commande la salade de chèvre chaud. Christophe demande à Bob de courir chez Nourcy acheter un tube de fromage de chèvre Capitonneau, celui des vrais oiseaux. Elle y va en courant, puis devant la vitrine du pâtissier, elle ralentit, elle synchronise

le rythme de ses pas à celui des passants et, aussi simplement que ça, elle n'est plus une serveuse. Elle marche vers la Basse-ville. Une fois qu'elle est dans le haut de la côte Salaberry, elle voit toute la ville et la banlieue qui s'étendent devant elle et la liberté est là. Une touche de culpabilité lui rappelle l'existence de son engagement envers la restauration, mais elle peut très bien décider de ne pas aller là dans sa tête. Elle marchera jusqu'au fleuve.

Une fois près de l'immense cours d'eau, elle s'assoit sur le trottoir de bois. Elle prend une poignée du gravier à côté des lattes dans sa main et laisse tomber les grains un à un (ou presque) sur le sol. Elle en mangerait un peu, mais sa bouche est si sèche et elle ne se croit pas encore prête pour son retour à la terre. Son petit manteau qu'elle a pris en sortant du Projet est insuffisant près du fleuve. Le vent est frais. De l'autre côté du périmètre de sécurité dans le Vieux-Port, tout est calme, tellement calme, un printemps sans touristes. Seule la tente du Sommet des Peuples rappelle ce qui se prépare en Haute-Ville.

Bob va au cinéma Charest voir un film où il est question d'un barbu. Sa tête tombe sur sa poitrine toutes les quatre minutes.

Le soir venu, elle revient tranquillement vers chez elle en faisant plusieurs détours, dont un par la ruelle près de la falaise. Elle n'a plus mangé depuis combien de temps? Elle tremble.

À l'appartement, beaucoup de gens l'attendent, ou plutôt ils boivent. Jimmy a mis de la musique. Il a un sourire tendu quand elle entre. Il ne mentionne pas leur dernière conversation. Bob boit avec Margot et dit qu'elle va bien. Margot est déjà saoule : «J'ai un contrat Bob. Je pars à New York cet été. Je vais remplacer Karine dans le show de Marc.» Son visage va exploser sous l'action du mystère de la joie. Bob sourit et lui touche un peu l'épaule pour montrer son encouragement. Elle a déjà envie de donner des instructions à Margot. C'est inespéré, Margot sera son ambassadrice américaine. Le poulpe. Le poulpe, c'est l'organisation floue, elle est tentaculaire, et reste absolument imprécise pour préserver

la liberté de penser de ses membres. En ce sens, Bob n'aura même pas à fournir d'instructions à Margot.

Margot est triste en même temps qu'elle vit la joie parce que Jack s'en va à Rouyn pour trois mois à la fin du Sommet des Amériques.

Des amis dansent dans le salon exigü.

Jeudi 19 avril 2001

Elle avait beaucoup bu la veille. Elle avait écouté Margot être triste du départ de l'Anglais. Margot avait fini par partir le rejoindre chez lui. Qu'est-ce qu'elle faisait là à s'apitoyer, alors qu'elle pouvait encore profiter de sa présence? Elle était pleine de ce qu'elle vivait, elle n'avait même pas pensé à regarder Bob dans les yeux. Puis, d'autres amis de Jimmy s'étaient joints à la fête, qui avait changé de visage. Un gars aux cheveux frisés avait amené des cartons et des bouts de bois et tous s'étaient mis à inventer des slogans et à fumer du pot. Bob était la seule à continuer à boire de la bière. Elle avait besoin de ce flot qui ne s'arrêterait pas dans sa gorge. Jimmy avait trouvé : « Alibabush et ses 33 voleurs » et un autre gars : « Touchez pas à mon Boucherville! ». Ils en avaient bien ri. Le gars aux cheveux frisés avait écrit sur sa pancarte un long paragraphe en petits caractères où il expliquait que c'était l'article 11 de la ZLÉA qui posait sérieusement problème parce qu'il octroyait aux compagnies le droit de poursuivre un état qui leur imposerait des normes si ces normes menaçaient leur profit. Elles auraient le droit de demander une compensation financière en quelque sorte. Jimmy avait dit :

- Oui, mais pour une pancarte, Marco, c'est mieux d'écrire une phrase efficace, quelque chose de drôle ou de méchant, je sais pas moi ...

- Non, c'est trop important pour que je me permette de ne pas être précis.

Le cahier de français de première année de Bob contenait un petit garçon qui s'appelait Marco et mangeait une pomme. Il contenait aussi Gina qui avait une boîte à lunch. Bob était saoule rendue là, elle pensait au drôle de nom du faiseur de pancartes, les yeux dans le vague. Elle sentit une grande bouffée d'affection pour tous ces gens réunis chez elle. Elle continua à boire en comptant les bières non pas pour se restreindre, seulement pour s'en étonner. Ses idées une à une fondaient dans la sensation de douceur et d'euphorie mentale que l'alcool lui apportait, seules quelques éructations venaient l'incommoder de temps à autre. Elle aurait aimé que Margot soit encore là. Jimmy était saoul-mou et il vint s'asseoir près de Bob, elle était molle aussi et plus trop dans un état suffisamment alerte pour être rebutée par sa presque déclaration de l'autre jour. Elle se laissa tomber contre son épaule. Jimmy la regardait avec de beaux yeux brillants infinis. Une fille assez costaude se laissa alors tomber sur le sofa. Jimmy lui donna un baiser par-dessus Bob. Les trois ne parlaient pas. Ils se regardaient successivement. Tous saouls. Jimmy se mit à flatter la nuque de Bob qui s'accrocha, elle, à son avant-bras. De l'autre main, il amena la nuque de Julianne (c'était bien elle) vers lui et l'embrassa plus longuement en mettant sa langue doucement dans sa bouche. Si elle n'avait pas été en état avancé d'ébriété, Bob se serait sentie terriblement mal à l'aise. À cet instant pourtant, elle les regardait sans gêne et se disait même que son coloc avait l'air de bien faire ça. Il s'étendit à nouveau dans le divan en riant de ce qu'il venait de faire. Julianne était droite et fière, les lèvres rougies. Elle se tourna la tête vers Bob et la fixa dans les yeux avec un fin sourire. Elle avait l'air d'une reine magnifique et terrible comme dans les histoires d'autrefois. Son regard scrutait l'âme de Bob, la faisant sentir sans défense. Julianne prit alors Jimmy par la main et l'amena au loin, il eut à peine le temps de faire signe à Bob de les suivre, ce que celle-ci ignora.

Bob termina sa nuit à être de plus en plus saoule et à parler de choses et d'autres avec le vieux de la vieille du party. Il avait un nom ordinaire et c'était la seule partie de lui qui l'était. Il ne parlait pas bien le français, ni l'anglais d'ailleurs. Il avait un accent dans toutes les langues et on disait d'autres soirs que son ex-copine avait détruit à coup de masse sa Westfalia. Il se lavait peu, portait la barbe longue et ne conjugait ses verbes qu'au présent. Pour raconter une anecdote, il disait : « Hier, je monte la côte en vélo et un gars passe à côté en tricycle. » On disait qu'il était de Charlesbourg et qu'une fois dans sa vie quelque chose

s'était passé et qu'il avait décidé de n'être qu'au présent et d'être étranger pour tous. Ils n'étaient plus que trois survivants, le Nom ordinaire et Bob parlaient dans le salon, et Marco, appuyé sur le réfrigérateur entendait en sourdine la voix de Bob :

- Je criais pis en même temps j'avais conscience qu'elle était là quatre mètres plus loin, qu'elle me regardait, pis je criais en me disant : " tu vois c'est comme ça quand tu cries pour sauver quelqu'un que t'aimes. C'est avec toutes tes tripes qu'il faut crier." Comme si j'expliquais à un enfant, tu comprends?

Et sa voix était tremblotante quand elle disait ces derniers mots. Marco ne s'en souciait guère, sa tête tournait. Nom ordinaire et Bob parlèrent comme ça jusqu'à l'aurore.

Après à peine deux heures de repos des yeux, Bob se réveilla rapport au bruit dans la rue (des enfants, des chiens, un vieil homme?). Elle est salement fripée en ce moment. Ça ne la perturbe pas plus que ça. Elle a dormi dans une espèce de clairvoyance, en réfléchissant et en apprenant à apprivoiser la volupté. Elle a trouvé une joie hier. Il n'y a pas de barrières entre les affections des gens. Même Christophe le saurait un jour et le comprendrait et lui pardonnerait de ne plus pouvoir penser à lui et à son café. Chacun son projet. Le sien l'appelle. Elle va dans la douche, on dirait que ça fait dix ans qu'elle ne s'est pas lavée. Une substance non-identifiée et brunâtre recouvre les paumes de ses mains. Une fois dans l'eau froide, elle a l'impression de renaître quelques jours en retard de Jésus. Un petit quelque chose comme un sentiment désagréable se tortille au fond d'elle si elle pense à Benjamin, mais elle peut facilement l'ignorer. Non, le retourner à son avantage, en y pensant très fort et en extrapolant un peu. Elle l'offre et sa tristesse n'en sera presque plus une. Elle enfle ses jeans sea'sex'n'sun, son soutien-gorge rayé bleu et vert, sa redingote dix-neuvième et un énorme foulard en tricot épais et léger qui pourra lui servir de nid le moment venu. Parce qu'elle a son idée. Elle croise son coloc et la reine qui se préparent du café. Ils lui disent bonjour, elle répond par un sourire de paix dans le monde.

- Tu viens manifester?

Toujours le silence de Bob. Elle sort de l'appartement. Jimmy se demande quoi faire.

- Ben non, elle a l'air de savoir où elle s'en va. Inquiète-toi pas, répond Julianne.
- J'la trouve pas pareille depuis quelques jours.
- T'es pas son père non plus.

Julianne n'a surtout pas envie de revoir de quoi Jimmy a l'air quand sa coloc bizarre est là. Ça lui tord en dedans cette impression de quelque chose de louche entre eux deux. Sans qu'elle s'en rende compte, sa bouche prend un pli amer quand elle pense à ça. La moitié de sa tête est douce à cause de la repousse très courte.

Bob est déjà dehors dans le vent. Il fait quinze degrés Celsius. Elle n'a ni armure ni bouclier. Elle marche sur Cartier. Seul son cœur brillant la protège. Et, pour une fois, c'est suffisant. Elle se met à courir jusqu'aux Plaines d'Abraham.

Et il est là, le dernier bastion de nature s'étirant presque au-dessus du boulevard Champlain semblant vouloir rejoindre la raffinerie sur l'autre rive du fleuve, pour l'annihiler que Bob se dit. Les arbres sont nombreux et ont l'air vigoureux, même s'ils n'ont pas encore de feuillage. L'air sent bon l'humidité et l'humus. Des monticules de neige durcie prennent l'apparence de grosses tortues blanches çà et là sous les arbres. Elle se met à marcher très lentement en respirant à chaque pas. Sa fatigue physique lui donne accès à une énergie ancestrale qui provient du plus profond d'elle-même. Elle marche aussi lentement que les comédiens Buto qui n'ont même pas l'air de bouger et qui pourtant se retrouvent un mètre plus loin après dix minutes de non-mouvement. Elle est consciente de tout ce qui bouge dans son esprit. Elle ne reviendra plus à la civilisation. Ou c'est-à-dire que, dans le moment présent, rien ne lui fait plus horreur que de s'imaginer revenant à la civilisation. Elle se sent fébrile, épuisée et pourtant incapable de trouver le sommeil. Elle a trop de choses à régler, à créer. Elle trouve un arbre dont l'écorce est douce et dont les branches basses s'ouvrent pour l'accueillir. Elle en fait sa maison. Elle se love sur la couronne, la naissance des branches du hêtre. Elle reste là pendant de nombreuses respirations, de nombreux silences, sans que pour elle ce ne soit monotone. Elle se remplit de toute cette nourriture vitale dont elle avait besoin et qu'elle avait oublié de chercher. Quand elle plisse les yeux, elle peut voir au pied de l'arbre, des créatures de deux centimètres de haut qui dansent et qui fornicent dans le gazon

jauni de l'an dernier. C'est mieux de les ignorer. Ce n'est pas sa maison ici, même si elle sent que la nature est contente de la retrouver. La forêt sentira son influence aussi.

2h34

Un pneu se dégonfle 5 minutes après que Benjamin l'a gonflé, câlisse une crevaison. Benjamin sacre souvent ces jours-ci. Ce doit être trop tôt pour le vélo. Et il n'a même pas le temps de manifester parce qu'il travaille encore aux Pas perdus. Il n'a plus le temps de rien faire depuis qu'il vit seul. Il ne fait que travailler à l'université et au restaurant pour payer son loyer et ses factures. Il n'a toujours pas baisé.

4h01

Bob mange une vieille mangue qu'elle avait traînée dans la poche de sa redingote, tu sais, c'est de manger la jeunesse qui nous perd. On a peur de la mort, pourtant c'est la décrépitude, la pourriture de nos aliments qui nous fait du bien. Il faudrait ne manger que les parties trop vieilles du fruit. Elle est maintenant assise sous un conifère qui a poussé dans une pente. Elle avait fini par se sentir trop exposée au milieu du hêtre sans feuilles. Maintenant, elle est en sécurité, elle a rassemblé des branches garnies d'aiguilles orange pour que le sol de son abri soit plus douillet. Elle mange une mangue avec délice comme si c'était la dernière chose qu'elle allait manger pendant des jours (c'est une des rares choses qu'elle mangera dans les prochains jours).

Elle imagine pendant tout le reste de la journée un spectacle dans une petite salle. Elle est la reine des femmes et elle leur parle (aux autres femmes) en langage codé, puis à Go, toutes devront fuir le plus vite possible pour arrêter la guerre, un genre de jeu de tag mondial. Bob est la reine cachée. Le roi caché est quelque part, mais ils ne doivent pas se retrouver tout de suite, pas avant que tout soit fini. Prévoir tout ça l'exalte.

Vendredi 20 avril 2001

Bob croise Margot proche de son appartement sur Grande Allée. Elle s'est bien ressourcée. Elle a pris plusieurs décisions, a compris le monde dans sa tanière. Elle a médité. Elle est maintenant prête pour la prochaine étape, c'est pourquoi elle s'applique à ne pas trop parler.

- J'ai voulu te chercher, mais tsé c'est gros. C'est gros ce qui se passe cette semaine! Es-tu en train d'onduler? T'étais où ?

Bob répond qu'elle était chez Benjamin, regarde un peu par terre. Elle ment à Margot parce que la sensation est très bonne et que le plan est parfait. Elle cligne des yeux pour avoir l'air naturel. Ne pas trop montrer leur blanc, les paupières sont lourdes.

- Ouuh! Benjamin? ... T'as des choses à me conter, je pense. Coudonc, avez-vous baisé dans le gazon? T'es pleine de terre!
- Je vais chez moi, me laver.
- T'as l'air heureuse. T'as l'air fatiguée.
- Et dormir.
- Oui, c'est une bonne idée, ça. Prends soin de toi. Va dormir, pis ce soir viens nous rejoindre chez Jacques pour son party de départ. J'ai envie que tout le monde que j'aime soit là. Tu viens, ok?

Margot presse l'avant-bras de Bob en disant cela. Son visage est gentil.

Bob déambule vers chez elle. Elle peut respirer jusqu'à la fin de ses poumons. Tant de manifestants se filment entre eux sur la rue St-Jean, devant l'épicerie Moisan. Il n'y a pas trop de tension, pas ici en tout cas. Chacun a son petit appendice technologique devant lui. Ils

bougent différemment des quelques vrais manifestants à pancartes présents à cette minute, en exécutant un genre de tai chi de caméraman. C'est calme encore. Bob se dit qu'elle est dans le tournage de quelque chose qui surviendra ailleurs en temps et lieu après montage, dans les salons où on dira : « Hey, ça se peut-tu ». Elle se dit que la réalité est autre part. Un gars familial passe avec une catapulte et un sac débordant de toutous.

Bob aperçoit un petit groupe qui descend sur Côte-Ste-Geneviève. Elle attrape leur initiative au passage. Ils ont l'air de savoir ce qu'ils font. Ils descendent tous (presque ensemble) jusqu'au coin de Richelieu et de l'autoroute Dufferin. Là, plus de vrais manifestants s'agglutinent devant deux rangées de policiers habillés de noirs et portant casques et boucliers. Ces derniers sont imperturbables et forment un mur devant le périmètre de sécurité. Bob est contente d'être protégée de l'inquiétante clôture. Plusieurs manifestants sont assis devant le mur humain. Font des V avec leurs doigts. Et Bob pense au cadre dans l'appartement de Benjamin. Peut-être y a-t-il quelque chose là? Elle va s'asseoir dans un abribus près de la rue d'Aiguillon. Elle aime bien l'idée de la boîte au milieu de la foule. Elle reste assise sur le petit banc et entreprend une méditation. Autour d'elle, à l'extérieur de la boîte de plexiglas, deux dames de cinquante ans discutent vivement. Elles sont équipées de gourdes d'eau ergonomiques. Plusieurs autres petits groupes disséminés çà et là ont l'air de parler politique. Des plus jeunes sont fiers d'être debout au bon endroit et de s'impliquer. Les gens ne sont pas en colère. Ils sont inquiets. Encore des photographes. L'air est pur. Le ciel est bleu. Pour l'instant, sûrement près de deux cents personnes.

- T'es allé proche du grand théâtre?
- Non, pas encore.
- Amène des lunettes si tu y vas.

Plus tard quand le soleil baisse, le gaz lacrymogène est utilisé sans ménagement.

21h

Ils ont manifesté pendant la journée, maintenant, ils ventilent leurs esprits. Il fait chaud dans l'appartement de Jack et les fenêtres sont quand même fermées pour que les vapeurs de gaz lacrymogène n'entrent pas. Jimmy est fâché sur le balcon, il insiste pour fumer sa cigarette dehors, malgré la puanteur, le désagrément des effluves de gaz. Il est fâché contre ceux qui ont dit que c'était acceptable d'imposer un couvre-feu chimique et quand il est fâché, il ne parle pas. Lorsque Bob était arrivée près de chez Jack, un petit groupe tapait sur des objets dans la rue, une fille jouait de la flûte à bec, des haut-parleurs crachaient une musique violente d'une fenêtre au deuxième. C'était une microcacophonie. Les bruyants cachaient leur visage derrière leurs foulards. Ce n'était pas agréable d'être dehors sur la rue St-Olivier. Ils tapaient avec sérieux.

Dans l'appartement de Jack, les gens sont prêts à se changer les idées. L'ambiance n'est pas pareille à l'autre fois chez elle. L'autre fois, il y avait un peu d'énervement dans l'air (qui était encore pur aussi), on ne se rendait pas compte encore. On ne savait pas encore comment ça allait être. On n'était pas au courant à propos des hélicoptères, à propos du gaz et des habits noirs. Deux cent cinquante kilomètres plus loin en banlieue de Montréal, l'amie de Margot habite près de la métropole, elle trouve qu'aux nouvelles ça a l'air violent. Même à Beauport, la mère de Jimmy trouve que ça a l'air violent. Que les manifestants casseurs ont l'air violent. Le party est différent ce soir, il y a une colère sous-jacente, le plaisir du bricolage de pancarte n'est plus là. Certains chialent dans la cuisine, dont Marco, Jimmy a commencé à insulter ceux qu'il croit responsables, c'est signe qu'il va mieux. Dans le salon, trois personnes dansent. Bob porte du chaud violet et a un peu tendance à fermer les yeux et à se laisser aller dans la musique. Benjamin entre chez Jack avec Cappucino Cannelle parce que Québec est un village. Ça arrive comme ça. Bob ne va pas le voir, mais elle le regarde beaucoup de loin (loin veut dire dix mètres dans un cinq et demi). Parfois, il la regarde aussi, d'autres fois, il se penche vers son amie et dit des choses. Il a l'air de connaître l'Anglais de Margot. Tout le monde s'aime. De toute façon, c'était dû à une raison extérieure à cette vie que Benjamin était attiré par Bob, maintenant, il n'est plus traversé par cette raison. Peut-être que ça reviendrait, peut-être qu'à la fin de tout ça, ils se retrouveraient et que son visage flamboyant serait révélé.

Jimmy, le Jimmy des beaux jours surgit dans la bulle de Bob, il a retrouvé son sourire à l'aide d'un peu d'alcool. Son visage est anguleux et attendrissant comme celui d'un lutin:

- T'as reparlé à ton patron?
- Non...
- Il avait l'air pas mal en criss l'autre jour au téléphone. Je te l'avais dit, non?

Et c'est de l'énergie négative que Jimmy soumet au test de Bob. Elle réalise que depuis tout ce temps, Jimmy est là dans son entourage parce qu'il comprend aussi. Elle l'avait trouvé grâce à une annonce. C'est le hasard qui avait mis son grain de sel (merci).

- Je fais silence et je pense beaucoup à lui, dit-elle en formulant les mots lentement avec sa bouche pâteuse.

- Ha ! Ha ! T'es saoule!

Elle a passé le test. Elle n'a utilisé aucun mot qui fait partie des mots négatifs.

- Je suis content de te voir. Je suis content que ce soit correct. Je voulais pas qu'il y ait de malaise.

Et il s'approche de Bob en disant cela. À ce moment, Benjamin les regarde brièvement avec un « quelque chose dans l'œil ».

- Parle-moi de Julianne.

- Ouais, ouais, Julianne... Elle est belle han ? Ben des fois je me dis ça y est, pis d'autres fois je me dis, c'est bizarre.

- Parle-moi d'elle encore, plus.

- Ha, ha, t'es drôle toé.

- Je veux écouter.

Et Jimmy parle, retrace les détails qui font que c'est précieux, les baisers, mais aussi les doutes. C'est un sensible. Il est lumineux. Des fois, Bob prend une petite pause de ce que Jimmy raconte, elle regarde Margot qui s'amuse, qui parle à tout le monde. Elle a toujours été admirative de l'aisance de Margot, de comment elle se faisait aimer de tous. Boire, boire, boire.

Des heures plus tard, un nuage sort de la cuisine comme si les gaz lacrymogènes avaient infiltré la maison. Bob s'extrait de la position qu'elle gardait dans le divan depuis beaucoup trop longtemps. Elle fait irruption dans la cuisine et quand elle voit que Benjamin n'est plus là, elle vit une déception, mais vite elle se concentre sur le sentiment d'exaltation qui est venu, qui est là. Les quelques amis qui traînent dans le smog de la cuisine sont tous bien gelés, les yeux petits et boursoufflés comme ceux des taupes. C'est à cet animal que Bob les associe. Ils ne voient rien, ils vivent sous terre, ils ne sont pas l'ombre de ce qu'ils pourraient être réellement. Ils n'arrivent pas à la cheville de leur propre potentiel.

Elle avait relu quelques jours plus tôt un livre sur l'alimentation crue écrit par une femme si resplendissante de San Francisco, c'était presque sa bible maintenant. C'était à cause d'elle qu'elle avait mangé la mangue brunie. Elle devrait aller là-bas un jour et lui en parler. Toujours est-il que dans ce livre, il y avait un code de couleur pour les aliments vivants, pour les fruits et les légumes. Les légumes verts peuvent être consommés presque à volonté, ils sont doux et ne peuvent pas faire de mal. Les légumes orange et jaunes donnent beaucoup d'énergie comme le soleil. Les fruits violets, comme je ne sais plus quel chakra, sont puissants et doivent être ingérés avec parcimonie et respect. Maintenant qu'elle a bien digéré cette lecture, Bob conçoit une grande affection pour la couleur verte. Elle lui fait confiance.

- Ça vous retient, tout ça. Ça vous tasse par en dedans,

qu'elle dit aux amis aux yeux de taupe en pointant les couteaux sur la cuisinière avant de commencer à faire du ménage sous l'évier de la cuisine de Jack.

Les taupes dans la cuisine rient de Bob et de son énervement, sans pouvoir s'arrêter. Bob sort tous les produits avec des logos de tête de mort et d'explosion de sous l'évier et les met sur le balcon. Marco dit :

- Hey, non. Laisse la porte fermée,

confirmant ainsi ce que Bob savait déjà. Ils sont tout ratatinés à l'intérieur. Après, Bob entreprend de faire le tri des couteaux de Jack. Les gars s'énervent :

- Hey, wooo, qu'est-ce tu fais là?

Margot entre dans la cuisine au moment où Bob se retourne avec trois couteaux dans la main droite et un attendrisseur dans l'autre. Elle avait choisi ces couteaux parce qu'ils étaient trop violents et appelaient une alimentation carnivore qui engendre encore plus de violence. À voir les yeux d'une Margot saoule, mais surprise, Bob comprend que les couteaux et l'attendrisseur ne la mettent pas en valeur. Margot prend un air joyeux pour inviter Bob à lâcher son ménage et à venir se coucher, puis, un air de maman pour lui dire qu'elle est fatiguée. Elle ajoute qu'elle va dormir avec elle, que de toute façon, ils ont assez bu. Jack a calqué son air doux bien que ferme sur celui de Margot. C'est étrange qu'ils soient tous si gentils. Les gelés disent qu'ils s'en vont et s'en vont. Jack est déjà en train de défaire le divan du salon. Quand Bob arrive dans la pièce, c'est un lit. Bob s'étend, d'où elle est sur le lit, elle peut voir le ciel noir par la fenêtre derrière sa tête.

Margot la rejoint, lui donne une camomille et lui parle doucement de comment elle doit dormir et de comment il y a beaucoup d'émotions dans l'air, mais que c'est important d'avoir une tanière à l'intérieur où l'on peut se sentir bien et être heureux. « Une tanière de taupe », se dit Bob. Margot lui flatte les cheveux et somnole en disant cela. Puis, elle parle de Jack et de comment elle l'aime.

- Tu devrais aller le rejoindre dans sa chambre, répond Bob.
- Mais non, c'est pas grave. Je m'occupe de mon amie. On va dormir tranquillement et demain tu vas te sentir super bien, tu vas voir.

- Je me sens bien.

- Je sais, je sais. Mais t'as l'air verte.

Et Bob se dit que c'est bien parce que c'est la couleur à *volonté*.

- J'arrive pas à dormir, j'aimerais juste prendre un peu de musique.

- Tu veux écouter de la musique. Ben oui, si ça peut te calmer.

Et Margot s'engouffre dans la chambre de Jack, Bob entend de petits rires, puis son amie revient avec un lecteur de disques compacts et un étui rempli de disques. Un peu plus tard, Margot dort doucement, une de ses mains posée sur l'épaule de Bob. Celle-ci regarde le ciel noir sur de la musique répétitive, puis on dirait que le ciel est un peu moins foncé, puis il arrête de pâlir. C'est bloqué. Ça fait une éternité que la ville dort et le temps ne recommencera jamais si Bob ne fait pas quelque chose pour que le soleil se lève. Elle sent le poids de la responsabilité, si seulement elle avait son disque de yoga de la Colombie-Britannique.

Au même moment, Benjamin fume des cigarettes sur un balcon dans le quartier Montcalm. Il se dit que ses amis sont beaucoup plus agréables que ceux chez qui il était plus tôt. Bob n'est même pas venu lui parler. Elle a l'air de s'en foutre. Un instant c'est la déception, puis il balaie l'information de son cerveau.

Au même moment, Jimmy dit à Julianne qu'il l'aime et, avec l'ambiance de tout ce qui se passe et de la belle soirée, ça se mélange dans l'amour qu'il a eu pour toutes les filles avant. Il est heureux.

Bob imagine la voix de la femme de yoga de Vancouver. Elle aime tant cette voix. Elle est douce, profonde et grave à la fois. Elle lui donne des indications pour une séance de yoga relaxante. Elle lui demande de porter attention à son orteil droit. Cette séance s'appelle Yoga Nidra. Relaxation consciente. Bob porte successivement attention à chacune des parties de son corps grâce à la voix dont elle se souvient. Elle a écouté tellement de fois cet enregistrement. À la fin de la séance, la voix continue à lui parler. Elle la félicite d'avoir trouvé cet état de conscience, d'avoir compris qui elle est et l'importance qu'elle aura pour le monde. Bob lui répond tout bas. Les larmes lui montent aux yeux. Oui, mais si le soleil ne se levait plus jamais. Oui, mais s'ils étaient coincés là, dans une noirceur chaotique. Et la voix l'aide à se concentrer, à compter, à appeler le soleil. Bob donne toute son espérance à ce projet. Elle fait profession de foi. Elle est la seule à pouvoir faire se lever le soleil.

Elle est en deuil, un deuil d'une grande tristesse, sans fond, sans appel. Et dans une autre vie, elle parle à son chum et lui dit qu'il ne faut pas faire d'enfants, mais ici maintenant, elle n'a qu'une tâche et c'est de faire se lever le soleil. Un bleu, un bleu subtil, puis un bleu de plus en plus franc. Puis, une éternité plus tard, c'est fait. Le ciel est bleu pétant comme douze nuits orthodoxes concentrées en une. Les cloches à la volée de par le monde sonnent. Il est né le divin enfant, sonnez hautbois. Bob sent que son amour a pris de l'expansion, elle n'arrive pas à voir jusqu'où il se rend.

Samedi 21 avril 2001

Ce matin-là, Bob est amoureuse. Elle n'a pas peur, le Soleil s'est levé sur son front. Sa tête renversée sur le futon du salon de Jack, la lumière la coupe en deux. Heureusement, elle y a cru. Par ailleurs, cet avènement de l'aube l'a épuisée, son ventre tombe sur ses côtes et les os de ses hanches. Elle est vide (voilà trois jours qu'elle n'a pas mangé) et toujours nue de la veille (l'effort lui avait donné chaud). Margot ne se rend pas compte que Bob est

euphorique encore à cette minute. Les ronflements doux de Margot. Bob pense aux odeurs qui la nourrissent. L'odeur du jus de canneberge... même si ce n'est pas du vrai jus, c'est l'odeur. L'odeur est authentique, le souvenir (ou l'essence?) de quelque chose est suffisant, pas besoin d'avoir le truc au complet. Bob choisit une pochette dans la montagne de cd du coloc de Jack, la guitare des frères Wright joue en sourdine, il ne faudrait pas que Margot se réveille autrement que doucement. « Et j'ai encore cette envie de respirer profondément », se dit Bob. Il fait chaud dans l'appartement. Le propriétaire n'a pas encore arrêté le chauffage central, les calorifères sont pleins d'eau. Bob est devenue un fruit desséché. Elle tire la fenêtre guillotine vers le haut, sans succès. Elle enfle ses petites culottes vertes avec des pommes, puis son Jeans de Woodstock. Elle se passe la langue sur les dents, elle est bien dans son corps. Elle se sent radieuse, rayonnante, son flux menstruel coule tranquillement dans sa petite culotte de voilette. Il coule en partie contre sa cuisse. Bob est bien dans sa crasse. Elle enfle son manteau de coupe militaire par-dessus son torse. Elle est la soldate des seins doux. Un peu plus, elle rirait toute seule; au diable la dépense, elle rit toute seule. Margot marmonne dans son sommeil. Entrouvre les yeux, dit : « t'es belle » avec une voix baveuse. Bob lui donne un bec magique sur le front. Elle descend les trois étages du bloc appartement de la rue St-Olivier, s'assied dans le portique. De l'autre côté de la rue, le divan rebut est toujours là. Elle se voit en train d'y embrasser Benjamin, elle ne pense pas à la peine qu'elle devrait avoir si elle se fiait aux émotions de base. L'air pique encore les yeux et la gorge à cause des gaz lacrymogènes de la veille.

Une ombre noire au bout de la rue St-Olivier vers l'Ouest s'approche. Une minute plus tard, Bob peut voir de quoi elle est composée.

Des soldats défilent. Rangée de quatre dans une colonne qui apparaît sans fin. Leur pas presque silencieux, leur habit noir, leur casque, leur bouclier, leur longue matraque... Un instant, Bob est dans le Paris de la Fronde. Elle est immobile, elle ne dérangera pas physiquement la marche. Elle se concentre sur la toute-fille, le tout-amour. Sa puissance nouvelle influencera les soldats. L'endroit du baiser est aussi béni. Elle sent que l'amour qui

y était il n'y a pas si longtemps a laissé une aura. Elle se concentre, les yeux fermés. Un bon papa sous sa visière de policier surentraîné va sentir cette vague.

Elle est là. Elle répète, tout bas, des mots : Christ-folle. Les policiers avancent dans la rue devant elle, sa colonne vertébrale est si droite. Elle sent qu'un fil la traverse de part en part. Puis elle chante, comme dans ce cours de chant qu'elle avait pris, une chanson de son enfance : *Il y a longtemps que je t'aime*. Elle chante plus aigu, mais doucement. La professeure lui avait dit : « Il me semble que tu serais plus à l'aise, si tu chantais mezzo. » *Jamais je ne t'oublierai*. Un des policiers tourne la tête vers elle un bref instant, mais la marche continue quand même. *Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai*. Sa voix et le souvenir de ce moment dans le divan forment un portail au-dessus des hommes. Elle les sent déjà plus calmes. Ils se souviendront, devant les manifestants, que ce n'est qu'un jeu. Ils ne sont que des personnages de policiers contre des personnages de manifestants, au fond, ils forment tous une famille. Ils ne peuvent pas être fâchés. Ils se reconnaîtront tous à la fin.

Plusieurs instants plus tard, les policiers ont disparu au bout de la rue dans la brume que Bob voit autour d'eux. Elle se lève et descend la rue St-Olivier pendant quelques pas. Les portes colorées des appartements se distinguent dans la lumière. Au coin Ste-Claire, Bob, attirée par la vue sur St-Roch et Limoilou au loin, tourne à gauche.

Pendant ce temps

Margot se lève, enfle un t-shirt. Elle cherche Bob, sort la moitié de son corps par la fenêtre de sa chambre, voit sa petite tête couettée partir vers le fleuve. Jack marmonne.

Un jour, ça lui arrivera. Bob ne le sait pas encore, mais ça lui arrivera. Elle regarde le ciel. Deux yeux tournés vers les nuages, une petite goutte tombe et en est digne. Un brocoli.
« Je saute dans une flaque, celle-là précisément. C'est pourtant une erreur. »

Elle descend les marches. Au premier palier de l'escalier du Faubourg, quelqu'un a peint au pochoir l'inscription suivante : « Je t'invite pour que tu sois là, glaçon chaud. Léo. » Elle pleure tellement elle sent que c'est à elle ce message. Elle était tellement froide, fermée.
« Une, deux briques, je saute par-dessus la clôture. J'ai des grands yeux pour voir du mak tak. »

Elle se souvient d'un ornithologue, d'un pot de beurre.

« Toute ma vie, toute ma vie, toute ma vie, toute ma vie, c'était la même chose. C'est la même chose. »

« J'ai un petit cheminot dans la tête. »

Elle se dit qu'elle aime forger, qu'elle aimerait forger si la vie disait la même chose à tous les coups.

Bob est sur le pallier des escaliers accrochés à la pierre de la falaise. La rue de la Couronne plus bas forme une grande ligne qui lui commande où regarder. Ses mâchoires ont envie de se coller entre elles comme si elle avait pris de la « e ». C'est bon d'être là et de ne pas penser à mal. Elle espère que Jack a compris pour les signes de mort sur les étiquettes des produits dans sa cuisine. Ce n'est pas facile de se débrouiller dans ce monde si on ne comprend pas les signes. Elle descend quelques marches jusqu'au deuxième palier, glisse sur une des rares flaques d'eau remplie de neige pas encore fondue. Il y a un banc intégré à la rambarde à cet endroit, elle s'y assied. Si elle a glissé, c'est sans doute parce qu'elle devait s'arrêter un peu ici. Ça bouge dans sa tête comme de l'eau chaude qui se déploierait lentement en se mélangeant à de l'eau froide et si on avait mis du colorant alimentaire dans un des contenants remplis d'eau, ce serait plus clair. On verrait l'eau froide teinte en rouge tomber lentement. Elle se penche un peu, le corps courbé comme celui d'une vieille. Si elle

avait une théière, elle s'y réchaufferait les mains. De ses yeux coulent des chutes claires. Elle colle sa langue derrière ses incisives à la limite de son palais. Elle voudrait ne penser à rien, mais le mouvement dans sa tête la conduit. Trois mille ans plus tard, Bob relève la tête. Le vrai matin est là. Il est là et tout tombe. Les briques de Québec s'accumulent en tas autour des fondations de la ville. Champlain est enterré partout. Bon dimanche.

Margot est plus troublée qu'à l'habitude, elle se dit qu'elle devrait faire quelque chose, aller marcher avec son amie. Son cœur bat dans sa tête et ça signifie beaucoup de douleur pour elle. Elle s'habille en essayant de ne pas réveiller Jack. Elle a besoin de toute sa volonté pour ne pas se coucher doucement contre le dos de son amoureux.

Bob n'en finit plus d'être fascinée par les pensées chatoyantes.

Son cerveau, son lobe frontal...

Elle est dans le parc St-Roch. Ses vêtements lui ressemblent de plus en plus. Elle porte presque une cape. C'est une redingote, mais c'est presque une cape. Elle saute d'un banc à l'autre au parc St-Roch, excitée comme un enfant jouant au loup. Un homme, magané, le cheveu cotonneux, regarde Bob qui sautille avec un air de chat énervé et lui dit :

- Hey! T'es dedans toé!

Bob se sent comme un enfant quand il lui dit ça. Elle est un enfant. Ça sent le patchouli. Les cheveux collés des deux côtés des joues, elle marche jusqu'au monument qui orne un des coins du parc St-Roch et qui ressemble à une piste d'atterrissage pour extra-terrestres. Elle est moins dedans maintenant qu'elle sait qu'elle est dedans. Elle mangerait du cheval. Elle se couche au milieu de la piste, les dalles sont froides et dures. Les os de ses hanches compriment sa peau contre la pierre des dalles. Elle regarde les nuages bouger assez

rapidement. Après ça, elle ferme les yeux et repense aux nuages qu'elle vient de voir, elle les imagine en accéléré.

Par automatisme, elle inspire.

Par automatisme.

Elle sent une présence (d'autres nuages bougent maintenant au-dessus du parc St-Roch).

Ce n'est pas normal cet attrait de Jimmy à son égard (elle a un peu froid). Son estomac gargouille puis se résigne, elle n'a pas mangé depuis qu'elle a compris que sentir suffit. L'idée de la fraise est plus importante que la fraise elle-même. Son nombril descend de plus en plus vers sa colonne, bientôt, il la rejoindra.

Ce n'est pas normal ce regard que Jimmy pose sur elle. C'est « quelqu'un » qui tente de l'atteindre à travers lui. Ce « quelqu'un » a déjà essayé à travers Benjamin. Il est désespéré maintenant, ne tient plus compte des convenances sociales d'ici. Jimmy est presque un frère. Elle espère que de ne pas avoir lu le message que Jimmy avait laissé et de ne pas avoir répondu au « Je t'aime » empêchera désormais ce « quelqu'un » de s'infiltrer en elle. Il y a les êtres humains et il y a les sur-êtres humains, les sur-êtres ont accès, pour s'exprimer et agir dans le monde, à plusieurs êtres humains de même type. Ils n'ont pas de corps à eux. Ce sur-être-là avait tenté d'atteindre Bob par Benjamin et par Jimmy parce qu'il comprend ce qu'elle est en train de devenir. Il voulait s'approprier son énergie. Désormais, il la respectera. Il doit déjà la respecter. Ça expliquerait le silence de Benjamin. Les nuages laissent passer un rayon ou deux jusqu'à Bob, confirmant ainsi qu'elle tire la bonne conclusion.

Peut-être devrait-elle faire quelque chose avec le minidisque compact *Free sex*. C'est un concentré de vie d'hommes ouverts d'esprits qui pourrait faire comprendre à tous qu'ils ont besoin d'être libres dans leur sexe et si elle le laissait tomber dans la chute à courrier du plus gros immeuble, ce serait comme dans la colonne vertébrale de l'immeuble et après ... ou alors, elle l'enterrerait au milieu de la ville et son essence se répandrait partout et éveillerait les hommes violents et les apaiserait et leur donnerait envie de trouver la bonne partenaire, la combinaison de phéromones parfaite que nul n'a jamais vue.

- Êtes-vous correcte?

Une dame habillée en violet se penche vers Bob.

Bob sort son visage le plus apaisé:

- Oui.

Margot est dehors devant l'appartement de son amoureux... son mal de tête...

- C'est tu si grave?

- Ben non chou, t'en fais pas pour elle, dit Jack qui ne sera encore là que pour vingt-quatre heures.

Il lui donne un bec sur le front. Hummmmm, quand il a les cheveux dépeignés de cette façon post-party, il est irrésistible, il est ...

- Tu t'inquiètes pour rien.

- Je sais pas ... tu l'as jamais vue, toi, quand elle fiiiiiiiit, dit-elle avec un geste de doigt qui ouvrirait sa tempe en la dévissant et en laissant sortir son contenu.

Une tête orange au bout de la rue donne une idée à Margot, elle met sa bouche sur celle de Jack jusqu'à ce que Jimmy soit à côté d'eux. C'est important d'avoir ce qu'on veut dans la vie.

· *40 heures douze*

Benjamin est dans les vapes. Il flotte, il n'a qu'un doigt pour mettre dans son nez. Il est assis à une table d'un café à écrire pourquoi il est un cave dégénéré dans un calepin qu'il enverra aux autorités. Il pense à Bob mille fois en se répétant qu'il l'aime parce que c'est la

plus belle des déesses du Québec algonquin. Il ne veut pas mourir foudroyé d'avoir défié le destin parce qu'il est trop inhibé dû à une enfance malheureuse et à des anciennes amours méchantes et laides comme des sorcières. Bob entre chez lui par la porte débarrée, elle porte sa plus légère robe blanche. Elle est magnifique et mangeable en même temps. Benjamin lui saute dessus et l'embrasse. Elle est toute nue en dessous. Ils sont super excités et il la prend comme ça pendant qu'elle se tient à des lianes au plafond de son appartement et que le soleil se couche sur la plage. Les oiseaux chantent. Bob jouit d'une manière qui fait jouir Benjamin. C'est bruyant et pourtant élégant en même temps et rien ni personne ne les entend grâce à la super isolation des murs de l'appartement. Après, Bob regarde dehors en buvant un verre de jus, la rue D'Auteuil est vide. C'est l'après. Elle est appuyée au comptoir de la cuisine, en plus, avec le puits de lumière, c'est spécial. Benjamin dit :

- Tu ressembles à un tableau.
- J'aimerais ça que tu vois ça, que ce soit ça l'image, quand tu penses à moi plus tard.

Soudain, il y a le visage du roux devant le soleil entre les tubes lumineux de la piste d'atterrissage :

- Qu'est-ce que tu fais là! puis-je me permettre d'ajouter : Maudite mongole!

Bob rit. Elle a l'impression de l'avoir vécue pour vrai, sa baise rococo.

« Gente dame », il tend sa main en transférant son poids vers l'arrière. La facilité qu'il a à dire ces choses avec ce ton drôle, à faire semblant qu'il n'y a pas eu d'ambiguïtés, peut-être était-il tellement sous l'emprise qu'il ne se souvient de rien. Ah, mais non... il y a fait allusion la soirée précédente, Bob se souvient maintenant.

- Comment tu vas toi? (Il lit ses yeux, c'est le moment d'avoir l'air quotidien, de ne pas osciller de la pupille.)
- Hum... correcte, j'avais envie de regarder le ciel, mais dans le gazon, ça piquait trop.

Elle ricane pour faire enjouée. Son visage est creusé. Des rigoles de plasticine grises descendent de ses yeux jusqu'au plancher, mais ses iris sont brillants comme ceux d'un bébé. Difficile pour Jimmy de dire si elle est magnifique ou si elle a l'air du yable.

- Mais là, c'est beau.
- On marche?
- Toujours.

Ils marchent près du magasin de déjeuners, puis Jimmy fonce dans un bosquet du parc pendant que Bob regarde la façade carrée et récente. Elle se retourne et son absence provoque un vertige chez elle. Une première phrase s'impose à Bob : « Vous avez soif de vos autoroutes. » L'eau monte dans ses yeux. Elle ne peut pas pleurer encore. La phrase est si claire dans son esprit, elle en est presque coupante. Bob la répète doucement : « Vous avez soif de vos autoroutes » et elle voit le Québec traversé de veines grises qui le tuent. Jimmy surgit des buissons avec en main un trille rouge (une espèce en danger) qu'il tend à Bob. Elle n'en est que plus agitée, elle n'est plus capable de suivre ses propres recommandations :

- Ton amour! ton amour, c'est la mort du trille.
- Hey wooo! Regarde j'ai même pas coupé les racines. Tu capotes un peu là (il parle plus doucement parce qu'il voit que les yeux de la fille sont pleins d'eau.) Pis là, l'amour, l'amour... J'avais pas vraiment dit ça comme ça. (Il lui flatte la joue.) On parle plus de ça, OK?

Il place la fleur derrière l'oreille féminine.

Silence

- Bon, ben moi, je m'en allais par là-bas avant de te tomber dessus, ben tsé, avant de te croiser, tu viens avec moi à l'flot?
- Je vais te suivre.

Elle prend son bras et c'est comme avant, elle lui fait confiance.

Pendant ce temps, Margot est assise sur Jack et ondule des hanches.

Onze heures onze, Benjamin a perdu toute possibilité de faire un vœu puisqu'il a dit non au vœu précédent quand il a été exaucé. Il est disqualifié. Il se commande un sandwich concombre-thon sans se soucier de puer de la bouche ou pas, c'est un des avantages de n'avoir plus d'attentes.

Quand les piliers de l'autoroute Dufferin commencent à se montrer, Bob commence à ne plus vouloir suivre Jimmy. C'est ce plafond volant... quelque chose de pas normal, la nature est oblitérée.

- Non, mais il y a un campement en dessous tu vas voir, tu vas aimer ça.

Elle se sent enfermée, les bruits sont plus forts que d'habitude, son âme est frêle et translucide comme douze automobiles. Jimmy se surprend :

- Coudon, portes-tu un gilet en dessous de ton manteau?

- Je vais y aller Jimmy, excuse-moi.

Elle le voit et il est grisâtre, il ne va pas bien, elle ne doit pas le suivre. Elle part brusquement et Jimmy fait les bras d'exaspération parce qu'elle est compliquée au bout du compte.

Sept instants courts plus tard, elle monte la côte d'Abraham, se sentant belle et terrible comme la déesse de la mort. Elle garde son cou super droit, son menton orienté vers

le sol. Elle croise plusieurs personnes qu'elle ne connaît pas et son professeur de philosophie du cégep, celui qui est passionné de Descartes et qui a les cheveux frisés. Elle lui sourit et murmure :

- Je doute. Je doute,

en passant à côté de lui. Il rit et crie «Merci!» sans arrêter de marcher parce que les rencontres sont éphémères. C'est un envoyé, ses yeux sont brun profond.

Une fois au 566 St-Gabriel, Bob retrouve des bribes de son itinéraire, elle compte les marches menant chez elle par habitude, mais c'est comme si elles valsaient devant elle, puis les nombres sont si significatifs, la quatrième est la marche chanceuse, puis la sixième, elle la saute et rendue à la neuvième, elle s'assoit et contemple pendant une éternité l'étendu de sa vie, parce que neuf, c'est la mort continue. Quarante-cinq moments plus tard, elle se lève lentement et monte chez elle en visualisant tout son carcan qui la quitte dans une bulle et qui s'en va au loin. Elle est re-libre ou libre à une autre étape. Ses lèvres sont violettes. Elle doit porter un chandail bientôt.

Dans le salon, la femme-nuque-superbe-reine-de-Jimmy-aux-cheveux-mi-rasés est devant une occupation. Elle est concentrée. Elle sursaute et accueille Bob d'une voix trop gentille :

- Ah! Allo, c'est toi ...

- Allo, oui.

- Wow, t'es toute belle avec ta fleur dans les cheveux.

- C'est Jimmy qui me l'a donnée (Nuance de déception dans le regard de femme-nuque-superbe-reine-de-Jimmy-aux-cheveux-mi-rasés), mais ce n'est pas une fleur qui sent bon.

- Ouan, c'est pas lui qui me ferait des cadeaux comme ça. Haha!

C'est un rire faux, Bob frissonne. C'est à cause d'elle qu'il est gris. Avec elle, il meurt. Elle pompe son énergie.

- C'est Jimmy qui m'a dit que je pouvais travailler ici.
- Oui, oui.

Bob entre dans la chambre de Jimmy quand la fille charnue est aux toilettes. Les draps sont en bataille sur le lit, les couvertures ainsi assemblées ressemblent à la forme d'un corps, d'un corps mort. Les objets de l'amante de Jimmy disséminés dans la pièce envahissent l'espace vital. Il va étouffer. Bob se couche sur le lit, se tourne et se retourne dans les draps pour y laisser son odeur. Elle entend l'eau dans la douche, qui tombe. Puis, elle s'assied et commence à écrire son guide.

« Vous avez soif des autoroutes.

Du coin de l'œil tout le monde est toi.

Évaluation définitive

Le chuintement de la glace sur le fleuve

Bon dimanche »

Elle biffe le vers commençant par « évaluation », elle ne peut pas être trop claire, elle doit seulement laisser les indices, puis « évaluation » est un terme négatif. Elle somnole.

- Qu'est-ce que tu fais?

La fille est dans le cadre de porte, elle porte maintenant une robe rétro qui lui sied magnifiquement. Elle a un regard un peu de jugement, un peu de fille jalouse.

- J'écris.
- Dans la chambre de Jimmy?

Bob va dans sa chambre. Se couche et se perd dans la lune.

Benjamin ne comprend pas ce qui se passe. Il a mal à son père et à sa mère. Il est seul dans son appartement blanc, il se tient droit sous un lustre en cristal. Il est comme un ours qui aurait oublié de grossir avant l'hiver. Des Parisiens tournent autour de lui et lui disent de mieux articuler, pourtant il ne parle pas. Bientôt, il va s'abandonner et ce sera mieux ainsi. Il tourne sa tête toujours du côté gauche. Encore une fois, si c'était possible de l'appeler entre neuf heures et midi ou entre treize heures et dix-sept heures, les jours de semaine.

Bob enfle une jupe beige rose en soie double-épaisseur bouffante, un haut noir pigeonnant troué et le veston de son grand-père en corduroy. Elle prend son sac violet et y plonge un sèche-cheveux d'une marque de type nouveau millénaire américain. Il est gigantesque et arrache le cuir chevelu en même temps qu'il force l'eau à s'évaporer (Bob est prise dans une publicité qui joue en boucle). Elle pense à dormir, dormir éveillé, poète au travail, elle doit dormir au bon endroit et les problèmes se régleront d'eux-mêmes dans la cité, à cause de son énergie qui se répandra et aidera les gens à s'entendre. Elle est l'apaisant social, le sèche-cheveux est son arme. Ou alors, elle apportera des fleurs. Elle se recouche dans son lit. « Vous avez peur de moi, vous n'êtes pas prêts... La Toute-fille. » Si elle pense trop, elle a mal au cœur. Sans s'en rendre compte, les souvenirs de tous ceux qui ont été méchants reviennent et la colère la fait trembler. Jamais un moyen de s'en sauver, tout conspire à l'engluer, alors qu'elle a compris, et ce sentiment d'une mort imminente, de la mort d'un cœur pur. Ça ne se dit pas tellement c'est dommage. Elle pleure.

Elle a toujours le trille dans les cheveux.

Pendant ce temps, Margot fait l'amour en cuillère. Ce n'est pas la meilleure position, mais ça fait changement.

Bob est immobile avec sa vie autour d'elle depuis quelques longues pauses déjà. Elle a l'impression de concorder. Le soleil est dans sa chambre et chauffe sa peau. C'est ce moment qu'elle choisit pour sortir. Elle sort et suit l'intuition. Il y a un endroit où elle devrait être en ce moment. La tranquillité d'esprit confirme quand elle est au bon endroit au bon moment, ce n'est pas ce qu'elle sent maintenant. Elle doit trouver le lieu qui la fera vibrer en concordance.

Sur la rue Richelieu du côté le plus près du Fleuve (mais quand même à plusieurs kilomètres du Fleuve en réalité), Bob sent qu'elle retrouve sa concordance, une porte ouvragée sang-de-bœuf attire son attention. Elle s'en approche. « The ammunition walking slowly vers the dégage. Pensez qu'encore c'est possible. Qui est l'homme qui ne me fera pas d'enfants? » Elle fait un pas de plus, respire un coup. « Le lézard est-il en forme? Survivra-t-il? Ma bande dessinée préférée de Jimmy est celle avec le lézard. » Puis elle arrête, elle est dans l'amollissement, au milieu de la rue. Nulle voiture en vue. « Le sentiment de tout-accomplissement coule dans mes veines. Cette nuit, j'ai rêvé sans dormir, rêvé que j'étais accompagnée, qu'une main bienveillante fermait mes yeux, allumait la lumière sur mon front et me dictait le début de ma quête. Mmmmmmmmmmmmmmmmmmmmm. » Elle regarde la large fenêtre au milieu de la porte ouvragée, quelqu'un a collé des feuilles mortes en nombre suffisant pour la recouvrir presque en entier. « Une tentative attendrissante de retrouver l'état primitif, le logement initial (We are all dying). » Elle sait qu'il lui faudrait un appartement dont le sol serait recouvert de tourbe. Du coin de son œil droit, elle revoit la masse sombre des soldats qu'elle avait vue. Ils la cherchent parce que trop de déclics dans sa tête. Les feuilles mortes de l'autre côté de la vitre scintillent, elle n'a plus rien à perdre. Elle n'ose vérifier si la masse noire est là ou pas. Avoir l'air de rien. Elle avance la main vers la poignée en mode tai chi. Ce n'est pas barré. Elle se couche lentement dans le hall de l'appartement aux feuilles. Elle doit dormir qu'elle se dit, c'est trop et ils la voient penser. Elle devait

continuer à poursuivre sa compréhension en sourdine. Quand elle était petite, elle avait une bedaine d'enfant. Tout dans son être crie la toute-présence, elle contrôle même le battement de son cœur, ils vont venir la chercher. Les bruits de la ville et de la circulation deviennent des patrouilles. Elle sort le sèche-cheveux de son sac et se blottit contre lui. Elle essaie d'atteindre une somnolence douce. Elle est en sécurité parce qu'elle n'est plus dans un lieu public. La porte de l'appartement est entrouverte, les feuilles d'érable et de hêtre scintillent. Elle est encore plus en sécurité que dans son appartement parce que cet appartement-ci appartient à l'idée de la forêt. Un homme portant un sac en bandoulière passe dans la rue tout près d'elle, elle peut voir sa silhouette se découper derrière les feuilles mortes. Il ne l'a pas vue. Sensation jouissive d'invisibilité.

Une silhouette venant de l'arrière de l'appartement aux feuilles approche (les silhouettes arrivent toujours de l'arrière). Elle émet un bruit avec son organe respiratoire comme un cri aspiré. Bob crie par mimétisme et saute presque dans la rue. Elle voit un instant le visage de la femme aux feuilles mortes avant de s'éclipser, c'est celui d'une lignée d'humains d'il y a très longtemps. Elle s'étonne toujours d'en voir encore. Son visage particulier appartient aux vieilles espèces, une beauté démodée, comme les lamantins. Bob marche vers l'autoroute Dufferin.

Un bruit large et grave comme une onde envahit son esprit et la calme, donne une pause au flot de ses pensées. Un bruit à l'intérieur d'elle, à l'intérieur de tout son corps.

Arrivée près de la clôture, il y a une centaine de personnes assez calmes, elles semblent attendre. Elle voit Agnès et ses collègues bien articulés du conservatoire. Ils se promènent avec des pancartes sur lesquelles est écrit : « J'ai peur » en grosses lettres bleues. Au moment où Bob les croise (elle marche vers un endroit encore indéfini, elle veut voir le tableau au complet), un des garçons du groupe est en grande conversation avec Agnès. Bob ne la saluera pas, elles ne sont pas sur le même plan aujourd'hui. Le son hypergrave est encore là comme un plancher dans son esprit. Bob est en haut de la côte de la Montagne au milieu de la rue, la circulation est bloquée. Autour d'elle, beaucoup portent des foulards imbibés de citron sur leurs nez. Ils se dirigent tous vers la barrière, des porteurs de drapeaux, des scandeurs, des automates vivants, des suiveux et des guerriers sans armure. Aux quatre

coins de la scène, des vieilles âmes aux yeux perçants surveillent. De l'agitation naît l'éveil des consciences. Bob sait qu'ils sont là, mais elle ne les regarde pas dans les yeux. Ils seront fiers d'elle. Le soleil chaud inonde la place, elle a trouvé où elle devait être.

Bob est fascinée par les cônes sur le toit de Méduse. Elle ne peut pas. Elle ne doit pas. Elle ne mange pas. Elle a ses yeux dans sa poche, dans sa main. Elle marche jusqu'en haut des escaliers à côté du complexe Méduse. C'est une position stratégique, au loin elle voit une foule en dessous de plusieurs pancartes sur le boulevard Charest. Elle entend le son de leurs protestations. Assoiement, méditation, attente. Arrivée au coin de la Couronne, une grande partie de la foule bifurque vers Limoilou. Bob est estomaquée. Quel est ce nouveau mystère? Une foule plus petite tourne sur de la Couronne et se dirige vers la côte de la Montagne. « Mes bébés ».

Julianne a rejoint Jimmy en dessous des piliers en Basse-Ville. Il est fort. Les lunettes de natation, le foulard. Tous ceux qui sont réunis à l'îlot fleuri tapent sur les piliers de béton au passage de la plus grosse foule que Jimmy ait jamais vue (il est nouveau dans la profession). Ça fait déjà plusieurs minutes qu'ils sont là, à la regarder passer. Et ça résonne, les bâtons font un boucan d'enfer sur le béton, la foule crie. C'est un vacarme assourdissant qui provoque le frisson chez Jimmy et cette sensation s'ajoute à l'amour qu'il a pour Julianne. Il lui tient la taille.

À bien y penser, peut-être est-ce mieux que la majorité de la foule se dirige vers la banlieue. Bob va au milieu de la côte d'Abraham, les bras ouverts. Ils ne sont pas prêts, ceux qui s'éloignent, mais ils ont quand même éclos. Et ils iront montrer leur belle énergie à ceux qui se cachent, à ceux qui ont peur. Plusieurs minutes plus tard, la foule est maintenant compacte autour de Bob. Elle se sent respirer à travers eux. Ça scande. Bob émet un petit bruit régulier tout bas, mais c'est un secret. Elle suit, se synchronise au rythme de la marche.

Plus tard, ils ne peuvent plus avancer. Ils huent quand le mur de policiers antiémeutes avance de deux pas. Bob ferme les yeux, ses pensées ont envie de s'emballer. À un moment, un gars crie : « Attention! Il va garnoter. » D'où elle est, Bob ne peut pas voir. Un instant plus tard, un nuage blanc s'étend au-dessus des manifestants. Bob se met à trembler. La foule recule. Les gens se poussent. La température s'obscurcit. Il commence à faire mal aux yeux et à la gorge. Bob les protégera. Tous.

Pendant ce temps, Marguerite est au coin de la rue Tourelle, elle n'arrive pas à avancer plus avant. Elle rage. Jack préfère rester là, il la serre dans ses bras, ne veut pas qu'il lui arrive quelque chose, veut rentrer et continuer à faire l'amour.

C'est à cause de ça ou de ça, de la tension dans l'air, de la peur. Bob est là avec eux depuis toujours et maintenant ils se tapent sur la gueule. Elle est compressée entre plusieurs personnes. Elle dit à un des passants : « Retenez-moi. » Mais pas assez fort, l'homme ne comprend pas qu'elle s'adresse à lui. Et il y a des gens tout autour et leur présence est difficile à appréhender à cause de la fumée et du ciel qui n'est plus aussi bleu et des vieilles âmes qu'elle a perdues de vue et d'Agnès, au moins si elle voyait Agnès elle saurait que ce n'est pas un guet-apens. Devant la foule, des hommes, en noir entièrement, s'attaquent à eux pour les oblitérer parce qu'elle est là avec eux et qu'elle a compris et que la foule comprendra à son tour, c'est donc qu'elle ne les protège pas, elle les met en danger et ils ne s'en doutent pas, ils sentent pourquoi ils se battent, ils ne savent pas, ils le sentent. Et la poussière, et les chevaux qui s'agitent, les épées, les heaumes. Et elle crie. Et elle crie, les veines du cou sorties avec tout son jus, sans conscience aucune de l'effet qu'elle peut avoir sur les autres. Elle crie comme si elle allait mourir. Elle va mourir, étouffée par le gaz asphyxiant. Elle a perdu tout son souffle et difficile de le reprendre dans pareille infection blanche. Des visages sont tournés vers elle, muets. Un gars lui tient le coude et dit :

- Ça va aller, suis-moi, on va te sortir d'ici.

Il tend un foulard citronné à Bob. Et elle sait qu'elle doit accomplir le miracle quand le gars l'amène vers le cœur du nuage blanc. Les mouvements de foule l'avaient déjà déplacée vers

le Vieux-Québec, c'est moins loin de retraiter par là-bas. Elle doit prouver à la face du monde qu'elle peut survivre aux gaz asphyxiants.

- De combien de miracles aurez-vous besoin? Je suis épuisée. Hommes de peu de foi.
- On n'a pas ben ben le choix.

que le guide répond sans avoir trop compris ce que Bob disait. Elle dodeline de la tête. Les gaz sont moins compacts ici, de vieux canons peints en noir lustré ornent la rue en haut de la falaise où ils sont maintenant. Le gars enlève son foulard :

- Ça va aller?

Ses cheveux sont pâles et frisés. Il donne de l'eau à Bob. Une offrande pure. Il lui aurait lavé les pieds sans doute, mais Bob préfère s'esquiver :

- Ça va, merci.

Elle touche son front à lui dans un geste de bénédiction subtile, avant de monter vers un petit parc pour enfants.

Bob retrouve le sens du chemin. C'est facile ici, les gaz lacrymogènes diminuent. Elle s'éloigne du groupe. Les masques et les jeunes aux pancartes effrayées ne sont visibles nulle part. C'est familier ce chemin. C'est la rue d'Aiguillon et maintenant elle comprend le sens de ce nom. C'est comme une rue aiguille qui perce la vieille ville. Et c'est pour ça que Benjamin habite au bout de cette rue parce qu'il appartient à la normalité transformative. Elle s'envolerait, mais cela pourrait effrayer. Ils ne sont pas prêts. « Je suis la méduse. Les dons de sang. Le regard. Mon sang miraculeux » C'est encore beau ce qu'elle a à faire, automatisme divin. Ça va advenir. De l'intérieur de chacun d'entre eux. Elle ne doit pas se révéler sinon les agents en noir vont la tuer pour la faire taire. Elle entend leurs coups de feu. Elle voit les gens de la foule qui sautent en bas de l'escalier de la falaise à cause des balles de plastique. Elle les voit avoir mal. Elle voit cette image en boucle : le groupe paniquant dans l'escalier se jetant en bas des marches pour ne pas être touché. Elle entend les agents en noir lui dire de fermer sa gueule. Elle s'assied sur la chaîne de trottoir et se met en petite boule

pour reprendre un peu de sa chaleur. Un immeuble haut à sa droite la cache presque du tumulte et de l'air irrespirable.

Deux cent mètres à sa droite, Margot crie. Deux cent cinquante mètres à sa droite Jimmy et Julianne regardent les gens, regardent ce qui se passe. Ils constatent que la foule est bigarrée, qu'elle est aujourd'hui principalement composée de gens en bas de quarante ans. Jimmy est pris d'un moment de lucidité. Il se voit d'en haut. Il est traversé par la conscience aiguë de sa propre insignifiance en même temps que par celle de son unicité miraculeuse. Il se sent vivant. Julianne aussi se sent vivante parce qu'elle a un peu froid.

« Margot assomme-moi. Je n'arrive pas à m'assoupir. On dirait que je vais rester collée là pour toujours. » Sauf que Margot n'est pas là pour assommer Bob et que de toute façon ça ferait mal. Bob arrive dans l'escalier intérieur du duplex au balcon bleu cyan, elle doit ralentir le flot de ses pensées, puis manger. Elle monte les marches menant à son appartement, elle n'entend pas sa voix qui sacre comme la dernière fois qu'elle était dans cette cage d'escalier. Sûrement, il la trouve conne, mais ce n'est pas grave, c'est parce qu'il n'a pas compris encore. Elle l'aime avec son cœur battant de lumière. Elle n'a presque plus de peau déjà. Bob pleure un peu. C'est trop, c'est trop tout en même temps. Elle cogne à la porte sans même s'essuyer les yeux. Pour mieux voir à travers l'eau, elle ouvre les paupières toutes grandes. Benjamin apparaît de l'autre côté de la porte ouverte. Et là, il y a un truc, c'est parce qu'elle est vraiment consciente d'un trépigement de son œil gauche, il ne fait pas cela d'habitude.

À côté du Grand Théâtre sur René-Lévesque, des irréductibles ont grimpé sur la clôture. Ils la brassent et la font vaciller grâce à un transfert de poids de groupe. Ici, les policiers anti-émeutes ont choisi une autre tactique, ils attendent l'invasion des manifestants de l'autre côté du périmètre. Ils sont prêts.

Un tronçon de la clôture cède. « Ça y est. » pensent les hommes encasqués. Quelques manifestants traversent le périmètre, s'assoient, font des « V » avec leurs mains, d'autres les prennent en photo. Et puis ils sortent du périmètre.

Bob :

- Leo
- Mais encore?

Benjamin regarde Bob en levant ses sourcils. Il ne doit pas s'en rendre compte qu'il lève ses sourcils. Bob prend une des couvertures et la met sur sa tête comme un châle. Benjamin va à la cuisine et en ramène un verre d'eau. Il le donne à la fille assise sur son lit. Bob observe le verre méticuleusement. Il est en plastique semi-transparent violet (qu'est-ce que ça voulait dire « violet »? Ah oui c'était la couleur du top, c'était l'énergie clairvoyante), alors elle sait que Benjamin sait qu'elle possède la connaissance. Et elle boit une toute petite gorgée de cette eau tiédasse au goût de robinet de vieille maison. Elle sent par le goût de l'eau et du plastique, les petits morceaux qui se détachent sur le côté de la paroi. Elle sent qu'il comprend la symbolique de la couleur violet, mais sans l'avoir intégrée à tous les niveaux de sa vie et qu'il veut en quelque sorte usurper sa connaissance. Elle ne peut pas tout lui expliquer. Elle ne peut pas boire dans pareille infection, il doit comprendre. Elle doit boire dans la porcelaine la plus pure.

- Bousquet.
- Comment?
- ...
- Qu'est-ce qui se passe, Mademoiselle? Ça va aller. ok? Arrête d'être comme ça. Tiens. Viens là.

Et il s'assied à côté d'elle, la serre sur son épaule. Bob, ça lui donne envie de dormir un temps. Mais son énergie en dedans est trop forte. Elle a trop de choses à régler. Elle est lourde et légère en même temps. Benjamin regarde sa montre subtilement. Bob voudrait lui

dire: « Tu me reconnais? C'est moi. C'est moi! » avec toute la force de sa volonté. C'est elle la fille du plan, mais il n'a pas l'air de s'en souvenir.

Benjamin va dans la cuisine. Il parle au téléphone.

« Ouais, je sais pas. ... Je pourrais pas dire. »

Bob pense : « Ceux qui savent ne parlent pas. »

« Elle dit quelques mots. 'Leo' revient souvent. »

Bob pense : « Il transmet mes indices. Il veut que d'autres comprennent la force du lion. Il est intelligent » et c'est comme si elle sentait fondre les mots qui disaient cela dans sa tête et que ça lui faisait du bien. Des mots à déguster.

« Elle met la couverture dans mon lit sur sa tête, comme si elle voulait ressembler à... je sais pas... » et Bob ne l'entend plus parce qu'il est plus loin, sur le balcon sans doute.

Deux taches d'humidité tremblent au plafond. Bob aimerait faire l'amour avec Benjamin, même s'il est trop tôt. Ils ne doivent pas être les premiers. En même temps, elle le trouve si réel. Il a des pores de peau dilatés, un peu trop de sourcils, une façon de cambrer son dos qui doit ressembler à son père. Il est ancré. Si seulement il pouvait être albinos, elle sait qu'il serait capable de se déplacer avec rapidité, fluidité et grâce.

Elle est chez lui. Il est normal, mais l'abat-jour brûlé n'est pas de lui. Il est possédé par un autre esprit. Le cadre avec la photo vieillotte, un pique-nique, la pénombre, tout juste après l'heure magique. L'homme a les bras tendus vers le ciel en signe de victoire, son visage porte l'expression d'une plénitude juvénile abondante. C'est un signe, il est là, il est encore là autour de Benjamin, l'ancien parasite, le protecteur.

Elle cherche le cœur, le battement. Elle ne sera pas tranquille, elle ne dormira pas sans Benjamin, elle se recouche sur le lit. Il viendra la rejoindre, pas besoin de parler.

Il doit s'en aller de chez lui, il a un rendez-vous. Il hésite à la porte, retourne à la cuisine, prend son ordinateur portable et s'en va.

Elle entend encore sa présence pendant un instant.

Les nuages bougent à une certaine vitesse au-dessus de la ville. Ils sont peu nombreux. De loin, ils ont l'air lents, mais pour ceux qui sont en altitude c'est assez clair qu'ils sont rapides et ce mouvement leur permet de changer de forme et de moduler l'éclairage de la manifestation, des manifestants, des policiers, des passants, de ceux qui relaxent sur leurs balcons plus loin, qui profitent d'un redoux printanier inespéré, de ceux qui traversent de Place de la Cité à Place Laurier pour continuer leur recherche d'un complet chic (qu'ils porteraient au bal par exemple). Un peu de vent chante dans les vieux cadres de fenêtres des triplex mal rénovés de St-Jean-Baptiste, un peu de vent siffle entre la fenêtre et son cadre dans la cuisine de Benjamin. Bob est sous l'emprise de ce sifflement. Elle bouge la tête doucement.

Elle pense à Benjamin qui n'est plus là avec elle. Elle n'est plus certaine de la grosseur de son cœur à elle, il s'étire, les veines orange. C'est encore plus fort à cause de l'automatisme. Elle inspire. Son cœur devient orange complètement. Elle garde l'oxygène dans ses poumons. Les veines deviennent violettes. Elle relâche. En même temps, ses sphincters lâchent. Son cœur devient vert. Elle se familiarise avec les craques au plafond du salon double de Benjamin. Son envie de celui-ci a disparu en même temps que son sentiment de toute-sécurité. Une ombre comme un hibou dans son champ de vision à droite. Elle est visitée par une autre présence. Ça la surveille. Ça ne peut pas s'en empêcher. *With horror and discomfort she came to realise that she wasn't rid of him. He was there trying to stay within her by an other way, haunting Benjamin's apartment.* Elle marche maintenant dans le salon de Benjamin suivant une trajectoire ovale. Elle marche dans le sens des aiguilles d'une

montre pour la suite du monde. Elle peut entendre la voix maintenant, la voix qui prononce son nom composé snob. Prononcé par cette voix, il devient dégueulasse. Elle marche plus vite et elle chante pour conjurer le sort, pour faire fuir les morts, elle a besoin de tout son courage parce que la présence qui l'entoure en ce moment la remplit d'une horreur, mais d'une horreur. C'est le diable et le frisson ancestral fait lever ses poils, ce n'est pas une blague d'Halloween. Elle le sauvera lui aussi, lui, avec sa voix dégueulasse qui dit : « Tu me fais du bien » et son plaisir est dégueulasse. Bientôt, elle ne peut plus se contenter de chanter, elle crie et c'est toute son énergie qui sort d'elle en éclats, elle est brûlante, elle brûle, elle tue, elle empêche le mal d'advenir par sa voix.

15h34

Benjamin est au Temporel. Son rendez-vous est terminé. Il n'ose revenir chez lui tout de suite. Peut-être a-t-il raison d'hésiter. Il se sent stupide avec son ordinateur trop lourd dans son sac à dos. Il se demande ce que va faire le patron du café. Il appellera les parents de la fille.

15h34

Margot ne sent pas la fatigue, elle est encore pleine d'adrénaline. Jack est évaché sur le divan du salon de l'appartement sur Grande-Allée. Il n'a plus envie de manifester. Il est poche. Plusieurs personnes présentes dans le salon pensent à aller faire l'épicerie. Ils ont faim. Margot les juge. Pas le temps de faire un vrai repas, on devrait partir tout de suite, manger des noix en chemin.

15h34

Jimmy pense à ce qu'il vit, il répète des slogans avec les autres. Il est en colère.

15h45

Margot est avec l'amoureux et les amis aux Halles du petit quartier. Ils prennent encore plus de temps à choisir ce qu'ils vont manger. Ils parlent. Font des compromis entre végétalien, végétarien et carnivore. Jack ne comprend pas tout ce qu'ils disent. Il veut manger un gros sandwich. Sa girlfriend est moins belle quand elle est bougonne comme ça. Il se demande un peu ce qu'il fait avec elle. Jack est con. Margot se force à sourire et trouve une issue :

- Je vais aller au Projet pendant que vous regardez ça, d'accord?
- Yes; ok.

Margot entre au Projet. Christophe est debout derrière le comptoir. Une petite nouvelle probablement choisie pour son look de bambi sert maladroitement un thé à un client dans le coin des plantes. Christophe est soucieux. Margot salue. Christophe lui parle. Christophe lui parle assez longtemps. Une toune d'Afro-beat joue dans le café, une espèce de son de cloche revient assez souvent, il résonne et cache les paroles du patron du café. Margot ne comprend plus ce qu'il dit. Elle le regarde avec ses yeux à elle. En dessous de ses yeux, il y a une bouche, une bouche serrée d'angoisse de madame, de mère. Une bouche qui cache le genre de dents qui se mord l'intérieur des joues en attendant l'autobus. Margot sait que Bob déteste les filles qui font ça. Bob les déteste quand elles font ça. Le reste du temps, elle pourrait sans doute les aimer. Toutefois, si elle apprend que des fois elles font ça, ça changera son regard sur elles pour toujours. Malgré ce risque, Margot se mord l'intérieur des joues. Elle est si en colère contre son amie, elles sont quittes maintenant. Après, un peu de sa colère déborde sur Christophe. Il pointe la nouvelle de 18 ans :

- Je pouvais pas, mais comprends! Je pouvais pas la laisser toute seule, mais regarde-la enfin!

Margot est déjà à l'extérieur.

13h45

Bob se sent mieux.

Elle ne sait pas pourquoi. C'est de respirer dans le lit qui lui a fait ça. Elle a soudainement l'impression que tout est ridicule dans son attitude, qu'elle n'aurait pas dû venir le voir, qu'elle n'aurait pas dû faire pipi dans son lit. Elle se lève, ramasse les draps et en fait une boule. Elle jette la boule de drap dans la poubelle. Ça sent un peu mauvais, mais pas tant que ça parce que Bob s'hydrate beaucoup et souvent. Elle a besoin de s'enregistrer maintenant. Il faut qu'elle raconte ce qu'elle a vu depuis quelques heures.

Bob prend une éponge dans la cuisine, elle la plonge dans le jet du robinet, ajoute du savon à vaisselle. Elle frotte le matelas de Benjamin avec force. Ce n'est pas si difficile et peut-être qu'il oubliera qu'il y avait des draps sur son lit.

Après le frottage, Bob ouvre le frigo parce qu'elle se rend compte que son estomac est en émoi. C'est inacceptable, c'est la vie matérielle, il faut manger. Bob trouve de la miche blanche et du fromage orange, de la laitue-iceberg, une vieille tomate italienne, de la moutarde, de la mayo. Elle se fait un sandwich, le mange à grosses bouchées, c'est si bon, c'est comme de renoncer à la vie éternelle. Mon royaume pour de la Hellman's et du pain blanc. Les agents de conservation et les colorants se mélangent si bien dans la bouche de la fille vraie. Elle est redevenue sa part humaine, c'est certain. Après, il reste des miettes, c'est certain, mais elle n'a pas le temps de tout ranger, elle doit sortir de l'appartement. Elle a quelque chose à faire plus loin et ça ne peut pas attendre.

Il ne se rendra pas compte de tout ça, la prochaine fois qu'ils se verront, ils pourront se dire :

- Ah oui, haha! T'étais un peu drôle la dernière fois qu'on s'est vus. Lendemain de veille? Qu'est-ce que t'avais fait?

- Oui, oui, je sais ... Mon coloc avait invité du monde chez nous. Tu sais comment c'est.

Et elle changera de sujet, et jamais il ne saura ce qu'elle a vu. Ou il le saura à l'intérieur, parce que ceux qui savent ...

16h

Benjamin a bu un café au lait et a discuté avec la serveuse aux cheveux frisés. Il a aussi eu le temps de se raisonner. C'était à moitié dans sa tête qu'il la sentait bizarre cette fille et il ne devrait pas chialer, pour une fois qu'elle s'impose comme ça, il devrait sauter sur l'occasion surtout que ça fait quand même plusieurs jours que ça brette cette histoire. Elle est peut-être là pour se racheter. Mais, il avait appelé son patron au café pour qu'il s'occupe d'elle. C'était pas très cool, non, c'était pas très cool qu'il ait fait ça. Il a juste besoin qu'elle dorme un peu avec lui et il va la faire sentir bien. Il paie son café et s'en va.

Bob descend jusque dans le Vieux-Port par l'escalier qui mène à la côte du Colonel-Dambourgès. Elle vit à fond le grand calme de ce côté-ci du périmètre. Seul le S.O.S. géant en lettres blanches du côté de Lévis et l'absence de touristes lui parlent de quelque chose d'inhabituel. Elle doit trouver un taxi, un chauffeur qui cogne des clous dans l'odeur de pêche artificielle, près du bar l'Inox à côté du Marché du Vieux-Port.

Elle veut vivre la fatigue d'avoir peu dormi, puis d'avoir trop mangé de choses grasses et de se sentir barbouillée dans la chaleur sèche d'une voiture.

Margot est chez Benjamin. Elle engueule un Benjamin qui fait du ménage. En voyant son appartement, il s'est redit que Bob est bizarre et il n'a plus envie d'arranger les choses, en plus, cette grande échalote qui le traite de lâche parce qu'il est parti. C'est trop pour un

dimanche après-midi. Il vide sa poubelle dans un gros sac noir. Mais qu'est-ce qu'elle a, tabarnak? L'Anglais de l'autre soir, l'ami de son amie, essaie de calmer l'hystérique. Benjamin préfère ne pas parler pour ne pas envenimer les choses. Puis, l'échalote et l'Anglais partent de chez lui parce que ça n'aide pas à retrouver la fille bizarre de l'engueuler comme ça. Ils claquent la porte en sortant. Benjamin se prépare un café. Il les aidera peut-être plus tard, pour l'instant, il veut juste avoir une petite paix.

Margot veut appeler la police. Jack croit qu'il faut attendre vingt-quatre heures pour un adulte disparu. Ils vont la retrouver avant ça. Margot ne sait pas quoi penser, elle panique un peu. Elle veut marcher. Ils essaient de la retrouver dans la foule.

Bob erre dans le Vieux-Port. Elle cherche sa concordance à nouveau. L'idée de l'eau puissante lui avait dit de partir de l'appartement. Elle doit trouver l'endroit d'où elle pourra être le cœur de la ville. Les manifestants ont besoin d'elle. Elle est en plein dans l'heure magique, les bâtisses sont dorées à cause de ça. Elle se dirige vers le fleuve St-Laurent. En chemin, les vieilles demeures, les entrées voûtées lui font perdre beaucoup de temps à cause de tout le passé qui a eu lieu ici. Elle traverse la place royale en pensant à Molière, puis elle a une apparition. Des blocs blancs.

Margot patrouille avec l'auto de son père et son père. Elle rage. C'est pourtant pas si grand. Le père de Margot appelle la police parce qu'il sait qu'on cherche les bizarres plus rapidement. Ça va être difficile avec « la situation » actuelle qu'ils disent.

Bob est fascinée par la sculpture blanche et le choc avec l'ancien. Elle est assise dans un coin, elle la regarde de pas trop près. Elle médite, la réponse viendra d'elle-même. Puis, son attention est attirée par les lettres d'au secours de l'autre côté de la grande eau. Le "S", le "O" et l'autre "S" sont blancs eux aussi. L'image de Benjamin, seul et triste au milieu des Français

lui revient en tête, elle ne peut pas être là pour la ville tant qu'elle ne l'a pas sauvé. Il essaie de la retenir.

Le soir venu

Éric Soyeux qui court en dessous des hélicos dans le parc de l'Artillerie, c'est presque meilleur que de baiser avec Marie. Et il y a une communication qui se passe, des hélicos à la rue. (Georges Bush y est, il pointe les jeunes qui se sauvent en disant : kill those bastards.) Une partie des agents qui surveillent ce côté du périmètre courent vers le parc de l'Artillerie pour arrêter Éric et ses amis qui se sont attaqués à la clôture. Un agent aperçoit une silhouette assise en indien sur l'un des créneaux.

Il y avait quelque chose là dans l'oisiveté miraculeuse. Bob est revenue dans le Parc qui a connu la guerre, le parc qui était jadis un endroit militaire. Elle est assise en position demi lotus sur un des créneaux. Elle a entendu l'appel de Benjamin. Il n'a personne et il est debout sous son plafond craquelé. Un lustre au-dessus de lui maintenant, il vient d'une famille bourgeoise. Il va mourir bientôt ou du moins il en a très peur. C'est à cause de « comme un fou vers la mort ». C'est à cause de sa tristesse qui est soudainement très grande. Bob peut le sentir, c'est pour cette raison qu'elle a monté les marches, qu'elle s'est approchée de son appartement. Une fois près de chez lui, elle n'a pas osé cogner encore comme ça à l'improviste. Elle avait envie de prendre soin de lui. Elle sentait qu'il était plus calme seulement grâce à son aura de 300 mètres de diamètre. Elle a choisi le créneau pour penser, pour réchauffer. Elle est une guetteuse. Il fait noir et jaune à cause des lampadaires. De sa tête, une éternité s'évapore en volutes argentées.

Plus tard, après l'autre truc, Bob a envie de tirer la sonnette d'alarme. Elle l'a vu partir, passer et ça ne lui dit rien qui vaille. Elle aime avec vigueur maintenant jusqu'à s'arracher la gorge. Elle doit donc crier. Un homme noir équipé de partout. Il a encore l'énergie, il est

jeune. Il énonce des directives à l'intention de Bob. Derrière lui, il y en a d'autres, des silhouettes comme lui qui courent vers le bas du mur. Ils suivent ceux qui sont passés si vite. Bob croit entendre un rire. Est-ce Benjamin? Est-ce un leurre? Une pilule ou deux, c'est pas facile à dire, c'est pas facile à vivre. Bob sort son sèche-cheveux et le pointe vers l'homme, c'est bizarre comme mouvement. En même temps, elle se voit avec du recul quand l'employé des services de police sort une arme en criant dans un sursaut. Puis de l'extérieur, ça lui dit à Bob qu'elle va peut-être finir comme ça sur un château de gazon sous les hélicos. C'est un drôle de moment pour vivre de la lassitude, mais ça permet à Bob de lâcher son séchoir 2000.

L'homme saute d'un créneau à l'autre. Elle en entend d'autres, des directives. L'équipe s'occupe en bas du mur. Elle n'arrive pas à distinguer les formes, même en plissant les yeux. Elle a peur pour Benjamin. A-t-il eu le temps de se rendre à sa base? Et c'est un mouvement appris dans un cours de mouvements qui enferment que l'homme qu'elle a oublié derrière elle utilise pour la maîtriser. Il lui applique ça dans le dos. C'est un bon élève. Bob mange du gazon et des butchs de cigarettes. Elle se tord le cou et voit le visage du policier, blanc comme de la cire derrière sa visière de plexiglas.

Note : La phrase « ce qui compte c'est le frisson, le parachute qui ne s'ouvre pas. » a été empruntée au chanteur belge Jérónimo et la « brillance » de Bob lorsqu'elle se croit fertile, à Toni Morrison.

JOURNAL EN TROIS TEMPS

Il n'y a pas si longtemps, par hasard, j'ai lu : « To write is to write », la célèbre citation de Gertrude Stein, que je prenais hors contexte, et ça m'a fait penser au mouvement du pédalier d'une bicyclette.

Cela me rappelle le début du processus créateur qui m'a menée à l'écriture de *Haute Ville*. Pendant cette période, je ne savais pas où j'en étais. Je me contentais d'obéir à un fort désir d'évasion.

Le mouvement répétitif de l'écriture et de la réécriture était une façon d'entretenir l'espoir de trouver une forme de paix.

Il ne fallait pas penser à la distance qu'il y avait encore à parcourir ni même à l'endroit où j'allais. Il ne fallait pas penser à sauver les autres ou à faire de la vraie littérature. Je devais seulement pédaler, pédaler, en espérant qu'un jour j'arriverais quelque part.

Avril 2009

L'homme diplômé que j'avais fini par choisir m'a beaucoup encouragée. Il me racontait l'histoire de plusieurs de ses patients qui vivaient très bien malgré tout. Par exemple, une professionnelle, une nuit, avait roulé à toute vitesse dans un champ avec sa voiture de luxe, le nez plein de cocaïne et plus tard elle s'était calmée. Il avait été formé en France et n'utilisait pas la même terminologie qu'au Québec. Il disait : « bouffées délirantes ». C'était joli, sa façon de nommer les choses. Il a aussi ajouté : « Je m'inquiète moins pour vous parce que vous êtes universitaire. Vous allez créer d'autres synapses pour remplacer ceux que la crise psychotique a détruits. » Ce n'était pas très gentil pour d'autres. Il soutenait que la crise

psychotique est délétère pour le cerveau et que je devais « étudier, étudier, continuer à étudier, même si, au début, c'est plus difficile. »

C'est ce que j'ai fait.

C'est ce que j'ai continué à faire même quand j'ai pris conscience que ce n'était peut-être pas la meilleure stratégie : tenter de reconstruire mon univers mental en étudiant la question du déséquilibre mental.

Je voulais gagner. Je voulais la jeter à terre, la psychose, lui prouver que je suis plus rusée qu'elle.

Deux mois plus tôt, je vivais une intense épiphanie de plusieurs jours dans mon petit appartement du quartier Villera. Tellement de facettes dans cet épisode psychotique ne seront pas évoquées, je les garderai dans l'ombre. Il me suffit de raconter ce qui suit.

Parfois, pendant ces quelques jours, j'allais à l'extérieur et je marchais longuement dans Montréal. Les rues étaient le système cardio-vasculaire de la ville; les arbres, mes pauses pour respirer. Je m'arrêtais et m'appuyais à l'occasion contre eux. Je sentais leur énergie, je sentais tout comme extrêmement vivant. L'odeur de la nourriture était magnifiée. J'avais retrouvé mon instinct. Et tout faisait sens, tout faisait sens.

Le printemps frais et ensoleillé en était à ce stade où il est brun plutôt que vert tendre. Je portais mon manteau aux poches trouées. Je discutais avec des itinérants et ils me trouvaient étrange. Une fois, j'ai marché comme ça jusqu'à l'UQAM pour déposer des documents importants au Judith-Jasmin. Je les ai laissés sur une table au deuxième étage. Je n'osais monter au quatrième. Ces documents allaient éveiller l'UQAM par une sorte d'infusion. Non, c'est faux, ce jour-là, pour tout dire, j'avais l'impression que c'était une bombe pour les consciences que j'offrais là. L'épisode uqamien est sans doute un détail, mais j'ai tout de même envie de le raconter. En tentant de trouver la sortie du pavillon, j'avais

croisé une réunion de cinq gars, d'une fille et d'Urbain Desbois. Je leur avais demandé mon chemin en anglais et en français. La fille m'avait parlé comme à un bébé (les filles me parlent comme à un bébé quand je suis folle) : « Tu parles français ou anglais? » J'avais répondu : « ok ». Les gars avaient ri. Je me disais : « L'important c'est de communiquer, il n'y a plus de barrières. Tout parle : dit, non-dit, vivant, non-vivant, toutes les langues, nature, humain, coïncidence voulue. Le monde crie. »

Après cela, je suis retournée chez moi à pied. Je n'étais pas capable d'emprunter un moyen de transport quel qu'il soit. Quelque chose m'apparaissait hautement suspect dans les modes de locomotion, le métro en tête, téléportation souterraine du diable, haut lieu de tentatives de suicide. Une fois dans mon appartement près de la rue Jarry, j'ai « dormi », j'ai rêvé éveillée à toutes sortes de choses, à des tonnes d'idées et de personnes. J'avais la certitude de pouvoir résoudre les problèmes du monde, d'avoir en moi la puissance guérisseuse nécessaire à cette entreprise.

Mon « révélateur », une espèce d'ange gardien venu d'un univers plus élevé, m'accompagnait depuis un jour ou deux. Il était transparent, parfois constitué de l'amalgame de plusieurs hommes que j'ai connus, d'autres fois il était seulement une mystérieuse et bienveillante présence. Il était là pour me protéger, pour m'aider à me guérir moi-même. Ce lien que je sentais avec une créature fictive est caractéristique de mon imaginaire psychotique. De la même façon que ce « révélateur » m'accompagnait, je me disais que tous étaient guidés. La plupart du temps (car mes croyances et ma perception du monde variaient d'un jour à l'autre), les « révélateurs » s'occupaient de plusieurs êtres humains à la fois. C'était pour cette raison que je remarquais des similitudes entre certaines personnes : ils partageaient le même guide. Ces ressemblances pouvaient être aussi subtiles qu'un timbre de voix semblable, qu'un rôle similaire dans la société. Par exemple, mes amies, Geneviève, Patricia et Véronique étaient en quelque sorte issues d'une source commune. Quand ma perception de cette idée se radicalisait, je me disais qu'elles étaient la même personne ou qu'elles le deviendraient au prochain niveau que nous atteindrions après la mort. C'était simple, évident même. Moi, j'étais là pour aider les gens à monter, telle une Jésus des temps nouveaux.

Parfois, ma perception des frontières entre les individus se radicalisait et j'imaginai qu'il n'y avait que deux êtres sur terre : une femme et un homme divisés en milliards de morceaux. La démultiplication avait eu lieu quand l'homme avait tué la femme, il y a très très longtemps. C'est ce qui avait causé le début du bordel. La femme était devenue des milliards de femmes aux visages inconnus et l'homme aussi s'était multiplié. Plus tard, Jésus était venu sur la Terre pour demander pardon au nom des hommes, pour dire que la violence n'était pas la voie. Deux mille ans après, j'étais là pour pardonner, en tant que produit de la métempsychose de la première femme. Eh oui, rien que ça. Ce que je vois dans ce délire messianique, c'est qu'en englobant tout l'univers dans mon besoin de pardonner les hommes, j'en faisais un acte épique. Je n'étais plus une pauvre petite personne qui s'affaiblissait en faisant la paix avec quelqu'un qui n'a jamais rien demandé. J'étais une héroïne qui allait aider l'humanité à devenir pacifique. Et Jésus et moi serions le plus beau couple en ville.

Cette histoire est l'une des nombreuses que je me racontais; elles fluctuaient beaucoup et n'étaient pas tout le temps cohérentes les unes avec les autres.

Mais, la plupart du temps, je croyais à la présence de révéléateurs qui guidaient chacun six ou sept humains. Ce qui m'intéresse dans cette construction mentale, c'est la porosité de ce qui formait la frontière entre les individus dans ma conception du monde. Je me suis souvenue de cette façon que j'avais de percevoir l'identité en lisant *Deuils, cannibales et mélancoliques* de Catherine Mavrikakis. Dans ce roman écrit à la manière d'Hervé Guibert, Catherine Mavrikakis met en scène d'innombrables personnages s'appelant tous Hervé, dont certains disparaissent tragiquement. Qu'un nombre impressionnant de personnages dans ce roman s'appellent Hervé évoque pour moi cette transgression des limites de l'individualité qui était si banale dans le « cadre » de la psychose. Les multiples Hervé sont des facettes d'une pierre taillée, ils ne sont que les manifestations de l'auteur français. Et ils meurent et meurent encore dans un mouvement sans fin prouvant qu'individuellement ils valent peu. Ils sont importants parce que collectivement ils réussissent à nous faire sentir l'ombre d'Hervé Guibert.

À un moment pendant mon sommeil éveillé, je m'imaginai dans une hutte que la neige recouvrait petit à petit (les flocons s'étaient mis à tomber lentement à l'extérieur de mon appartement de la rue Berri). J'étais en pleine gestation de l'idée, ou de la force d'amour, ou de je ne sais quoi. Quelque chose était à ma portée du moins, je le sentais. Je faisais léviter des cailloux autour de moi comme Akira. Shakespeare, c'est ainsi que j'avais nommé le révélateur, était assis à la porte et veillait. Sa lance oscillait de gauche à droite comme la branche d'un métronome (shake spear, j'avais lu ce nom décortiqué de cette façon dans le programme de La Tempête, montée au Trident en 1998). Il ralentissait la cadence, jusqu'à ce que son mouvement soit presque imperceptible. C'était de cette manière qu'il contrôlait le temps. Et il allait m'en donner autant que j'en demandais. Je me répétais souvent : « ça prendra le temps que ça prendra » et cette pensée m'apaisait grandement.

Le lendemain, ou la veille, ou pendant la nuit, j'avais relu un cahier qu'on m'avait offert, contenant certains sutras écrits à la main (ou alors n'était-ce que des aphorismes?) L'origine obscure des sources du document ne faisait qu'ajouter à son charme. Je les comprenais différemment de la première fois que je les avais lus sans trop d'intérêt. Je me délectais de chaque mot, ils brillaient. Une de ces phrases a eu un impact déterminant sur ma démarche d'écriture : « Ceux qui savent ne parlent pas.¹ » Sans que j'en sois complètement consciente, cette directive a influencé ma posture d'auteure et ma façon d'aborder ce travail de réflexion. Je ne pouvais pas me permettre d'expliquer. Il était important que le lecteur puisse faire les liens entre les hallucinations de mon personnage, qu'il réussisse à deviner les contours de son système de pensée par lui-même. Je n'allais pas lui dire, par exemple, que Bob se prend pour la Vierge Marie à un moment. Je me contenterais de semer des indices. J'en sèmerais aussi des faux, suggérant que Bob pourrait devenir une folle violente. « Ceux qui savent ne parlent pas » m'encourageait à cacher des secrets dans mon roman. J'écrivais pour un lecteur récemment revenu d'un épisode de crise qui me lirait avec son attention hallucinée et qui se sentirait privilégié d'avoir remarqué les bons détails.

¹ Aujourd'hui, je recherche cette citation et réalise qu'elle proviendrait de Lao Tseu et qu'elle comprend une autre partie : « Ceux qui savent ne parlent pas, ceux qui parlent ne savent pas. Le sage enseigne par ses actes non par ses paroles. »

La façon dont les histoires que je me racontais se mêlaient entre elles peut s'apparenter à la description que fait Didier Anzieu² des premières phases du travail de création. Le rêve éveillé décrit précédemment ressemble à l'état d'« extase quasi hallucinatoire, de lucidité intellectuelle aiguë³ » qu'Anzieu associe à la première phase du travail créateur, qu'il appelle « le saisissement créateur⁴ ». Il évoque aussi « un flot déferlant de sensations, d'émotions, d'images⁵ » que je reconnais. Pour lui, la différence principale entre le saisissement et le délire pathologique est qu'une partie des « fonctions du Moi conscient [...] restent actives et assurent le maintien de l'attention, de la perception et de la notation (c'est-à-dire la possibilité de noter dans son esprit ce qui se passe)⁶ ». Anzieu précise que si la « notation » n'est pas présente, ce qui se passe n'est pas le saisissement créateur,

² Didier Anzieu a distingué cinq phases dans le travail créateur. Il les résume ainsi : « 1) Devenir créateur, c'est laisser se produire, au moment opportun d'une crise intérieure, [...] une dissociation ou une régression du Moi, partielles, brusques et profondes : c'est l'état de saisissement. 2) La partie du Moi restée consciente [...] rapporte de cet état un matériel inconscient, réprimé, ou refoulé, ou même jamais encore mobilisé, sur lequel la pensée préconsciente, jusque-là court-circuitée, reprend ses droits. 3) Celle-ci exerce alors son activité de liaison, mais sous la juridiction du Moi idéal, pour transformer en noyau central, organisateur d'une découverte ou d'une création possibles, un ou plusieurs de ces représentants de processus, d'états ou de produits psychiques primaires, jusque-là ignorés ou excentrés. Ce noyau organisateur devient donc un code, au double sens de grille permettant de décoder de façon nouvelle certaines données de la réalité extérieure ou intérieure, et de systèmes de termes, d'opérations et d'opérateurs permettant de générer une œuvre originale. Ce décodage, cet engendrement requièrent un matériau concret auquel ils donnent forme, chaos à soumettre à leur ordre, et aussi cadre d'espace et de temps à l'intérieur duquel ces enchaînements puissent, en se localisant, se déployer. Toute œuvre à cette phase donne un corps à un code. 4) Si le saisissement originel du Moi présente un caractère quasi hallucinatoire, si la transformation d'un représentant inconscient en code présente un caractère quasi délirant, le corps à corps avec un matériau (sonore, plastique, verbal, etc.) s'apparente à la névrosation. Ce travail de composition de l'œuvre est une perpétuelle formation de compromis, qui ne peut être menée à bien qu'avec le soutien actif du Surmoi: le style utilise la stratégie propre aux mécanismes de défense inconscients; les remords, les retouches, les variantes, le recours à une documentation, les préoccupations logiques, éthiques, esthétiques remplissent la même fonction d'élaboration secondaire qui dans le rêve nocturne, fait la toilette du contenu manifeste dès qu'il apparaît à la conscience. 5) Enfin achevée et publiée ou jouée ou exposée - si le créateur surmonte ses inhibitions -, l'œuvre d'art ou de pensée produit un certain nombre d'effets sur le lecteur, le spectateur, l'auditeur, le visiteur: stimulation de la fantaisie consciente, déclenchement de rêves nocturnes, accélération d'un travail de deuil, enclenchement d'un travail de création - la boucle se referme parfois ainsi sur elle-même. Anzieu, Didier. 1981. *Le corps de l'œuvre, Essais psychanalytiques sur le travail créateur*. Coll. « NRF », Saint-Amand (France): Gallimard, p. 93-94.

³ *Ibid.*, p.93.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

mais bien la folie. Si je me fie à l'expérience que j'en ai, je crois qu'une forme de capacité de notation de ce qui se passe dans l'esprit peut subsister, seulement, cette perception s'articule selon la logique de l'univers fabulé. Dans mon cas, le Moi conscient observateur participait au coup d'état de l'hémisphère droit de mon cerveau certes. Toutefois, il ordonnait encore les pensées qui traversaient mon esprit, en tout cas suffisamment pour que je puisse m'en souvenir aujourd'hui et les comparer à la perception que j'en ai maintenant. Je crois donc pouvoir dire que cette période de décompensation s'apparentait à un mélange du saisissement créateur de la première phase, de l'hallucination et de l'apparition de motifs propres à la deuxième phase, « la saisie d'un représentant inconscient⁷ », et de la troisième phase, « la mise en œuvre d'un code organisateur de l'œuvre⁸ ». Les histoires que je me racontais sur l'origine du monde et sur ma mission constituaient ma création.

Dans cet ordre nouveau des choses, le sutra attribué à Lao Tseu était partie prenante et contribuait à l'organisation de mon délire psychotique. Même si je grappillais ici et là ce que j'agençais, sans avoir de guide ou de plan autre que mes émotions à fleur de peau, certains des éléments qui attiraient mon attention devenaient prioritaires, en influençaient d'autres. Mes obsessions se hiérarchisaient. Mes hallucinations se structuraient, d'une façon pas si éloignée de la démarche créatrice. Ce qui distinguait, entre autres, cette instauration d'un code de celle qui a lieu lors de la création artistique était que le code se modulait à nouveau d'heure en heure comme si des vagues détruisaient des constructions de sable. Malgré ces effacements successifs, certains points de repère persistaient, comme l'idée de sauver le monde et la présence du « révélateur ».

⁷ *Ibid.*, p. 94.

⁸ *Ibid.*, p. 94.

« La distinction entre le nom et la chose nommée ou entre la carte et le territoire ne s'effectue vraisemblablement que dans l'hémisphère dominant du cerveau. L'hémisphère symbolique et affectif, celui qui se situe normalement à droite, est probablement incapable de faire la distinction entre le nom et la chose nommée. Il ne s'occupe sûrement pas de ce genre de distinction.⁹ »

Mon expérience de la psychose corrobore cette hypothèse de Gregory Bateson. La crise psychotique a été, pour moi, un putsch de l'hémisphère droit du cerveau. Ainsi, le nom était aussi important que la chose nommée. L'illustration était aussi importante que la chose illustrée. Une infirmière m'avait donné, le lendemain de mon arrivée à l'hôpital, un cocktail de canneberges très sucré, qui ne contenait pas de vrai jus. Pourtant, si je me contentais de sentir son parfum, l'illusion de la canneberge était parfaite. L'imitation de la canneberge était aussi puissante et utile que la canneberge elle-même. Grâce à cette odeur et à mon souvenir combinés, je pouvais reconstituer le fruit réel et m'en nourrir. Dans le même ordre d'idées, si une infirmière m'apportait une boîte de mouchoirs recouverte de dessins de fleurs, cela ne me faisait pas tout à fait l'effet d'un bouquet de fleurs, mais la représentation des éléments de la nature créée par les humains avait quelque chose d'émouvant à cause de son imperfection, et je me disais que l'esprit éveillé devait pouvoir s'en nourrir aussi bien que s'il était en contact avec la vraie nature.

J'avais beaucoup d'intérêt pour les plans, pour des squelettes d'idées que je savais important de ne jamais compléter. Ce qui s'avérait primordial était de laisser aux autres le soin de comprendre, de saisir le non-dit. Au prix de cet effort seulement allaient-ils pouvoir élever leur conscience au niveau épiphanique où j'étais et que je croyais que tous devaient atteindre.

⁹ Bateson, Gregory. 1984. *La nature et la pensée*. Coll. «Recherches anthropologiques», Paris: Éditions du Seuil, p. 37.

Conséquemment, j'organisais souvent mes raisonnements en suites de plusieurs éléments dont l'un restait inachevé, généralement trois pensés pour un non-pensé, pour un retenu, si vous préférez. Et je m'exprimais de la même façon. Au plus fort de la crise, je ne disais plus que quelques mots (apparemment sans lien entre eux) entrecoupés de longs silences, un peu comme le fait Bob quand elle va visiter Benjamin pour la dernière fois.

Quelques semaines après la psychose, j'ai recommencé à étudier. L'homme aux diplômes avait raison. C'était difficile de me concentrer. Je vivais encore en grande partie suivant une perception du temps altérée. Même quand je lisais, j'avais l'impression que certains vers avaient un impact dans le présent du poème, comme si le texte s'écrivait sous mes yeux, qu'il avait une existence propre. Et ça me fascinait. Je me souviens plus particulièrement d'un fragment de Geneviève Blais.

Une nuit tu voudras lever très haut la jupe, qu'on s'envole, ou presque – quelque chose du genre.

Je n'ai rien d'aérien, *vraiment*, mais tu ne voudras pas me croire.

Mes gestes sont longs.

J'ai souvent envie de prendre l'air, de faire un tour. *Marche près.*

Aussi apprends-moi le nom des choses.

Apprends-moi le son du corps après la chute.

J'ai déjà tout oublié.¹⁰

Je sentais très nettement, en lisant ce texte, que le dernier vers effaçait tout le reste, comme si l'auteure avait dessiné, puis fait disparaître son dessin. Et je trouvais cela magnifique. Aujourd'hui, en relisant ce fragment, je ressens davantage une intimité entre deux êtres, une sensation de renouveau, peut-être un deuxième amour. J'ai en tout cas beaucoup plus l'impression d'établir un dialogue avec la narratrice, de tenter de comprendre ce qu'elle veut dire avec le « son du corps après la chute », alors qu'à l'époque je me parlais à moi-même à l'aide du poème de Geneviève Blais.

De même, j'explorais des écrits, et je retenais d'eux des parties signifiantes pour moi presque uniquement en les associant à des symboles. Je laissais entrer des bribes d'œuvres dans ma conception épiphanique du monde. L'hémisphère droit de mon cerveau était encore de temps à autre celui qui prenait le dessus, peut-être parce que j'essayais de conserver le cœur de ce que j'avais vu pendant la crise mystique. Freud m'appuyait, d'ailleurs : « ce qui importe, c'est l'affirmation que la folie, non seulement procède avec méthode, comme le poète l'a déjà reconnu, mais qu'elle contient aussi un morceau de vérité historique¹¹ ». Je ne pouvais pas m'être sentie déesse et qu'il ne m'en reste absolument rien. Quelque chose m'avait été révélé et Freud souhaitait que je le partage, peu importe ce qu'il avait écrit avant ou après ce passage. – Je plaquais encore ce que je voulais entendre sur les textes d'autrui. – Ce même genre de certitude rigide m'avait d'abord menée vers la folie.

Quelque temps auparavant, j'avais vécu beaucoup de peine à cause d'une fin de relation chaotique. Un doute me hantait : ce garçon que j'avais tant aimé était-il un vulgaire escroc? Je ne voulais pas répondre « oui » à cette question. Je ne pouvais pas. La déception immense qui en résulterait tuerait cet amour si entier qui était ma révélation des dernières

¹⁰ Blais, Geneviève. 2007. *L'incident se répète*. Montréal: Poètes de brousse, p. 40.

¹¹ Sigmund, Freud. in Anzieu, Didier. 1981. *Le corps de l'œuvre, Essais psychanalytiques sur le travail créateur*. Coll. « NRF », Saint-Amand (France): Gallimard, 384 p.

années. J'avais découvert qu'il est possible d'aimer totalement et cela méritait d'être défendu par tous les moyens. J'avais mis tant d'espoir dans cet amour. Il donnait un sens à ma vie, il en avait été le cœur pendant plusieurs années. Je m'en nourrissais. Je ne voulais tellement pas être amère par rapport à sa fin décevante, que j'ai trafiqué un peu ce qui s'était passé pour pouvoir continuer à y croire. C'est en passant par cette porte qu'on perd le chemin vers la réalité. Ça commence par un petit mensonge à soi-même.

S'il est vrai que « nombre d'amours meurent avant la séparation ou lui résistent, bien au-delà¹² » et qu'« ils ont en quelque sorte une vie d'animal à eux¹³ », le mien était une gigantesque bête sous-marine à laquelle je m'accrochais comme un poisson-pilote à son requin. J'allais la suivre, peu importe où elle devait se sauver pour survivre. Elle était mon seul point de repère et je devais repenser mon interprétation de tout le reste en fonction d'elle. Je me suis mise à croire que cet amour parfait avait pour unique défaut de n'avoir pas été adressé à la bonne personne. Il y avait quelqu'un quelque part qui était prévu pour moi.

La croyance que j'avais qu'il était impossible d'avoir connu un amour total et qu'il n'en subsiste rien m'avait d'abord menée, à force d'amour entretenu toute seule, à me sentir messie. Puis, une fois presque entièrement revenue de mes émotions, je m'accrochais à mon épiphanie messianique comme je m'étais accrochée à mon amour. Je me disais qu'il était impossible de m'être sentie si forte et qu'il n'en reste rien.

Encore aujourd'hui, je ne sais comment composer avec cette soif d'absolu. Voyager, être dans le bois et écrire apaise quelque temps le tiraillement, mais c'est toujours à recommencer. Et maintenant que j'en suis presque à la phase finale du processus créateur, maintenant que je vais faire lire mon roman, j'ai envie de me sauver plus que jamais. Qu'arrivera-t-il si je laisse entrer de vrais lecteurs dans mon univers? Pourrai-je continuer à être libre comme je le suis quand j'écris lorsque mon texte aura passé l'épreuve de la réalité?

¹² Dufourmantelle, Anne. 2011. *Éloge du risque*. Coll. «Manuels Payot», Paris: Payot, p. 64.

¹³ *Ibid.*

Je cherchais à tâtons des textes qui me donneraient des réponses (codées encore une fois) à mes questions existentielles. Hervé Guibert, dans son roman *Le Paradis*, met en scène le voyage d'un couple compliqué composé d'une femme séduisante venant de la famille qui a inventé le ketchup et de l'alter ego d'Hervé Guibert. J'avais lu ailleurs que l'auteur avait créé ce personnage de femme audacieuse en s'inspirant d'un amant qu'il avait fréquenté, Vincent. Ce personnage féminin qui contient un principe masculin m'a fascinée pendant quelque temps. J'aimais beaucoup aussi le mélange entre fiction et réalité, la contamination du récit par des bribes autobiographiques. Mais ce qui stimulait mon imagination principalement, c'était les coraux. Au début du *Paradis*, la compagne d'Hervé nage jusqu'à une barrière de corail et s'y transperce le ventre. Puis, le narrateur nous explique que les coraux qui sont restés dans la plaie vont se nourrir de son cadavre pour construire leur exosquelette. J'étais fascinée par le fait que ces animaux se dissimulent au milieu de leur squelette. Je les comparais aux êtres humains qui vivent sans arrêt sur la défensive. Ils se cachent dans leur tour et ce que l'on voit d'eux ne sera jamais que leur système de défense. Ce que j'expérimentais était très loin des coraux, c'était la tombée de toutes les protections. Je pensais que l'ouverture du cœur totale était la prochaine étape évolutive. J'étais plus avancée que les pauvres qui vivent recroquevillés dans la peur. Ils m'émouvaient.

De plus, j'étais fascinée par l'erreur qui fait sens. Je croyais que le moment où une interférence survenait était celui où la vérité résidait. Quand une fugue de Bach était interrompue à la radio par un de ces bruits insupportables, je priais presque tellement j'étais contente de cet instant de grâce. Lorsqu'un auteur avait recours à un cliché ou faisait une « erreur » dans la trame narrative de son histoire, j'étais persuadée que c'était un message codé qui renfermait un secret de l'artiste. C'est, du moins, de cette façon que j'interprétais l'« idée disruptive inarticulée qui guide et développe les structures d'ensemble¹⁴ » dont parle

¹⁴ Ehrenzweig, Anton. 1987. *L'ordre caché de l'art*. Coll. « Tel », Saint-Amand (France): Gallimard, p. 85.

Anton Erhenzweig dans *L'ordre caché de l'art*. Je cherchais ces erreurs, ces cahots dans les œuvres que je fréquentais. Un passage du livre *12 mois sans intérêt* de Catherine Lepage me semblait en cacher une. Vers la fin de son album illustré qui porte sur la dépression, la narratrice nous dit que les pilules (les antidépresseurs) ne sont pas miraculeuses, qu'elles ne sont qu'une façon de « garder la tête hors de l'eau¹⁵ ». Cette expression figée me paraissait être un raccourci et la conclusion un peu abrupte du récit, une preuve que quelque chose était tu dans *12 mois sans intérêt*. Quelque chose y était caché. Ainsi, le talent et la maîtrise artistiques ne servaient qu'à mieux circonscrire l'erreur, qu'à mieux la faire ressortir. Même si elle était subtile, elle pouvait exprimer davantage qu'une réalisation parfaitement achevée. Elle donnait à l'œuvre sa vie humaine.

Récemment, je suis allée voir le spectacle *Les Atomes* et j'ai repensé à cette fascination quand j'ai entendu Martin Léon dire : « C'est important l'imperfection. » Sans être aussi enthousiaste que jadis, je trouve encore aujourd'hui que l'imperfection est utile. Elle est une marque de modestie de la part de l'artiste et une preuve qu'il est capable de s'abandonner à ce qui évolue à part lui dans son œuvre.

La lecture du *Paradis, de Deuils, cannibales et mélancoliques*, de *L'ordre caché de l'art* et de plusieurs autres me nourrissait, malgré la façon pour le moins originale que j'avais de les recevoir. Maïté, qui deviendrait plus tard Bob, a pris forme. Elle devait d'abord être un personnage dans une des nouvelles que contiendrait mon mémoire. Je l'imaginai obsédée par l'idée de revenir à l'hôpital pour une raison qu'on ne saurait pas d'emblée.

Je suis retournée à l'hôpital. Je ne sais pas trop pourquoi c'était très important que j'y retourne avec Benjamin. Par une prestidigitacion de l'instinct, vivre un moment glauque accompagnée d'un visage régulier me paraissait plus doux. De la même façon, me faire trahir ou laisser par un être au port élégant qui inspire une lubricité digne m'a

¹⁵ Lepage, Catherine. 2007. *12 mois sans intérêt, Journal d'une dépression*. Montréal: Mécanique Générale, 96 p.

toujours semblé plus acceptable que de se faire flouer par une espèce de Pantalon sans aucun tonus abdominal.

C'est le premier fragment qui témoigne de l'existence de Bob, même si j'écrivais au « je », même si elle avait un côté acide qu'elle a perdu par la suite. Par ailleurs, je m'étais donné comme défi d'utiliser le mot « prestidigitation » à cause de sa longueur et du son qu'il a. Je l'avais entendu dans une chanson (où il s'insérait maladroitement dans un couplet) et je me disais que c'était un mot impossible à utiliser sans briser le rythme d'une phrase. Ce passage ne s'est pas retrouvé dans *Haute Ville* au bout du compte, car la personnalité de Bob a trop changé.

Pendant cette période où le personnage de Bob en était à ses balbutiements, deux moments créatifs se chevauchaient. Je vivais en même temps (et en alternance) les trois premières phases du travail créateur, telles que décrites par Anzieu, et la quatrième phase de ce que l'on pourrait appeler le travail de la psychose ou le travail créateur psychotique. C'était l'occasion enfin de mettre de l'ordre dans mes souvenirs. Je n'étais presque plus en décompensation, je pouvais donc prendre du recul, trouver des façons de parler de ce qui m'était arrivé. De plus, cette expérience de vie était encore suffisamment proche de moi pour que mon travail d'écriture, d'exploration, soit porté par son énergie. Jusqu'à un certain point, la démarche créatrice qui a mené à l'écriture de *Haute Ville* m'a permis de conserver près de mon cœur des morceaux merveilleux de l'épiphanie. Peut-être est-ce à cause de ces bribes significantes, de ces souvenirs glorieux que je ressens une tristesse aujourd'hui à clore cette aventure. Bob m'est chère.

Parallèlement aux explorations dans le domaine de la fiction, j'amassais de l'information pour ce qui allait devenir l'appareil réflexif. J'ai été prise, en abordant cette tâche, d'une résurgence de l'interdit. Je ressentais le besoin de dire ce que je veux dire par la bande en clarifiant le moins possible mon propos, en m'agrippant coûte que coûte à mon rôle de romancière qui approche un sujet de l'extérieur, comme ça, pour enrichir sa culture générale. J'ai lu autour de la parole du fou, de la perception que la société a d'eux. Dans ma vie réelle, j'avais le souvenir d'un premier psychiatre plutôt obtus qui avait tenté de me faire peur en m'annonçant que je rechuterais inévitablement si je décidais de ne pas prendre de médicaments. Il me connaissait à peine, il ne m'avait vue que dans un état second, il ignorait presque tout de ce qui m'avait menée là et pourtant il savait que je devais respecter ses directives faute de quoi... Quel genre de menace était-ce? Il avait les cheveux gras. Le contraste entre l'épiphanie psychotique et cette conversation me choquait. Je sentais avec netteté la frontière entre lui et moi.

J'ai pu remarquer dans plusieurs ouvrages une propension de certaines gens souffrant de maladies mentales à s'en remettre aveuglément aux médicaments et aux médecins. Comme j'étais soulagée, quelques mois plus tard, d'avoir trouvé mon psychiatre, un homme qui était d'accord pour que j'essaie la méthode de guérison hippie, c'est-à-dire enlever des variables au problème plutôt que d'en ajouter.

Un passage de *12 mois sans intérêts* avait d'abord attiré mon attention parce que les « petites pilules roses¹⁶ » y jouent le rôle de la fée marraine qui résout la dépression. Dans *Aux pays des rêves brisés*¹⁷, une structure narrative semblable se répète plusieurs fois au fil des courtes histoires. Des patients vivent des problématiques d'ordre psychologique jusqu'à ce que le Risperdal, l'Effexor et l'Ativan usent de leur magie pour les sauver. Le même genre de pensée unique en ce qui a trait aux médicaments est présent dans le documentaire

¹⁶ *Ibid.*, p. 82.

¹⁷ Gagnon, Katia et Hugo Meunier. 2008. *Aux pays des rêves brisés*. Montréal: Les Éditions La Presse, p. 256.

*Malade!*¹⁸ (financé en partie par les pharmaceutiques) et dans une entrevue que trois personnalités publiques québécoises souffrant de bipolarité ont accordée aux Francs-Tireurs. Les participants à ces émissions de télévision ont l'air presque heureux de dire que la maladie mentale est due à un débalancement dans le cerveau. On prend le médicament, le cerveau est rééquilibré. C'est aussi simple que ça. Nul besoin de se rappeler des moments désagréables du passé. Exit la honte d'être différent, d'avoir un problème, de ne pas être normal. Or, prétendre que la maladie mentale est uniquement causée par une anomalie dans la structure biologique du cerveau est pratique, mais il s'agit d'un raccourci. Les scientifiques n'ont pas encore résolu la question, mais il n'est pas nécessaire de chercher bien loin pour se rendre compte que les études pointent vers la reconnaissance du fait que c'est un ensemble de facteurs à la fois psychologiques et physiques qui déclencheraient un épisode de déséquilibre. Un site d'information sur la schizophrénie (un lien vers ce site est disponible sur celui de la compagnie pharmaceutique Lundbeck Canada) nous éclaire à ce propos :

The current research indicates that biological and genetic risk factors (or predisposition) are fundamental to mental illnesses, but psychological factors are also believed to play a factor both in the incidence (whether a person develops a mental illness) and outcomes (how well they recover from a mental illness). [...] The studies related to this have been coming out steadily for the past decade and the results are quite clear - biology (i.e., genetics and body chemistry) impacts psychology, and psychology (i.e., thoughts, emotions, and behavior) impacts brain biology. The exact methods by which psychology impacts biology is still being worked out, but "if" it happens is not an issue. In medical terms, this is described in what is called the "Bio-psycho-social Model" and it is the dominant theory in neuroscience, psychiatry and psychology today that

¹⁸ *Malade!* 6 mai 2011. Émission de variétés sur la dépression, l'anxiété et le trouble bipolaire. Réalisation de Mario Rouleau et de Jean-François Chagnon. Montréal: Echo Media Productions en collaboration avec Productions Marie Brissette.

explains how biology, psychology and the social environment of people are all interdependent.¹⁹

Sachant cela, je ne comprends pas pourquoi plusieurs psychiatres prennent des raccourcis dans leur façon de décrire la maladie au patient en espérant convaincre celui-ci d'avalier ses pilules. C'est une mauvaise stratégie.

Dans les mois qui ont suivi mon rétablissement, j'ai eu l'occasion de discuter avec des personnes qui ont vécu la même chose que moi et qui ont appliqué les prescriptions d'un psychiatre. Elles m'ont toutes deux dit qu'elles ne se sentaient pas encore « comme avant » plus d'un an et demi après le début du traitement pharmacologique. (L'une était tout de même satisfaite de son état émotionnel et l'autre avait l'air complètement déboussolé.) Plusieurs patients font comme eux parce qu'ils voient bien que la médication est un moindre mal. Ils s'assurent de la prendre régulièrement, malgré ce sentiment de ne plus être soi-même que certains d'entre eux vivent. Même si la médication préventive convient à plusieurs, il n'en demeure pas moins que tout patient qui suit un traitement pharmacologique a entre les mains un moyen de revivre des émotions fortes : cesser brusquement de prendre ses pilules. Cela peut facilement devenir une tentation pour quelqu'un qui aime en vivre.

En outre, le discours en faveur de la médication préventive à vie est servi au malade dans un moment où il est vulnérable. Souvent, il intériorise le diagnostic posé par son médecin. C'est parce qu'il croit en la toute-puissance du savoir scientifique qu'il ne se débat que très peu lorsqu'on le spolie de sa capacité d'interprétation de ce qu'il est en train de vivre. Et il intègre d'autant plus facilement le verdict d'un professionnel de la santé qu'en période de tumulte émotionnel, il a besoin plus que jamais d'un scénario clair auquel se rattacher. Le diagnostic pousse le malade à perdre foi en sa propre capacité d'autoguérison. Mais plus tard, ce traitement plaqué pourra paraître superflu au patient, car il ne participe pas

¹⁹ En ligne, <http://www.schizophrenia.com/sznews/archives/004311.html>, consulté le 30 avril 2012.

d'une démarche profonde de rétablissement. Ces choses prennent du temps, un sentiment de responsabilité individuelle et un fort désir d'aller mieux.

Dans les moments postcrises, les échanges entre psychiatre et patient tournent si souvent autour de la médication parce que peu de médecins dans le système de santé actuel ont le temps d'écouter ce que le patient a à dire, de recevoir les émotions qu'il vit. Les infirmières et les infirmiers ont, quant à eux, un contact prolongé avec lui, mais pas de pouvoir décisionnel en ce qui a trait aux prescriptions de médicaments ou de thérapies. Le patient a plusieurs fois l'impression que le détail des affects reliés aux hallucinations et aux paralogismes qu'il produit est peu important à cause de ce manque d'écoute de la part des médecins. Quand finalement la rencontre entre patient et médecin a lieu, ce dernier donne parfois l'impression de s'intéresser surtout au choix du bon médicament. Conséquemment, l'espace de parole du patient est restreint, puisqu'il sait que ce qu'il dira servira à poser un diagnostic. Il sera donc tenté de s'autocensurer pour que le verdict ne soit pas trop sévère.

Ensuite, quand il saura quelle étiquette on lui a collée, celle-ci prendra une place de plus en plus grande dans son discours. Le patient cautionnera son histoire à l'aide de termes médicaux. Ce qui est important pour le psychiatre « mécaniste » (celui qui croit que la maladie mentale est entièrement causée par un déséquilibre chimique du cerveau), c'est de déceler des traces de syndrome de persécution, de fabulation, de mythomanie, de délire de grandeur qui pourraient aider à l'évaluation du cas. Tant que le malade réussit à être fonctionnel, la mission du psychiatre est remplie. Martine Delvaux dénonce cet état de fait : « Cette perception du sujet malade comme une chose [...] apte à être diagnostiquée risque d'entraver le processus thérapeutique. L'individu est toujours déjà silencieux.²⁰ » Si le fou ne peut même pas être pleinement entendu par son médecin et si lui-même se censure, qu'advient-il de cette parole, qu'advient-il du récit de cette expérience humaine? Cette situation est inquiétante surtout quand on sait que cette parole pourrait avoir un effet salvateur.

²⁰ Delvaux, Martine. 1998. *Femmes psychiatisées, femmes rebelles*. Coll. « Les empêcheurs de penser en rond ». Paris: Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, p. 63.

Compte tenu des conditions actuelles en santé au Québec, le travail accompli par les psychiatres est colossal. Même si ce qu'ils réussissent à faire se résume à éteindre des feux, le nombre d'incendies à contrôler est si grand qu'on ne peut qu'être reconnaissant devant leur effort. Seulement, voilà, y a-t-il un espace de parole différent, un endroit où l'expérience humaine que constituent la psychose et les autres troubles psychiques pourrait se déployer sans attiser la pitié ou la méfiance?

Paul Chamberland avance, dans son essai *Une politique de la douleur*, qu'aucune vérité n'est reconnue dans notre société actuelle « hormis la scientifique » et « celle du vécu²¹ ». Les confidences du malade font partie de la réalité du vécu (même si elles sont souvent mâtinées des commentaires du médecin intégrés par le patient). Il est impossible, selon Paul Chamberland, de réfuter une « singularité étanche, qui ne dit ou ne semble dire qu'elle-même²² ». C'est pourquoi la vérité du fait vécu est forcément admise, mais elle est aussi subtilement dénigrée par plusieurs, assimilée à la plainte. Elle est en tout cas en partie restreinte à la relation voyeur-exhibitionniste. À la lumière de ces observations, épouser une conformité sans failles semble le choix le plus simple. Faire de l'argent. Être respectable. À quoi me sert d'essayer de transmettre l'émerveillement que j'ai vécu pendant l'euphorie? Est-ce nécessaire?

Il existe une autre voie pour s'exprimer en tant que fou, plus compliquée sans doute. En effet, la fuite vers l'avant est toujours possible.

²¹ Chamberland, Paul. 2004. *Une politique de la douleur, pour résister à notre anéantissement*. Coll. « Le soi et l'autre ». Montréal: VLB Éditeur, p. 73.

²² *Ibid.*, p. 73.

Avant de recommencer à lire et à étudier, alors que je me remettais encore de mes émotions, j'ai échangé pendant quelque temps avec un ami de mon frère qui est artiste-peintre. Après avoir passé sa jeune vingtaine d'artiste branché à Montréal, il s'est laissé couler de plus en plus dans son imaginaire. Aujourd'hui, sa vie se partage entre l'itinérance et un hôpital psychiatrique dans l'ouest du Canada. Il me disait qu'il n'allait pas renoncer à la drogue, que c'est celle qu'il consomme pendant les périodes où il vit dans la rue qui lui permet de vivre. Il assumait totalement son choix d'être un paria. Il m'a raconté un des épisodes qui l'a mené à l'internement. Celui-ci a eu lieu à Montréal. Il avait ramassé l'aile d'un pigeon mort, se l'était fourrée dans la bouche et était entré comme ça en la mâchonnant au McDonald, coin Papineau et Mont-Royal. Il avait été impressionné par ma réaction à son histoire. Je m'étais tout de suite inquiétée de l'impact de cette ingestion sur sa santé parce que la motivation de son geste était claire pour moi. Il fallait que les gens voient que c'est cette force du pigeon qui est essentielle, cette force lumineuse. Il en a conclu que j'étais vraiment dans le monde du rêve. Je dois préciser qu'une des élucubrations participant de mon état de folie était en lien avec un soleil caché dans les êtres les plus méprisés. Le pissenlit pour moi était une plante emblématique de cette idée. Je le voyais comme un petit soleil, capable de pousser dans les endroits les plus rébarbatifs à la vie végétale. De même, le pigeon, avec sa pupille irisée de jaune orangé, était l'animal mal-aimé par excellence, symbole d'une adaptabilité magique, forte, admirable.

Cette conversation avec le peintre coulait de source. Il avait exploré le même lieu métaphysique que moi, me semblait-il. Entre fous, on se correspondait. C'était exaltant, mais j'avais peur de redécoller si je poursuivais plus avant. Je raccrochais le téléphone, tremblante, la tête pleine d'idées qui s'associaient les unes aux autres avec une grande rapidité. Mon frère m'a suggéré de cesser de lui parler, craignant que ces conversations aient une mauvaise influence sur moi. Cette anecdote est un des indices qui me font croire que les états mentaux seconds peuvent être contagieux dans le cas de personnes qui les ont déjà vécus. C'est aussi une preuve qu'il est envisageable pour certains de se laisser glisser dans la folie. De leur point de vue, les personnes qui font ce choix ont plutôt l'impression d'être fidèles à leur

vérité profonde, et plusieurs aspects de la société les aideront à maintenir cette croyance d'être les seules à avoir compris la vie.

Je pouvais suivre l'exemple du peintre. C'était une vie difficile, mais l'idée de se sentir à nouveau tout puissant est séduisante

Je me suis souvenue toutefois d'un sentiment assez intense de solitude que j'avais ressenti à l'étage psychiatrique de l'hôpital. Je venais d'expliquer mon émerveillement à une infirmière et elle m'avait répondu comme si j'étais une enfant. Je me suis rendu compte alors que je n'avais absolument pas accès à ce qu'elle était en tant que personne, en tant qu'être humain. Il y avait un mur entre nous deux. À quoi me servaient toutes ces compréhensions fulgurantes si je ne pouvais les partager? Je me suis dit ce jour-là : « Je dois faire partie du club à nouveau. » Je ne savais pas encore tout ce que je devrais faire pour y arriver, mais ça incluait gagner de l'argent, ne plus dépendre de personne, m'habiller proprement, être polie.

Cette démarche pour redevenir acceptable socialement m'a enlevé l'envie d'écouter ou de lire plusieurs types de discours de fous. J'avais peur d'être influencée par eux et de décoller à nouveau. Plus tard, pendant mes recherches, je repoussais les œuvres d'artistes qui se sont suicidés et toutes celles qui sont « à vif », qui me laisseraient une sensation de lourdeur. Je ne voulais pas lire Sylvia Plath, ni Sarah Kane, ni Unica Zurn, ni Nelly Arcan. « S'il vous plaît, ne m'apprenez pas dans quelle ligne de pensée le suicide est souhaitable. » J'avais cette façon théâtrale de me le formuler... Je redoutais de voir les traces de ce qui habitait ces artistes, les indices de ce qui les rongait, comme lorsque j'écoute *Dehors Novembre* et que j'y devine partout des adieux. La voix intérieure qui pousse les gens à se tuer en est une qui prend de plus en plus de place et qui finit par être unique, par dominer les autres dans l'esprit. Elle devient petit à petit une ligne de pensée totalitaire. Je cultivais les « ou alors », la diversité des chemins mentaux, afin d'être certaine de ne jamais trop me croire.

Aujourd'hui, plusieurs années plus tard, je lis certaines œuvres de ces auteures. Je ne sais pas de quoi j'avais peur; personne ne va entrer dans ma tête à moins que je ne l'y invite. Sarah Kane demeure pour moi un bloc de violence opaque. Je ne sais pas comment entrer dans son œuvre et, franchement, je me laisse repousser volontiers. La violence entre Ian et Cate dans *Anéantis*, puis celle entre le Soldat et Ian est si (j'ai envie de ne pas terminer mes phrases comme eux). Sur la dernière page de ma copie de cette pièce, celle où on peut lire la liste des autres ouvrages de Sarah Kane, j'avais écrit, dans un moment où je n'étais pas complètement là : « pourquoi? » C'est un peu comique avec le recul, un vestige d'un moment d'intensité passé. Cela montre l'ampleur du désarroi que je ressentais devant cette œuvre. J'avais effectivement lu Sarah Kane alors que j'étais psychotique ou en voie de l'être et son usage de la violence m'apparaissait inacceptable. Même pour parler de violence, l'artiste de bonne volonté ne devait pas en user. J'étais intraitable par rapport à cette question. Mais même la négation était quelque chose à éviter pour moi dans cet état, alors on peut imaginer à quel point la mise en scène du viol et du cannibalisme pouvait me dégoûter. À vrai dire, j'ai encore un peu la nausée quand je lis *Anéantis*, seulement ma position n'est plus dogmatique.

L'univers d'Unica Zürn m'attire davantage : ses dessins aux mille détails, les photos de son corps ficelé et, dans *Sombre printemps*, l'éveil sexuel, empreint de cruauté, d'une enfant. J'y sens un mal-être ancré dans le corps. Mais celle qui m'a attirée, c'est Sylvia Plath avec *The Bell Jar*. A priori, l'histoire qu'elle nous raconte semble moins dangereuse que celles d'Unica Zürn et de Sarah Kane, en ce sens qu'elle ne ressemble pas à une histoire porteuse du virus de la dépression. Elle exsude même un charme adolescent, une nonchalance qui, dans ce New York des années cinquante, se marie à ce qui est pour moi de l'exotisme rétro. Un détail curieux cependant : Esther Greenwood, le personnage principal du roman, reçoit ses nouvelles expériences newyorkaises avec ce qui s'avère être, plus que de la nonchalance, un réel détachement. « I felt very still and very empty, the way the eye of a tornado must feel²³ », explique-t-elle. Bien que cette lecture m'ait beaucoup plu, elle n'a pas été aussi inoffensive que ce que j'avais imaginé de prime abord. C'est que le détachement du personnage ne fait que croître et, malgré les nombreuses relations qu'elle noue, Esther Greenwood ne prend personne en réelle affection. Une froideur l'environne. Et cela vaut

²³ Plath, Sylvia. 1963. *The Bell Jar*. London: Faber and Faber, p. 2.

aussi pour ceux qui mériteraient sa haine passionnée. La jeune femme est victime de goujaterie à plus d'un égard, mais elle garde toujours son calme, comme si rien de tout cela ne l'atteignait vraiment. Elle commence par décrire ce sentiment par l'image de l'œil de la tornade et ensuite elle évoque une cloche de verre de laquelle elle serait prisonnière, d'où le titre, *The Bell Jar*. La version française du roman de Sylvia Plath s'intitule *La Cloche de détresse*, une expression qui exclue l'idée de « la cloche de verre » (c'est d'ailleurs cette dernière formulation que Céline Bonnier, Brigitte Haentjens, Stéphane Lépine et Wajdi Mouawad ont choisie dans leur adaptation pour la scène du célèbre roman). Esther Greenwood décrit cette sensation d'être prise sous une cloche de verre. La vie ressemble à un mauvais rêve vu de l'intérieur de la cloche. Et malheureusement, même si Esther se porte mieux à la fin du roman, elle ne sait pas si la cloche de verre, « with its stiffling distortions²⁴ », ne va pas l'enfermer à nouveau un jour ou l'autre. Cette image de la cloche de verre me rappelle une illustration de Catherine Lepage : une silhouette de femme se trouve dans un pot Mason. Autour d'elle, d'autres silhouettes d'hommes et de femmes la regardent. L'un deux pose ses mains sur le pot. L'image de la femme prise au piège est brouillée à cause de la paroi de verre. Sur la page voisine, une phrase est écrite à la main : « Les gens autour de moi ne m'atteignent plus²⁵. » Ce genre d'engourdissement des facultés sociales qui peut se transformer en détachement, c'est ce qui m'inquiétait en lisant *The Bell Jar*, plus que le détail de ce qu'Esther imagine pour s'enlever la vie (bien que ces passages soient difficiles à supporter). Peut-être est-ce parce que je peux reconnaître le chemin qui mène à pareille auto-exclusion? Pourtant, ce que j'ai vécu dans le domaine du dérapage était à des lieux de la cloche de verre, je me sentais au contraire tout à fait sensible au monde et aux gens également. C'était ma bizarrerie qui leur donnait à eux l'envie de s'éloigner. C'est une expérience radicalement différente. J'avais peur que mon retour à la réalité s'accompagne d'une dépression. J'en étais donc à cette étape du diagnostic. J'ai évité toute influence néfaste.

En 2009, je ne voulais pas courir de risques. Je m'insurgeais contre ce que je croyais être un genre d'intérêt malsain du milieu littéraire pour les écrivains suicidés, comme si ce

²⁴ *Ibid.*, p. 230.

²⁵ Lepage, Catherine. *Op. Cit.*, p.36.

geste final authentifiait la démarche de ces artistes. Je n'avais pourtant aucune preuve pour appuyer cette croyance et ce n'était peut-être qu'une projection de mon propre voyeurisme. Je trouvais du réconfort chez Nancy Huston quand elle souligne une fascination des lecteurs pour une littérature négativiste. Cela me rappelle un autre de mes moments d'écorchée vive où j'avais écrit à une professeure pour lui annoncer que je refusais de lire Elfried Jelinek parce qu'elle encourage la violence. — Incapable que j'étais de simplement ne pas la lire sans en parler, il me fallait en faire une « prise de position publique ». Ce genre d'intensité mal à propos est typique de l'état propice aux dérapages mentaux. — D'ailleurs, Huston critique durement l'œuvre de cette auteure autrichienne maintes fois primée. Sa réflexion provient de la question qu'elle se pose par rapport aux attirances des gens : « À quoi est dû cet écart grandissant, à l'orée du XXI^e siècle, entre ce que nous avons envie de vivre (solidarité-générosité-démocratie) et ce que nous avons envie de consommer comme culture (transgression-violence-solitude-désespoir)?²⁶ » En me déplaçant un peu, j'y vois une parenté avec l'écart entre ce que nous souhaitons consommer comme culture et ce que nous avons envie de vivre en ce qui a trait à la maladie mentale. Dans la vie, nous espérons que nos proches qui souffrent se soignent, se calment et dans nos œuvres nous prenons plaisir à voir évoluer des personnages de fous de plus en plus meurtriers, tordus, qui transgressent tous les tabous. Huston à la fin de son essai émet l'hypothèse que la littérature négativiste nous happe à cause de notre quête d'absolu.

Les utopismes nous proposaient une forme positive de l'absolu. Dans un monde où il n'est plus possible de croire en de tels « avènements radieux », c'est-à-dire un monde où sont advenus l'Holocauste et le Goulag, nous sommes heureux et désireux d'en entendre la forme négative. Lumière éblouissante ou puissance infinie des ténèbres : ici et là, c'est toujours d'absolu qu'il s'agit; c'est le caractère *illimité* du phénomène qui nous attire, nous hypnotise, nous *enchante* littéralement²⁷.

²⁶ Huston, Nancy. 1990. *Professeurs de désespoir*. St-Amand (France): Actes Sud Leméac, p. 18.

²⁷ *Ibid.*, p. 349.

De la même façon, la noirceur potentielle du fou nous séduit. Est-ce parce qu'il est un surhomme en quelque sorte, parce qu'il est libre? On souhaite que le fou transgresse les interdits, ça nous fait du bien pour la bonne raison que dans les moments de colère, on sent cette restriction qui nous empêche de réagir selon notre instinct. Mais on n'admet pas s'être identifié par la suite : « [les personnages de fous] sont très riches à explorer au théâtre, riches à recevoir pour le public, qui apprécie ce genre de personnages, mais, étrangement, personne ne s'identifie à ça : c'est toujours quelqu'un d'autre, qu'ils ont connu, mais il n'y a jamais une partie d'eux là-dedans, c'est assez fascinant!²⁸ » D'où nous vient la honte associée à l'expérience de la folie? Michel Foucault, quand il écrivait sur les « rapports que la culture classique dans son ensemble avait instaurés avec la déraison²⁹ », disait que ces rapports étaient habités par « le scandale de l'animalité³⁰ ». Il prétendait que cette indignation devant le côté animal de la folie était encore présente dans la psychiatrie du 20e siècle. N'est-ce pas toujours des traces de cela qui sont la cause du malaise qui entoure la maladie mentale aujourd'hui? Les religieux ont habitué nos ancêtres pendant si longtemps à avoir peur de ce qui nous rattache aux animaux : la sexualité et la grossesse notamment. La crainte des réactions excessives presque instinctives nous vient sans doute de là aussi.

Et j'aime cette formulation, « le scandale de l'animalité », parce qu'elle souligne bien que le déséquilibre mental est un mécanisme naturel et, oui, animal, qui permet à l'être humain de survivre malgré les épreuves. Le seul facteur artificiel qui a une incidence sur la maladie est la prise de drogues, qui souvent provoquent des épisodes de crises.

Je disais précédemment qu'en général, le fou sombre nous attire davantage, dans les œuvres de fiction, que les affabulations d'un fou messianique, ou d'un Jésus qui aime sans limites. Ce dernier nous divertit s'il ne fait que passer, mais sans plus. Il transgresse pourtant, lui aussi, plusieurs règles sociales. Il se met en position de vulnérabilité (faute grave). J'ai l'impression que d'accepter de baisser sa garde, que de s'assumer en tant qu'être vulnérable

²⁸ Bertin, Raymond. 2011. « Jouer la folie : autour d'Hamlet et d'Ophélie ». *Jeu 140: Théâtres de la folie*, vol. 24, no. 2, p. 144.

²⁹ Foucault, Michel. 1972. *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris: Gallimard, p.177.

³⁰ *Ibid.*

(sans forcer la note) fait partie des derniers retranchements de l'audace aujourd'hui. Jadis, les fous « positifs » devenaient souvent des religieux admirés. Nombre d'hagiographies ressemblent à des récits de patients bipolaires. Notre soif d'absolu lumineux est comme en dormance dans ce coin-ci du globe. En rejetant la croyance religieuse, peut-être avons-nous rejeté notre fascination pour un infini lumineux, trop déçus que nous avons été du paradis corrompu des marchandeurs d'indulgence. Peut-être est-ce mieux ainsi. Mais alors, si nous avons abandonné cette quête lumineuse, pourquoi conserver une foi terrifiée en l'insondable méchanceté humaine?

Qu'elle soit représentée de façon sombre ou claire, la réalité du fou est rarement nuancée dans l'art. Ou bien elle est instrumentalisée, le suicide d'un personnage pouvant même devenir pratique pour les écrivains et les scénaristes, une manière d'ajouter de l'intensité à une finale, comme quand le personnage de Paul se défenestre dans la pièce *Tristesse animal noir*³¹. Sa dépression (à la suite de la mort de sa femme) était peut-être trop morne. Il fallait la clore par un suicide. À mon sens, cela n'apporte rien au scénario. Cette surutilisation du suicide dans les histoires d'aujourd'hui provient d'une insécurité quand vient le temps de parler de dépression. Il ne faut surtout pas que notre œuvre soit déprimante. Les spectateurs n'ont pas besoin de ça à notre époque, semble-t-il. Un suicide peut « dynamiser », d'un point de vue narratif, une œuvre qui aborde la question de la tristesse et du deuil. Il rapproche le spectateur du sentiment tragique au lieu de l'exposer à une tristesse passive.

Le problème, dans le manque de nuances dans les représentations contemporaines du fou, n'est pas directement lié à la personne qui se remet d'un épisode de crise. Le convalescent comprend plus ou moins ce qu'il a vécu. Il connaît la part d'exagération dans les œuvres et dans les médias. Le problème est du côté de ceux qui ne savent pas ce que c'est que la maladie mentale. Ceux-là pourront développer des préjugés à cause des personnages de fou. Le convalescent, s'il ne veut pas être catégorisé, doit raconter ce qu'il a vécu avec

³¹ Hilling, Anja. 2011. *Mousson* [suivi de] *Tristesse animal noir*. Paris: Éditions théâtrales, 178 pages.

nuances. Il doit expliquer, dédramatiser, ce qui n'est pas toujours facile à faire quand la crise est récente. Cette situation est une incitation de plus au silence. Voilà pourquoi il serait utile que plus d'œuvres fassent appel à une sensibilité subtile lorsque vient le temps d'évoquer la maladie mentale, pour que les proches des personnes atteintes aient d'autres points de repère et aussi pour que le convalescent se sente compris.

C'est cette représentation plus juste de la folie que je cherchais en tâtonnant pendant l'écriture du projet *Haute Ville*. Une des façons pour dédramatiser la psychose était de transmettre l'émerveillement qu'elle induit, sauf que je cherchais à le faire en prenant un recul par rapport à lui. Je ne voulais pas qu'il ait le plein contrôle sur la narration, mais je ne souhaitais pas pour autant intégrer un personnage de médecin ou une référence à la médecine clinique pour mettre en perspective les élucubrations du personnage délirant.

En tant que citoyenne, je me demandais comment faire pour m'intégrer à la société sans me conformer entièrement. Je voulais développer mon « étrangeté légitime³² ». En tant qu'écrivaine, je m'efforçais de trouver comment aborder le sujet de la folie sans être rébarbative. Je songeais à une écriture qui apaise, j'étais lasse de l'écriture-défolement. J'explorais la possibilité de créer un personnage de folle qui ne pousserait pas le lecteur à se refermer comme l'infirmière qui se disait en elle-même : « Ne pas contredire le malade. » Je devais découvrir un lieu mitoyen qui n'est ni le désespoir, ni la suppression totale de l'intensité émotive.

Une phrase de Paul Chamberland est devenue mon leitmotiv dans cette quête de nuance : « L'adhésion du cœur, écrit-il, donne seule de discerner un chemin hors de la confusion et de l'agitation.³³ » Je m'en remettais à cette adhésion du cœur pour combattre ce sentiment que j'avais de ne pas être capable d'écrire cette histoire. C'est une énergie plus profonde, une confiance intime, qui me disait que je devais continuer. Je misais sur l'idée

³² Foucault, Michel. *Op. Cit.*, p. IX.

³³ Chamberland, Paul. *Op. Cit.*, p. 78.

qu'il était possible, en écrivant, de me sauver (dans le sens de m'éloigner mentalement) de mon passé et de vivre une forme de rédemption en tirant le meilleur de la crise psychotique.

Quand j'ai lu l'essai *Une politique de la douleur* de Paul Chamberland, je me suis sentie interpellée. Il faut dire que le sentiment d'être la nouvelle Messie, et donc d'avoir comme tâche le déclenchement de l'éveil des consciences de l'humanité entière, était né d'une angoisse avec laquelle je cohabitais dans ma vie normale. Elle provenait de la dichotomie, dans le domaine de la survie de l'humanité, entre ce qui devrait être fait et ce qui l'est réellement. Un de mes travaux d'école était envahi d'une liste des raisons qui font que le monde va mal. Elles étaient peu pertinentes par rapport à mon propos, je les incluais parce que je sentais que quelqu'un devait dire ces choses. Or, Paul Chamberland aussi nomme une série de problèmes, mais il est beaucoup plus documenté et rigoureux que je l'étais dans mon texte. Il utilise la « prose factuelle et *plate* de l'information³⁴ » dans son essai parce qu'il juge que cela est nécessaire, quand on aborde la question de la bonne marche du monde, pour « couper court aux refrains convenus de ceux à qui on ne la fait pas³⁵ ». Voilà ce que je voulais écrire, me suis-je dit en prenant connaissance de la première partie du livre de Chamberland. Sa voix résonne d'une façon particulière, avec de tels accents de sincérité, que je me sens proche de sa réflexion.

Puis, le poète aborde la question du sentiment que ces faits inquiétants nous inspirent et il réussit à mettre des mots sur mon angoisse diffuse, inavouée. Il écrit ce que j'avais soif de lire sans le savoir. Il souligne le fait qu'une angoisse partagée par des milliards d'êtres humains a une incidence sur le réel. Elle existe et elle sape le moral des gens. « La portée d'un tel fait est immense et pourtant on persiste à le tenir pour négligeable. Parce qu'il résiste à l'objectivation.³⁶ » Il réussit, malgré la difficulté que cela représente, à le nommer, ce « sentiment de la fin³⁷ » muré en chacun de nous. Ce qui fait obstacle à la prise en considération de cette angoisse dans la sphère publique est que le sentiment est « chaque fois le fait d'un seul [...] Le fanatisme de l'objectivité a pour effet, massif, de bâillonner, rabrouer

³⁴ *Ibid.*, p. 16.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*, p.19.

³⁷ *Ibid.*

l'expression des subjectivités au point qu'elle se délite [...] Car c'est à chaque fois un seul qu'on rabroue. Nous n'en sommes pas moins des milliards à subir pareille rebuffade. Tel est le paradoxe du fait subjectif qu'il se dérobe sous d'innombrables singularités.³⁸ » Et c'est cette vision globale qu'a Chamberland qui a mis fin à mon sentiment de solitude. Le soulagement de lire un essai d'une telle lucidité a été important. Puisque le cours du monde revenait rarement dans les conversations avec les amis et les collègues, j'entretenais l'idée que les autres vivaient mieux avec cette angoisse que moi. Mais ce n'est pourtant pas le cas de bien des gens qui, sans bien s'en rendre compte, optent pour « un laisser-aller brouillon au désespoir³⁹ ». Chamberland décrit comment « on cède au désespoir tout en prenant bien soin de ne pas le ressentir⁴⁰ ». Et le fait de devoir anesthésier notre empathie pour continuer à fonctionner en société ouvre la porte au déclin de l'humanité en nous. En s'aveuglant devant le cours du monde, on laisse des êtres humains être traités comme des êtres jetables. Et c'est ce qui cause notre déshumanisation.

Le désespoir nié, étouffé, constitue un autre élément que la psychose m'aura aidée à affronter. En somme, elle m'aura permis de conserver mon idéal amoureux (ou presque), de faire la paix avec le passé et de me sentir puissante devant cette angoisse induite par l'état du monde. Je m'ennuie de la foi que j'avais en sa rédemption prochaine.

La lecture d'*Une politique de la douleur* a eu une influence sur ma démarche créatrice en ce sens qu'elle m'a donné le goût d'approcher la question de la psychose dans un esprit de probité. Si Paul Chamberland réussit à nous parler d'événements horribles qui surviennent dans une indifférence occidentale quasi généralisée sans pour autant être rébarbatif, c'est en partie parce qu'il a un regard sensible et qu'il s'exprime de façon nuancée. Ce qui rend son texte lumineux est aussi qu'il propose un chemin, une posture éthique. En outre, la structure de son essai en plusieurs segments intercalés de textes de transition ne fait pas l'impasse sur les difficultés qu'il a rencontrées dans sa réflexion. Voilà ce que j'entends par « un esprit de probité ».

³⁸ *Ibid.*, p. 37.

³⁹ *Ibid.*, p. 19.

⁴⁰ *Ibid.*

Paul Chamberland propose de répondre à la violence du monde par « une force faible⁴¹ », une force qui n'est accessible que par un lâcher-prise, que par « l'aveu de la faiblesse⁴² ». Ceux qui obéissent à une pulsion de domination ne sont forts qu'en apparence. « Celui qui domine, asservit [...] n'est pas moins faible que sa victime.⁴³ » Selon le poète, l'espoir réside dans l'adoption d'une posture mentale « Tous ceux qui laissent parler en eux l'homme nu se découvrent capables de partager entre eux l'aveu de leur commune faiblesse. Dégrisés, patients, humbles, ils n'ont plus le cœur d'accabler, d'humilier qui que ce soit.⁴⁴ » Et cette attitude humble, dénuée de honte peut être adoptée jusque dans la façon de s'exprimer. Une façon de parler humble ne cherche pas à convaincre, à avoir raison. J'ai adopté ce ton du mieux que j'ai pu. J'ai quand même tenté de charmer un peu. C'est un début. Mais la direction est là, le cap.

Je suis donc allée dans le sens de ce que l'essai de Chamberland m'inspirait. *Haute Ville* participe d'une démarche honnête, d'une quête de justesse. Cette nécessité de partager l'émotion avec le lecteur est à la fois une motivation et une façon d'approcher le travail. Au début du roman, je me suis concentrée surtout sur le personnage de Bob, puis petit à petit j'ai intégré des passages sur plusieurs autres personnages qui vivent le Sommet en même temps qu'elle. Tout cela afin de créer un sentiment de communauté. Ce que Bob vit est une expérience à la fois individuelle et collective ou plutôt, ce que vit Bob provient de sa perception ultra fine de ce que les habitants du quartier vivent collectivement. Je me suis rendu compte que pour être juste il fallait me coller au va-et-vient de la pensée de Bob (sans pour autant tout donner), afin que l'on ait accès à la progression de sa désorganisation mentale. Et c'est pour être proche du personnage tout en cultivant le silence que je me suis mise à écrire à la troisième personne. J'allais grâce à cela me libérer de plus en plus en laissant Bob s'éloigner de moi.

⁴¹ *Ibid.*, p. 241.

⁴² *Ibid.*, p. 240.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*

En plus du choix de la troisième personne, j'en suis venue à d'autres conclusions qui ont eu un impact sur l'évolution du roman *Haute Ville*. J'ai décidé de prendre soin de mon personnage, de m'assurer que l'on puisse s'attacher à elle avant de saisir l'ampleur de son déséquilibre. En outre, toute la dimension médicale a été évacuée, aucun diagnostic n'allait être posé sur elle. Elle cacherait son vrai nom derrière un surnom peu féminin. De cette façon, elle ne serait pas associée aux personnages de femmes hystériques clichés. Le prénom Bob me permettait aussi d'ajouter à l'ambiguïté autour de la sexualité du personnage tout en lui donnant un petit air ridicule. L'histoire serait racontée sur un ton plutôt humoristique et contiendrait des silences et des non-dits que le lecteur pourrait interpréter à sa guise. De plus, je souhaitais qu'un ex-psychotique puisse lire mon livre sans en être déprimé. Je voulais qu'il puisse se sentir digne d'avoir vécu quelque chose du même ordre.

La décision de raconter une histoire de folle hors de la démesure participait de mon processus de guérison personnel. J'aurais peut-être aimé que l'histoire de Bob soit flamboyante, que Bob soit vivement amoureuse, qu'elle se frappe la tête contre les murs et qu'elle lance des pierres sur une voiture. Mais ce n'aurait pas été juste en ce moment. Elle ne correspondrait pas à ce que je veux dire par rapport à ce que j'ai vécu. J'avais envie d'un récit modeste. J'ai besoin de sentir qu'il y a concordance entre l'univers de Bob et ce que peut être l'expérience psychotique dans la vraie vie (en me basant sur ce que j'en sais). J'ai le droit d'enlever les médecins, d'enlever la famille, d'enlever la proximité épuisante du délire, mais ce qui reste est quand même près de ce qui peut être, de la façon dont la psychose peut être vécue. J'aime bien, parfois, au lieu de repenser à moi tendue et perdant pied, penser à l'histoire de Bob et me dire qu'elle ressemble à une belle histoire.

Une des façons de rester intègre pendant l'écriture de *Haute Ville* a été de ne pas cacher le doute, le balbutiement. « On cache son embarras en tenant un discours assuré.⁴⁵ » « Cela gauchit le mouvement de la pensée, [...] falsifie la pensée.⁴⁶ » Parce que je ne voulais pas marteler ma façon de voir Bob, j'ai utilisé une langue dont le rythme est saccadé pour la raconter, une langue parfois soignée, parfois oralisante. La syntaxe de ses phrases est parfois tordue. Tout ça pour qu'on sente bien le flottement autour du personnage. Rien n'est certain dans sa façon d'être. Je ne l'ai pas étiquetée. Je n'ai pas découvert la vérité sur la folie. Bob est désarmée; ses seules défenses sont ses rituels, puis sa mégalomanie. Voilà ce qui est émouvant pour moi, ce que je veux mettre en scène. On découvre aussi son univers, là où se cache le merveilleux pour elle : son obsession pour la lumière du soleil, sa conception d'elle-même dans l'espace (l'itinéraire), sa façon de préparer à boire, la bulle dans laquelle elle se réfugie, l'ordre qui est si important, son rapport à la sexualité. Pour ce qui est de l'épisode psychotique, ce que je voulais mettre de l'avant, c'est cette conviction qu'elle a de devoir apaiser le monde et Benjamin. J'espérais que l'on sente que, malgré le sentiment de fulgurante toute-puissance qui s'empare d'elle, elle est remplie d'amour.

Chamberland décrit de manière impitoyable comment le désespoir partagé par tant d'êtres humains est tu, comment l'émotivité en général est vue comme une marque de faiblesse. Bob, avec sa sensibilité assumée, va à contre-courant.

La folie commence par un petit mensonge fait à soi-même, ai-je dit. Un petit mensonge qui permet de relire sa propre histoire d'un point de vue totalement différent, qui permet l'avènement d'une nouvelle histoire en quelque sorte. Je dis « avènement » aussi parce qu'elle inclut des miracles.

⁴⁵ Chamberland, Paul. *Op. Cit.*, p. 193.

⁴⁶ *Ibid.*

Quand les miracles cessent, je me réveille de l'autre côté, dans un hôpital. J'ai un peu l'impression de revenir d'un voyage dans le temps; si j'en parle, personne ne me croira, comme dans Spirou. On me fournit une histoire, sauf qu'elle est très brève : quelques mots mal calligraphiés sur un petit papier. Et elle ne m'aide pas à m'en remettre. Je sens que je suis une pauvre fille.

Ce n'est pas Buddy Willard qui vient me voir et me dire : « I wonder who you'll marry now, Esther. Now you've been here⁴⁷ », c'est mon ancien amoureux qui arrive, plein de bonnes intentions. Nous allons réessayer. Il va me sauver. Je sais que ce n'est pas vrai. Ça me fait mal d'être celle qui doit le contredire, l'aider à se rendre compte qu'il fabule. Je suis écœurée de trop de paroles que j'aimerais vraies, que je sens fausses. Nous nous embrassons devant l'hôpital et puis c'est tout. Il vente.

Je me demande s'il est trop tard. Je me crois pauvre fille, pauvre folle, celle dont les gars racontent les colères pour amadouer les nouvelles amoureuses.

Je ne sais pas encore quoi penser de ce que je viens de vivre. Tout est mélangé. J'ai encore espoir de voir un peu de magie quand j'allumerai mon ordinateur. Je n'ai pas tout inventé, ou peut-être que si. Tout est mélangé.

Plus tard, vient un moment où j'ai besoin de savoir ce que moi-même j'en pense, de ce qui s'est passé. C'est là que je commence à me raconter l'histoire de mon déséquilibre.

⁴⁷ Plath, Sylvia. *Op. Cit.*, p. 231.

Mais je dois revenir à la source. Évacuer de mon esprit les histoires qui ne m'appartiennent pas. Arrêter de paniquer à cause d'une menace de psychiatre. Et puis je n'ai pas le choix, quelque chose doit naître de cette crise : je suis trop triste quand je me dis qu'elle ne rimait à rien.

J'ai dû m'écouter attentivement pour trouver « le lieu où nous sommes le monde, où nous le créons, où le monde se crée en nous et par nous, le lieu de nos vies.⁴⁸ » J'ai noté mes souvenirs et ce à quoi ils me faisaient penser dans les marges, comme Suzanne Jacob nous propose de le faire dans *Histoires de s'entendre*. Les associations d'idées stimulées par les souvenirs de la crise ont rapidement rempli les marges, puis elles ont débordé un peu partout sur les pages. J'en faisais des schémas bariolés. Peu à peu, ma compréhension intime de ce qui s'était passé prenait forme. (J'aimais me rappeler que personne ne lirait ça, jamais.) Parfois, les récits de mes souvenirs prenaient une forme triste, d'autres fois drôle. Et que Bob ait été en gestation en même temps m'a beaucoup aidée à créer des liens entre des éléments en apparence irréconciliables. Je n'ai pas eu le choix. Je l'ai tissée là-dedans.

J'étais partie à cause d'un mensonge fait à moi-même. Je revenais grâce à un peu de fiction consciente, voulue, célébrée.

Petit à petit, en partie grâce à Bob, j'ai travaillé à modifier le récit qui fonde ma façon d'être au monde. Il fallait que j'y intègre une nouvelle perception de ce qu'on appelle être sain d'esprit. Et la peur de devenir folle pour toujours s'est envolée. Je me suis souvenue que ça ne m'était pas tombé dessus instantanément. Et c'était encore moi quand j'étais en décompensation. J'ai raconté mon histoire à mon ami et il m'a dit : « Ça te ressemble de déposer un poème au Judith-Jasmin en pensant que c'est une bombe pour les consciences. Tout ce que tu me racontes, c'est toi, exagérée. ». Une des choses particulières de l'état psychotique, c'est que le sentiment de normalité, de banalité, n'existe plus, l'espèce de pression sociale qui l'accompagne non plus. Il en résulte un sentiment de liberté assez

⁴⁸ Jacob, Suzanne. 2008. *Histoires de s'entendre*. Cap Saint-Ignace (Québec): Boréal, p. 50

extraordinaire. Certains diraient qu'alors on peut faire n'importe quoi. Mais ce n'est pas tout à fait ça. Dans cet état mental épique, le sens de ce qui est honorable ou pas est ressenti très fort. En conséquence, je crois que les gens qui, dans leur vie normale, ont une empathie pour la vie humaine vont continuer à la ressentir dans l'état psychotique. Si l'on travaille, dans notre niveau de conscience habituel, à délimiter un territoire de ce qui est acceptable ou pas, il perdurera dans tous les états, dans toutes les situations. Je crois que les fous meurtriers ont entretenu la haine et le désir de vengeance, je crois que leur folie est une excuse pour se laisser glisser là-dedans. Un homme de bonne volonté n'a pas à avoir peur de la folie, car, même fou, il sera encore bon.

Ce qui se passe dans *Haute Ville* appartient à Bob. Et cela me fait un bien fou. J'ai écrit en partie à partir de souvenirs, mais ils sont si bien mélangés et adaptés à Bob que j'ai l'impression qu'ils lui appartiennent. En quelque sorte, je me suis effacée devant ses expériences à elle. Je me suis mise à son service de la même façon qu'elle est au service de son entourage. Cette position m'a allégée parce qu'elle m'a libérée de mon ego. Elle me permet aussi de protéger le personnage Bob sans me sentir coupable d'anormalité. Bob n'est pas moi. C'est tellement simple. Je sais comment elle est, jusqu'à un certain point. Je bénéficie du fait qu'elle est extérieure à moi parce que je peux voir les contours de sa personnalité beaucoup plus facilement que si je m'observais moi-même. Elle est autre et à cause de cela elle me donne l'impression d'être plus naturelle que moi, elle n'a « pas à travailler pour être [elle-même].⁴⁹ » Elle est telle que je l'ai élaborée.

⁴⁹ Jacob, Suzanne. *Op. Cit.*, p. 80.

Il y a un sentiment particulier qui me revient souvent. C'est le sentiment dans lequel je me serais installée pour de bon si je n'avais pas été folle : une déception frustrée. Un sentiment égoïste qu'en plus j'ai honte de ressentir. Il vient de l'injustice, de la double jambette, de la situation sans issue.

Je me souviens encore de la pièce *Le Chien* de Jean-Marc Dalpé que j'avais vue au Trident en 2001. Le père y raconte comment il a en lui « le chien », une espèce de rage qui lui vient de son enfance et que c'est à cause de cette violence qu'il porte en lui qu'il a agressé sexuellement sa fille adoptive. Le fils a une relation trouble depuis longtemps avec son père et cette révélation est la goutte qui fait déborder le vase. Il l'abat d'une balle dans la tête. « Ce meurtre, toutefois, n'apporte aucune délivrance, car Jay ne peut éliminer l'héritage qu'il porte en lui. Il n'a fait qu'accomplir son destin en répondant à la violence par la violence.⁵⁰ » J'avais été très touchée par cette façon de nommer « le chien » l'atavisme de la violence. J'étais aussi convaincue d'en être porteuse. Et même si j'ai réussi à dévier le sentiment de déception frustrée (qui n'est qu'une violence latente en fait) en me mettant à délirer sur le pardon universel et sur Jésus, vu de loin, je ne suis qu'une folle. Une première injustice survient et en essayant de se venger ou de s'en remettre, on se tire dans le pied. C'est un piège. C'est désespérant.

Ça ne change rien d'avoir de bonnes raisons de devenir folle. Personne ne veut savoir quelles sont les bonnes raisons. Ce sont des clichés de toute façon.

Renoncer à gagner, à gagner dans le sens instinctif du terme (avec une satisfaction physique), est peut-être la seule façon de sortir du piège. On revient à l'acceptation de la faiblesse d'*Une politique de la douleur*. Ce lâcher-prise nécessaire me plonge dans une vulnérabilité émotive inattendue.

⁵⁰ Fréchette, Carole. 1988. «Le chien» in *Jeu : Échos Shakespeariens*, n° 48, p. 141-143. En ligne, <<http://id.erudit.org/iderudit/28357ac>>, consulté le 28 mai 2013.

J'ai eu envie de mettre en scène une femme qui deviendrait folle graduellement. Je l'imaginai tout à fait sur la défensive dans un cocon d'habitudes et de rituels. Je voulais que l'histoire se passe à Québec parce que c'est une ville si propre, si propice au trouble obsessionnel compulsif. Je la voyais se promener comme une petite Amélie Poulain dans la ville postale. Par contre, Québec n'est pas le lieu idéal pour « onduler de la toiture ». La crise psychotique contraste avec le calme ambiant. Je me suis demandé à quelles occasions les citoyens de Québec avaient pu sentir une montée de l'entropie. J'aurais pu choisir la fête de la St-Jean-Baptiste ou un concert de Metallica, mais le Sommet des Amériques l'a emporté. D'abord, à cause du choix que les élus municipaux ont fait d'établir un périmètre de sécurité autour du centre des congrès et des principaux hôtels de Québec. C'était troublant de vivre (j'habitais le quartier St-Jean-Baptiste à l'époque) tout ce processus : l'établissement du périmètre, la gestion musclée des manifestants, le couvre-feu chimique aux gaz lacrymogènes. Tout cela m'avait pour la première fois fait sentir impuissante à cause de décisions qui avaient été prises en réunion par des gens qui n'étaient probablement même pas dans la rue. « Ils font ce qu'ils veulent. », voilà ce que je me répétais.

À cause de cette situation inhabituelle, tous les systèmes, tous les sous-groupes qui composaient la société de Québec s'entrechoquaient, créant l'entropie dans une ville autrement si ordonnée, propre. Je voulais que Bob soit ballottée par ces divers courants, qu'elle soit déstabilisée, sans trop comprendre ce qui se passe. Elle aurait pu, dès les premiers signes de tension, se replier dans son appartement, rêvasser et faire des collages en buvant du thé jusqu'à ce qu'elle n'ait plus un sou. Voilà pourquoi j'ai souhaité que Jimmy, l'exalté sensible, soit attiré par elle. La peur de la proximité que vit Bob la force à vivre sa crise psychotique en plein air. Le contact avec les manifestants le nourrit, l'anime. Mon sentiment de déception amère trouve sa concrétisation dans l'arrestation finale de Bob.

Au moment où j'ai su que *Haute Ville* serait un roman dont Maïté-Bob serait le personnage principal, j'ai imaginé qu'un de mes souvenirs pourrait être relaté fidèlement au milieu de l'histoire. Les personnages y auraient fait allusion puisque ce souvenir (devenu un

événement dans la vie de Bob) aurait eu lieu avant le début du roman. Puis, quand Bob aurait commencé à délirer, elle se serait souvenue de cet événement et cela aurait eu un effet sur elle. Cela l'aurait encouragée à renouer avec son animalité. Ce souvenir est le suivant.

J'étais dans la salle d'attente d'une clinique. Je refusais de coopérer avec les ambulanciers qui voulaient m'amener à l'hôpital. Ils avaient appelé les policiers en renfort, lesquels demandaient à ma meilleure amie la permission d'employer la force pour m'emmenner à l'hôpital. Ma pauvre amie a dû dire « oui », ce qui a été stressant pour elle parce qu'elle avait l'impression de me livrer à mes bourreaux. Cette impression venait du fait que j'étais convaincue que les hommes en noir allaient me tuer. D'ailleurs, dès qu'ils ont essayé de m'attacher à une civière, j'ai crié comme si j'étais en danger de mort. Le niveau d'énergie libérée dans un cri d'urgence est impressionnant. Il y a quelque chose d'extrêmement libérateur dans cette utilisation de toutes les énergies possibles pour l'accomplissement d'un seul but immédiat et urgent. Ce cri a recentré mes énergies. Après des années de résistance à une menace sourde, de laquelle je ne voulais pas parler, cette mobilisation de mes forces contre un ennemi qui m'attaquait de front m'a redonné foi en ma capacité à me défendre.

J'avais choisi cet emprunt autobiographique en particulier à cause de l'énergie qu'il contient, mais aussi à cause du contraste entre le cri libérateur et le décor lénifiant qu'est la salle d'attente. Celle-ci symbolisait pour moi la vie passive dont je devais me sauver; le cri, quant à lui, représentait l'énergie animale, et la police, l'autocensure et les inhibitions.

Le « cri dans la salle d'attente » a donc joué un rôle structurant dans l'élaboration de *Haute Ville*. Toutefois, plus le monde de Bob s'est étoffé, plus sa façon de penser m'apparaissait clairement, moins j'ai eu envie que le récit du « cri dans la salle d'attente » prenne une place prépondérante. Finalement, il est présent de façon presque anecdotique dans la version définitive du roman, quand Marco, complètement saoul, entend Bob le raconter à Nom ordinaire le 18 avril 2001 en soirée.

J'ai ajouté plus tard deux autres fragments autobiographiques. C'était important pour moi de pouvoir laisser partir certains souvenirs. Je les imaginais s'envolant comme des bulles dans l'air. Mais peu importe, ils n'ont pas eu d'impact sur la construction de *Haute Ville*. Ils appartiennent à mon rapport intime au texte. Maintenant que le roman se tient, maintenant qu'il existe, ce qui a motivé sa création tombe au second plan. Ce dont le texte avait besoin pour sa cohérence interne est devenu plus important que ce qui motivait son écriture au départ.

Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive de vivre un soubresaut (comme un disque qui saute) entre mon intention consciente et ce qui se retrouve ensuite sur la page. Je laisse aller. Je m'y abandonne. Sachant cela, je ne cherche pas à trop préciser ce que je vise, la cible est quelque part en périphérie de mon champ de vision mental. Annie Dillard a raconté à ce propos une anecdote, celle de la fois où on lui a enseigné à fendre du bois. Elle devait « viser le billot⁵¹ » plutôt que la bûche pour bien réussir. Je repense régulièrement à Annie Dillard fendant son bois.

Qu'était-ce finalement que cette expérience, la psychose? Une illusion de plus? Je ne sais pas. J'ai eu l'impression de me libérer, que des synapses dans mon cerveau ont disparu et que d'autres, mieux placés, ont pris leur place. Je suis capable de raconter les règles de grammaire à des collégiens. Je change de sujet. C'est ça. Et j'oscille, je ne suis pas capable de clore ce chapitre.

À quinze ans, je dessinais un grille-pain sur une taie d'oreiller au-dessus duquel j'ajoutais mon leitmotiv : la transcendance du quotidien banal. Je l'ai transcendé, je l'ai

⁵¹ Dillard, Annie. 1996. *En pensant, en écrivant*. Coll. «10/18». Paris: Christian Bourgeois Éditeur, p. 68.

transcendé. Je suis maintenant et plus que jamais présente à ce qui fait de la vie une expérience extrêmement bizarre et merveilleuse. Ne me demandez pas d'arrêter.

Adolescente, je rêvais d'être comédienne. Je lisais Stanislavsky en buvant ses paroles. Ce qui m'intéressait plus particulièrement était ce qu'il appelait la vague, un moment dans le jeu où l'acteur se laisse aller au point de perdre son regard sur lui-même, ou presque. Quand on vit la vague, la voix qui garde le contrôle est mise en sourdine. Ce n'est plus elle qui nous guide. J'avais senti quelques fois des moments de ce genre en faisant de l'improvisation ou en jouant une pièce de théâtre, et en général ces moments d'abandon étaient remarqués par les gens du public. J'étais meilleure, je jouais mieux quand je m'abandonnais. Cette sensation hypergrisante m'a beaucoup manqué quand j'ai choisi de renoncer à cette voie.

Lorsque j'ai vécu la psychose, j'ai eu l'impression pour la première fois de ma vie de faire complètement ce que je voulais faire, et de le faire uniquement pour moi. Ce n'était pas raisonnable, mais je m'accrochais à mon amour raté. J'étais seule là-dedans, mais au moins je me sentais entière. Je me concentrais sur ce que je ressentais. L'énergie utilisée normalement pour m'adapter à la vie sociale était redirigée vers mon nombril, vers mes découvertes. Et j'ai retrouvé cette sensation que je vivais sur scène, cette liberté merveilleuse. Il me semble que toute cette démarche artistique théâtrale entreprise dans mon corps de fille renfermée de 15 ans ne pouvait que culminer dans un spectacle qui aurait lieu devant un public d'ambulanciers et de policiers. Pour la première fois peut-être, j'ai eu le sentiment de ne pas baisser les bras devant la déception. Dans le monde intérieur de mes fantasmes et de mes démons, je faisais preuve d'une audace incroyable. Pendant que mon amie et ma mère me regardaient avec de grands yeux paniqués, j'étais mon propre héros.

« C'est pas vrai que ça va se passer de même, que je me disais. C'est pas vrai que je vais encore me faire crosser. » Et j'ai la gorge nouée en écrivant ça. J'espère que ça paraît, même si *Haute Ville* est modeste et maladroit, que je me tiens debout.

BIBLIOGRAPHIE

1. Essais et ouvrages théoriques

Anzieu, Didier. 1981. *Le corps de l'œuvre, Essais psychanalytiques sur le travail créateur*. Coll. « NRF ». Saint-Amand (France): Gallimard, 384 p.

Artaud, Antonin. 1974. *Van Gogh le suicidé de la société*. Coll. « L'Imaginaire ». Mayenne (France): Gallimard, 96 p.

Chamberland, Paul. 2004. *Une politique de la douleur, pour résister à notre anéantissement*. Coll. « Le soi et l'autre ». Montréal: VLB Éditeur, 288 p.

Deleuze, Gilles et Parnet, Claire. 1996. *Dialogues*. Coll. « Champs essais ». Paris: Flammarion, 187 p.

Dillard, Annie. 1996. *En vivant, en écrivant*. Coll. «10/18». Paris: Christian Bourgeois Éditeur, 146 p.

Dufourmantelle, Anne. 2011. *Éloge du risque*. Coll. «Manuels Payot», Paris: Payot, 311 p.

Ehrenzweig, Anton. 1987. *L'ordre caché de l'art*. Coll. « Tel ». Saint-Amand (France): Gallimard, 385 p.

Einstein, Albert. 1979. *Comment je vois le monde*. Coll. « Champs ». Manchecourt (France): Flammarion, 192 p.

Fréchette, Carole. 1988. « Le chien » in *Jeu : Échos Shakespeariens*, n° 48, p. 141-143. En ligne, < <http://id.erudit.org/iderudit/28357ac>>, consulté le 28 mai 2013.

Gervais, Bertrand. 2007. *Figures, lectures – Logiques de l'imaginaire Tome I*. Coll. « Erres essais ». Montréal: Le Quartanier, 246 p.

Gervais, Bertrand. 2008. *La ligne brisée - Logiques de l'imaginaire Tome II*. Coll. « Erres essais ». Montréal: Le Quartanier, 210 p.

- Huston, Nancy. 2005. *Professeurs de désespoir*. Montréal: Leméac, 350 p.
- Jacob, Suzanne. 2001. *La Bulle d'encre*. Montréal: Boréal, 150 p.
- Jacob, Suzanne. 2008. *Histoires de s'entendre*. Cap Saint-Ignace (Québec): Boréal, 152 p.
- Lapierre, René. 2001. *L'entretien du désespoir*. Montréal: Les Herbes rouges, 107 p.
- Lynch, David. 2006. *Catching the big fish, meditation, consciousness and creativity*. New York: Penguin, 177 p.
- Nancy, Jean-Luc. 2001. *La Communauté affrontée*. Coll. « La philosophie en effet ». Paris: Éditions Galilée, 64 p.

2. Maladie mentale et évolution

- Barret, Robert. 1998. *La traite des fous, la construction sociale de la schizophrénie*, Coll. « Les empêcheurs de penser en rond ». Le Plessis-Robinson: Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 354 p.
- Bateson, Gregory. 1984. *La nature et la pensée*. Coll. «Recherches anthropologiques», Paris: Éditions du Seuil, 242 p.
- Bergson, Henri. 1908. *L'Évolution créatrice*. Paris: Éditions Alcan, 410 p.
- Bertin, Raymond. 2011. « Jouer la folie : Autour d'Hamlet et d'Ophélie ». in *Jeu 140 : Théâtres de la folie*, vol. 24, no. 2, p. 84-94.
- Dawkins, Richard, «Ep5: The Genesis of Purpose - Growing Up in the Universe», *Youtube*, 2008, en ligne, <www.youtube.com/watch?v=9g7bgCw5_Vw>, consulté le 19 novembre 2010.
- Delvaux, Martine. 1998. *Femmes psychiatisées, femmes rebelles*. Coll. « Les empêcheurs de penser en rond ». Paris Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 281 p.

- Ferron, Jacques. 1971. « Lettre d'amour soigneusement présentée » in *Les Roses sauvages*. Montréal: Éditions du jour, 180 p.
- Foucault, Michel. 1972. *Histoire de la folie à l'âge classique*. Coll. « NRF ». Paris: Gallimard, 584 p.
- Gagnon, Katia et Hugo Meunier. 2008. *Au pays des rêves brisés*. Montréal: Les Éditions La Presse, 256 pages.
- Sadock, Benjamin J. et Sadock, Virginia A. 2007. *Synopsis of psychiatry*. Philadelphie: Lippincott Williams et Wilkins, 1470 p.
- Servan-Schreiber, David. 2011. *Guérir le stress, l'anxiété et la dépression sans médicaments ni psychanalyse*. Paris: Pocket, 340 pages.
- Zawada, Kinga. 2011. « La folie et le plaisir du public ». in *Jeu 140: Théâtres de la folie*, vol. 24, no 2, p. 144.
- En ligne, <www.schizophrenia.com/sznews/archives/004311.html>, consulté le 30 avril 2012.

3. Mémoires

- Killen, Matt. 2001. « Élaboration d'une esthétique de l'entropie par l'exploration picturale et la représentation de la détérioration urbaine ». Mémoire-crédation présenté comme exigence partielle de la maîtrise en arts plastiques, Montréal, Université du Québec à Montréal, 114 p.
- Lapointe, Marie-Ève. 2005. *Entre vécu et discours. Une sociologie critique de la dépression*, Mémoire présentée comme exigence partielle de la maîtrise en sociologie, Montréal, Université du Québec à Montréal, 116 p.

3. Œuvres

- Blais, Geneviève. 2007. *L'incident se répète*. Montréal: Poètes de brousse, 90 p.
- Camus, Albert. 1942. *L'étranger*. Coll. « Folio ». Paris: Gallimard, 192 p.
- Chamberland, Paul. 1995. *Témoin nomade*. Coll. « Itinéraires/Carnets ». Montréal: L'Hexagone, 186 p.
- Charrette, Nicolas. 2009. « Lettre à Nina Legnehed » in *Zinc, les dettes*. Montréal: Publications Zinc, p. 15 - 22.
- Cortazar, Julio. 1966. *Marelle*. Coll. « L'Imaginaire ». Paris: Gallimard, 590 p.
- Guibert, Hervé. 1990. *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*. Paris: Gallimard, 265 p.
- Guibert, Hervé. 1993. *Le paradis*. Paris: Gallimard, 140 p.
- DeVos, Rémi. *Sextett*. Mise en scène de Éric Vigner, Théâtre de l'Espace Go, Montréal, 12 janv.-6 févr. 2010.
- Haddon, Mark. 2004. *Le bizarre incident du chien pendant la nuit*. Coll. « Pocket Jeunesse Littérature ». Paris: Pocket Jeunesse, 295 p.
- Hilling, Anja. *Tristesse animal noir*. Mise en scène de Claude Poissant. Coproduction Théâtre PÀP et Espace Go, Montréal, 17 janv.-11 févr. 2012.
- Lepage, Catherine. 2007. *12 mois sans intérêt, Journal d'une dépression*. Montréal: Mécanique Générale, 96 p.
- Michaux, Henri. 1966. *L'espace du dedans*. Coll. « Poésie ». St-Amand (Paris): Gallimard, 380 p.
- Mouawad, Wajdi. *Seuls*. Mise en scène de Wajdi Mouawad. Théâtre d'Aujourd'hui, Montréal, 9 sept.-4 oct. 2008.
- Mouawad, Wajdi. 2002. *Visage retrouvé*. Montréal: Leméac, 214 p.
- Plath, Sylvia. 1963. *The Bell Jar*. London: Faber and Faber, p. 231.